

11^{ème} Année - No. 8

Août 1947

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT



DANS CE NUMÉRO :

Conférences de

**Charles Oberling, Michel Mouskhély,
Joseph Messawer bey, Théodore D. Mosconas.**

Articles inédits de

**Edouard Herriot (de l'Académie Française),
J. Dupertuis, Maurice Ricord, René Maran,
Charles Pichon, Dr. A. Kaplan, Raymond Cogniat,
René Sudre, Henri Gal.**



Coty

● Velours de soie aux lumineux coloris...
la poudre COTY donnera à votre visage
la fraîcheur du printemps.



REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

1, Rue Mash-Hadi (Emad-Eddine, près de la Banque Misr), Le Caire (Egypte).
Tél. 49414 - B.P. 284

Directeur : MARC NAHMAN. — Administrateur : ERNEST DELORO.

Abonnements: un an (12 numéros): Egypte P.T. 120; Etranger P.T. 130

11^{ème} ANNÉE — No. 8

Août 1947

Le concept de la Vie dans la Pensée moderne

Conférence de

M. le Dr. Charles Oberling

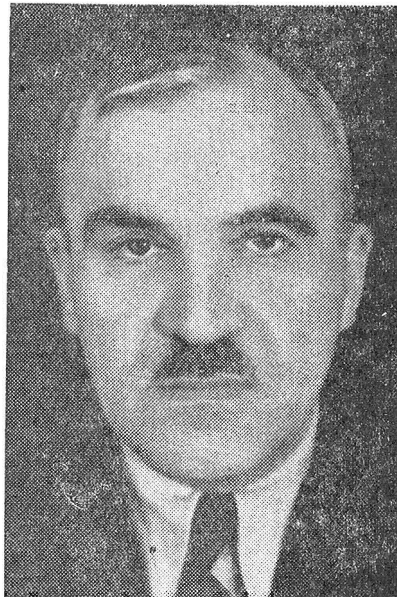
Doyen de la Faculté de Médecine de Téhéran

Prononcée à l'Institut Franco-Iranien de Téhéran, le 15 mai 1947.

Mesdames,
Messieurs,

C'est Nietzsche, je crois, le premier, qui a parlé d'une «Umwertung aller Werte» — d'une transmutation de toutes les valeurs, — et, en forgeant ce terme, il a donné la définition la plus frappante de la période dans laquelle nous vivons actuellement. L'histoire de l'humanité comme celle des individus se fait par à-coups. Pendant de longues périodes il ne se passe rien, puis, subitement, un grand e crise se déclenche, tout est changé, bouleversé, et un être nouveau surgit de la tourmente.

Or, il ne fait pas de doute qu'en ce moment l'humanité passe par une de ces crises; nous sommes témoins d'un mouvement



M. le Dr. OBERLING.

révolutionnaire qui sera peut-être considéré, un jour, comme le plus important de l'histoire. Ce mouvement tire son ampleur de son caractère total ou, comme il est à la mode de dire, «totalitaire». Il l'est, tout d'abord, dans ce sens qu'il intéresse l'humanité dans sa totalité. Le rêve que chacun de nous a caressé, au moins une fois dans sa vie, d'une retraite paisible dans une île du Pacifique est détruit pour toujours. La guerre sans merci qui a ensanglanté, précisément, ces paradis terrestres a été sous ce rapport d'un symbolisme éloquent. Dans les graves problèmes que l'humanité doit résoudre, il n'y a plus de retraite ni pour les peuples ni pour les individus. Chacun doit

prendre position, tous sont entraînés dans la mêlée.

Cette révolution est totalitaire encore dans ce sens qu'elle intéresse toutes les branches de l'activité humaine; elle est sociale, politique, économique, philosophique, scientifique. Rien que dans le domaine scientifique les changements survenus dans les cinquante dernières années ont modifié de fond en comble jusqu'à notre manière de penser. Les faits nouvellement découverts comportent des transformations si profondes qu'elles vont parfois à l'encontre de nos intuitions, des conceptions traditionnelles qu'un atavisme millénaire avait fixées dans nos esprits comme des évidences, comme des vérités immuables. Bien plus, nous sommes arrivés à un point où dans nos raisonnements, dans nos capacités de concevoir, de comprendre, de figurer les choses, nous nous sentons péniblement handicapés par l'organisation insuffisante de notre système nerveux. Nous sommes comme l'homme de la fable qui le soir se couche tranquillement dans son lit et qui le matin se réveille dans un monde où il ne connaît plus rien ni personne et où il ne peut même plus s'exprimer, non parce qu'il a perdu l'usage de la parole, mais parce que son vocabulaire le laisse en panne.

D'autres, plus qualifiés que moi, vous exposent peut-être, un jour, la portée de ces découvertes dans les domaines de la physique, des mathématiques. Comme il fallait s'y attendre, ces changements ont eu aussi leur répercussion sur la biologie et il n'est peut-être pas sans intérêt de voir jusqu'à quel point ils influencent nos idées sur la notion fondamentale de cette science, à savoir, le concept de la vie.

*
*
*

La vie! De tout temps, l'homme en a fait le sujet préféré de ses méditations, non pas tant à cause de la vie, — il faut bien l'avouer, — mais plutôt à cause de la mort. Car on trouve naturel de vivre, mais on est terriblement choqué par l'idée de la mort. C'est d'ailleurs la mort qui a servi à définir la vie. Bichat, qui avait l'habitude d'aller au fond des choses, a défini la vie comme l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. Cette définition vous fait peut-être sourire, mais nous verrons tout à l'heure qu'elle n'est une lapalissade qu'en apparence. C'est encore une des meilleures que l'on ait trouvées, elle comporte des déductions doctrinales et philosophiques importantes et parfaitement conformes aux idées les plus modernes sur le sujet.

Outre les conclusions de l'homme de science qui réfléchit aux problèmes de la vie et de la mort, il y a les réflexions de l'homme tout court en présence du spectacle de la mort qui lui ravit un être cher, et ces réflexions ont dû être les mêmes à travers les âges, car, dans les circonstances les plus pathétiques de l'existence, les réactions de l'homme n'ont guère varié. Dans ces moments de détresse suprême, notre pauvre cerveau qui veut tout expliquer se raccroche à l'idée de quelque chose d'invisible qui était là, qui s'est envolé et qui en partant a laissé ce corps immobile, sans vie. C'est l'idée de l'âme que l'on trou-

ve sous une forme ou sous une autre dans toutes les mythologies. Le souffle du créateur qui anime la glaise pétrie par ses mains, le principe divin dérobé par Titan à Jupiter, le papillon, le phalène aux ailes de saphir, — toujours, sous des images différentes, on retrouve la même idée, — la vie est liée à un facteur entièrement dissociable du corps; l'organisme ne vit que tant qu'il est habité par l'âme; sans âme, il est inerte comme une statue.

Cette conception animiste de la vie a régné durant des siècles; elle s'est heurtée finalement à des difficultés auxquelles elle n'a pas pu résister.

Il faut dire que de tout temps les adeptes de l'animisme ont été bien embarrassés lorsqu'il s'est agi de définir le rôle précis dévolu à l'âme dans le fonctionnement de l'être vivant. Est-ce que l'âme pénètre elle-même dans tous les rouages de la vie? Est-ce qu'elle se borne à faire marcher le tout, un peu comme le mécanicien fait marcher la locomotive? De toute évidence, ni l'une ni l'autre façon de voir ne donne entièrement satisfaction. Et puis, la découverte du monde microscopique, avec le grouillement de la vie partout, a entraîné pour l'idée de l'âme quelque chose comme une dévaluation par inflation. Si la vie dépend d'une âme, tout ce qui vit doit avoir la sienne; chaque infusoire, chaque microbe. Mais ce qui a surtout ruiné l'animisme, ce fut la décentralisation du principe vital qui s'est opérée avec une meilleure connaissance des êtres vivants.

De toute évidence, la vie de l'ensemble n'est pas un tout, elle est liée à la vie de toutes les parties. Bichat avait fait le premier pas en déclarant que la vie de l'organisme est liée à la vie des tissus. Par la suite, on est allé plus loin, on a reporté les manifestations vitales jusqu'aux dernières unités constituantes de l'organisme, c'est-à-dire aux cellules. En somme, la vie d'un organisme humain, par exemple, est faite de milliards de vies séparées et séparables, vie des tissus, des organes, des cellules. La technique moderne a apporté à cette façon de voir des démonstrations irréfutables. Avec l'appareil de Carrel-Lindbergh on peut maintenir en vie des organes isolés pendant des semaines. La culture des tissus permet d'aller plus loin encore, de maintenir en vie des cellules durant de longues périodes. A l'Institut Rockefeller, de New-York, on conserve depuis plus de trente ans une culture de fibroblastes du cœur d'un embryon de poulet. Il est évident que si la vie est ainsi dans chaque cellule, la notion de l'âme comme substratum de la vie n'a plus de sens. C'est sous l'influence de ces faits que peu à peu l'animisme a perdu les derniers de ses adeptes et que la notion des *organismes* vivants a cédé la place à celle de la *matière* vivante.

Mais si l'on considère ainsi la matière elle-même comme support des manifestations vitales, on n'a pas encore élucidé la nature de ces manifestations et, de toute évidence, deux possibilités se présentent. On peut penser que ces manifestations répondent à une force spéciale, force vitale ou énergie biotique, distincte de celles qui gouvernent le monde minéral. On peut admettre aussi que ces manifestations sont en dernière essence identiques à tout ce que nous voyons ailleurs et

que seul l'agencement spécial du terrain où elles se déploient leur confère un caractère particulier.

Pendant longtemps, on n'a pas osé détrôner la vie en l'assimilant aux autres processus physiques et chimiques de la nature inanimée. Sous une forme ou sous une autre, on lui a réservé une place spéciale, et c'est là le propre des *théories vitalistes* dont le succès a été si vif dans la première moitié



Bichat (1771-1802).

du XIX^{ème} siècle. La plupart des grands naturalistes et biologistes de cette époque ont été vitalistes; Bichat, Cuvier, Johannes Müller, et, plus tard, Claude Bernard ont été unanimes à considérer que les forces en action chez l'être vivant sont, non seulement différentes des forces physiques et chimiques, mais en conflit permanent avec elles.

Mais, peu à peu, les conceptions vitalistes ont dû céder du terrain. L'intolérance, combinée à une confiance illimitée dans leur propre jugement, est un caractère de jeunesse propre non seulement aux individus mais aussi aux sciences; et la jeune science qui, au cours du XIX^{ème} siècle, venait ainsi s'affirmer, fut la physiologie.

A vrai dire, cela avait commencé avec Lavoisier à la fin du XVIII^{ème} siècle. A la question posée par Descartes, — «de feu qui brûle dans nos corps est-il le même que celui qui consume les corps inanimés?» — Lavoisier avait répondu par l'affirmative en se basant non pas sur des spéculations mais sur des expériences irréfutables. Il avait montré que la chaleur de nos corps est due à des phénomènes d'oxydation exactement identiques à ceux que nous voyons dans le monde inanimé. Puis, ce fut le développement prodigieux de la chimie organique qui, de plus en plus, fascinait les esprits. L'un après l'autre, les corps, pour la formation desquels l'intervention de cette mystérieuse force vitale paraissait indispensable,

furent préparés par les chimistes dans leurs laboratoires et lorsqu'au début de ce siècle Emil Fischer s'attaquait à la synthèse des protéines, on était convaincu de tenir de très près la solution du problème. La biologie a connu alors une sorte d'apothéose où la notion de la vie paraissait définitivement dépouillée de tout ce qui n'était pas strictement physiologique, chimique, physique, mécanique.

C'est à cette époque que le fameux professeur Haeckel publiait un livre auquel, pompeusement, il avait donné le titre «Les Enigmes de l'Univers», «Weltraetsel», rien que pour montrer que ces énigmes n'existaient plus. Et, au fond, tout paraissait clair, logique, évident; la matière vivante était constituée de cellules, les cellules elles-mêmes étant de minuscules gouttelettes de protoplasme, c'est-à-dire de protéine avec un peu de lipoides et de sucres. Rien ne paraissait mystérieux dans tout cela, et l'on était convaincu que le jour où l'on arriverait à synthétiser les protéines on créerait la vie. D'ailleurs c'est ainsi, c'est-à-dire par une synthèse de protéines, que, de toute évidence, la vie avait dû commencer sur notre planète; elle s'était développée ensuite, compliquée à souhait mais il n'y avait là rien qui parût sérieusement troubler les esprits. Le mystère de l'évolution paraissait résolu. On avait dressé les arbres généalogiques allant du rhizopode à l'homme, évolution sans lacune pour l'explication de laquelle Lamarck et Darwin avaient indiqué des mécanismes qui, il faut bien l'avouer, nous paraissent aujourd'hui singulièrement puérils.

Pour la question de la vie, le matérialisme intégral a eu au moins ce mérite qu'il est resté sincère jusque dans ses déductions ultimes et celles-ci ont abouti à la négation formelle de la vie. Comme résultat d'une science qui s'appelle biologie, c'était pour le moins inattendu et il n'y avait pas de quoi être fier, — mais les arguments étaient irréfutables. Du moment que la vie était un ensemble de réactions physiques et chimiques en tous points identiques à celles qui se rencontrent dans la nature inanimée, du moment que dans la constitution de la matière vivante il n'y a aucune substance qui ne se trouve dans le monde inanimé, la notion même de la vie et, par conséquent, aussi celle de la matière perdaient toute leur raison d'être. C'était devenu des termes conventionnels, utiles sans doute pour l'officier de l'état-civil, mais sans aucun intérêt pour le biologiste.

C'était, comme dans tous les autres domaines de la biologie et des sciences physiques, l'avènement du principe de la continuité; aux naturalistes et aux biologistes d'autrefois, qui avaient soigneusement établi des distinctions, mis en relief ce qui dans la nature sépare le monde animé du monde inanimé, les groupes, les espèces, affirmé la discontinuité, la biologie du XIX^{ème} siècle opposait les liens qui unissent les formes, les choses et les phénomènes apparemment séparés, — les transitions qui existent partout; pour elle, tout est un mouvement, l'espèce n'est qu'une halte passagère dans l'évolution, la vie une apparence très fugitive d'un agencement spécial de la matière.

Telles furent les idées qui avaient cours il y a quelques années à peine. Actuellement, — transmutation de toutes les valeurs, — ce bel édifice matérialiste n'est qu'un souvenir du passé.

*
* *

Qu'est-ce qui a motivé ces changements?

On a vu tout d'abord que l'organisation structurale de la cellule, même sous sa forme la plus simple, — un microbe, par exemple, — est d'une complexité qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Plus on approfondit l'étude de la cellule, plus on voit que ce n'est pas une simple gouttelette de protoplasme; c'est tout un monde! Les savants de la fin du XIX^{ème} siècle, qui pensaient être à même un jour de fabriquer des cellules dans des tubes à essais, nous paraissent aujourd'hui aussi naïfs que les alchimistes du Moyen Age qui, le plus sérieusement du monde, cherchaient à fabriquer un homme en miniature, le fameux «homunculus».

Mêmes surprises dans le domaine physico-chimique. Théoriquement, la conception physico-chimique de la vie paraît tout à fait plausible, séduisante même. Seulement, les physico-chimistes ont dû faire cette constatation pénible que tout ce qu'ils savent, toutes les lois fondamentales de leur science s'arrêtent au seuil de la cellule. Qu'il s'agisse de concentration ionique, de pression osmotique, de conductivité électrique, de transmission thermique, rien ne marche dans la cellule comme dans le laboratoire. La substance vivante semble ignorer toutes ces données.

Il en est de même pour les corps chimiques. Il n'y a pas dans la cellule de corps chimiques au sens conventionnel du terme, c'est-à-dire des corps que l'on peut représenter par un symbole. Dans la matière vivante, tout est en mouvement; dès qu'un corps a une structure fixe, il ne fait plus partie de la substance vivante. La substance vivante contient, par exemple, des graisses, mais ces graisses, qui entrent dans la constitution même de la substance vivante, sont masquées, au cours d'une réaction ne les décèle, et, pour les mettre en évidence, il faut détruire la matière vivante. Le fer entre dans la constitution de l'hémoglobine, corps qui donne sa couleur rouge au sang. Or, il est impossible de l'y déceler par une réaction chimique; le fer aussi est masqué, ce n'est qu'après destruction de l'hémoglobine que le fer apparaît. Il en est ainsi de l'eau qui constitue à peu près 90 % de la matière vivante; l'eau s'y trouve à un état spécial, l'eau est liée. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, un homme mort dégage par évaporation plus d'eau qu'un vivant, quoiqu'il se refroidisse; son eau n'étant plus liée, il la perd.

A une constitution chimique différente répond une évolution toute différente des réactions chimiques à l'intérieur de la cellule. Et quelle chimie! Une chimie qui nous apparaît comme une véritable sorcellerie, qui est non seulement inimitable mais inconcevable, même dans nos laboratoires les mieux outillés.

Vous avez pu lire dernièrement qu'une firme anglaise avait mis au point le plus petit moteur

du monde; un moteur électrique mesurant 5 x 5 mms., et tournant à un régime de 7000 tours-minute. Or, la nature fait infiniment mieux; elle a fait des moteurs chimiques qui s'appellent les muscles. C'est un des chefs-d'œuvre de la physiologie moderne d'avoir débrouillé dans les grandes lignes les réactions chimiques qui conditionnent la contraction musculaire. Je ne veux pas vous fatiguer en vous proposant des formules chimiques, — il faudrait plusieurs tableaux pour le faire, — je veux simplement vous indiquer dans les grandes lignes ce qui se passe dans le muscle au travail.

Au moment de la contraction, un corps composé de deux acides, l'acide adényl-phosphorique, se scinde en deux. Cette réaction libère finalement l'acide phosphorique et crée une acidité locale qui entraîne une contraction des disques superposés dont la fibre musculaire est composée. En même temps, cette réaction libère l'énergie nécessaire à la contraction. Mais, instantanément, l'acide adényl-phosphorique est reconstitué. Cette reconstitution se fait grâce à une autre réaction qui fournit l'énergie et qui a comme point de départ le glycogène. Le glycogène, un sucre condensé, est scindé en donnant lieu à toute une chaîne de réactions. Au cours de ces réactions, le glycogène est graduellement transformé en acide lactique, dont une partie est de nouveau reconstituée dans une seconde chaîne de réactions. En fin de compte, tout est reconstitué grâce au sucre qui est fourni au muscle et qui représente ainsi le combustible de ce moteur. Or, ce qui est merveilleux c'est la vitesse à laquelle se font toutes ces réactions. Un chimiste, dans un laboratoire bien outillé, aurait besoin de plusieurs jours pour en venir à bout; le muscle, lui, les accomplit non pas instantanément, mais dans un temps relativement très court, — songez, par exemple, que les muscles d'ailes de certains insectes fournissent plusieurs milliers de contractions par seconde! Et si parfois nous sommes agacés, la nuit, par le son aigu du vol des moustiques, nous pouvons dire, en guise de consolation, que ce que nous entendons là c'est une des merveilles de la création, le moteur le plus ingénieux qui ait jamais été conçu.

Je pourrais vous citer des centaines d'exemples pour vous montrer la virtuosité de la matière vivante dans le domaine chimique. Je me borne à en mentionner encore un, car il montre d'une façon particulièrement humiliante les lacunes de notre savoir par rapport à celui de la plus humble des cellules.

L'azote, à la température ordinaire et à la pression atmosphérique, est le gaz le plus inerte que l'on connaisse; dans les conditions citées, il n'est fixé par aucun des quelque 500.000 corps que nos chimistes ont reconnus, isolés, synthétisés. Ce gaz est tellement inerte que, lorsque les chimistes veulent protéger une réaction contre toute interférence étrangère, ils la réalisent dans une atmosphère d'azote. Cependant, l'azote a un défaut dans sa cuirasse. L'homme n'a pas su le découvrir, mais certains microbes du sol le connaissent parfaitement car ils fixent l'azote à la

pression atmosphérique et à la température du sol.

Comment se fait cette chimie de la matière vivante? Nous savons que les enzymes jouent là un grand rôle; mais ce n'est pas tout et Duclaux, un des meilleurs connaisseurs de la physico-chimie cellulaire, pense que les bases même de cette chimie sont probablement différentes. Ce que nous faisons dans nos laboratoires, c'est une chimie moléculaire; or, il est probable que la matière vivante ne connaît pas des molécules, mais des complexes au sein desquels les transformations s'opèrent à l'échelle électronique.

Dans ces conditions, parler d'une théorie physico-chimique de la vie, c'est un peu se payer de mots. C'est comme un beau titre de roman qu'un amateur écrivain écrit sur la couverture d'un cahier dont les pages restent désespérément vides. Certainement, la vie est physico-chimique, mais une physico-chimie toute spéciale et très différente de celle que nous connaissons. Tellement différente même, qu'elle se met résolument en opposition avec celle qui s'applique aux phénomènes que nous observons dans la nature inanimée. Dans la pensée moderne, la vie apparaît comme une province spéciale de la nature; elle dépend de tout ce qui l'entoure et elle agit sur tout ce qui l'entoure, — elle est avant tout un opérateur. Cette dernière définition est de Georges Matisse, un des représentants les plus convaincus du rationalisme, et il est extrêmement significatif de voir que ce même auteur, ennemi farouche de tout ce qui peut s'appeler finalisme, emploie le terme de «lutter» lorsqu'il décrit l'organisme vivant aux prises avec les conditions adverses du milieu. Combien nous comprenons maintenant la définition donnée par Bichat, il y a plus d'un siècle: «*La vie est l'ensemble des forces qui résistent à la mort!*»

Par un retour curieux des choses, mais fréquent dans le monde de la pensée, nous revenons ainsi aux conceptions chères aux vitalistes de la première moitié du siècle passé. Est-ce à dire que nous nous orientons de nouveau vers une sorte de vitalisme? En fait, il n'en est rien, car le terme de vitalisme a lui aussi perdu sa signification. La conception vitaliste n'avait de sens que dans une opposition entre vie et matière, or, d'après les développements les plus récents de la physique, le concept même de la matière est sérieusement ébranlé.

Le XIX^{ème} siècle nous avait légué comme un dogme intangible l'idée suivant laquelle il y a deux choses qui forment l'univers: la matière et l'énergie. Au fond, l'énergie, on ne savait pas très bien ce qu'il fallait en faire. C'est la matière qui nous apparaissait comme la chose donnée, sacro-sainte, la réalité en dehors de laquelle tout était fiction. Actuellement, la proposition est complètement renversée. La seule chose réelle est l'énergie, le quantum d'action; tout se manifeste à nous par des phénomènes énergétiques. La matière est purement déductive.

Ces idées ont commencé à s'affirmer pour la première fois par l'étude de la radioactivité, qui a montré la désintégration de ce qu'on appelle matière au profit de l'énergie. Elles sont devenues

de plus en plus évidentes par l'étude des atomes. Mais ce sont ses recherches sur la lumière qui ont conduit Louis de Broglie à sa théorie de la mécanique ondulatoire. Ces recherches, peut-être, permettent le mieux de situer le problème matière et énergie.

L'exemple de la lumière est bien choisi parce que c'est à son propos que, depuis l'antiquité, les deux conceptions, matière et énergie, se sont affrontées. Certains phénomènes ne pouvaient s'expliquer que si l'on assignait à la lumière une nature corpusculaire; d'autres, si on l'interprétait comme un mouvement ondulatoire. Or, Louis de Broglie a montré que les deux ont raison: la lumière est à la fois onde et corpuscule. Corpuscules et ondes sont les idéalizations des deux formes sous lesquelles nous apparaît le même phénomène. Le corpuscule est le symbole d'une localisation dans l'espace à un instant donné; l'onde est le symbole du mouvement énoncé sans aucune présomption de la localisation. L'un est l'image du phénomène sous son aspect géométrique, l'autre sous l'aspect dynamique; l'un n'est pas plus réel que l'autre, la matière n'est qu'un aspect sous lequel nous apparaît le mouvement.

La dissection ultime de la matière, poursuivie par nos physiciens depuis cinquante ans, a abouti au résultat paradoxal au premier abord, mais logique au fond, de ne laisser rien de tangible à disséquer. En effet, les derniers développements des sciences physiques ayant fait tomber les barrières qui existaient entre la matière et l'énergie, on se trouve finalement en présence de corpuscules dépourvus de tout aspect matériel, sans forme, ni masse, ni dimensions, animés de mouvements dont les vitesses sont de l'ordre de celle de la lumière. Quelque chose que notre cerveau ne peut plus se représenter et qui ne peut s'exprimer qu'en langage mathématique. Et l'on comprend bien cette belle phrase de l'astro-physicien anglais James Jeans, un des esprits les plus brillants de notre époque: «L'univers commence à ressembler plutôt à une grande pensée qu'à une grande machine.»

* * *

Nous voilà loin de la vie, direz-vous; nous en sommes loin et nous en sommes près tout à la fois, car la grande pensée, elle, s'exprime également dans la vie. Si nous regardons le phénomène de la vie à l'échelle à laquelle il convient de le contempler, c'est-à-dire comme une des grandes manifestations de la nature, si nous cherchons à nous imprégner de ces idées modernes qui ne font de la matière qu'un aspect du mouvement, de l'énergie, des conclusions extrêmement intéressantes s'en dégagent dont l'étude est à peine ébauchée à l'heure actuelle.

Une première conclusion me paraît évidente: ce que nous appelons la fonction, c'est en somme la manifestation dynamique de la vie; la structure en est l'expression statique-géométrique. A la lumière des données fournies par la conception de la mécanique ondulatoire, on arrive à cette conclusion que les deux, de toute évidence, sont identiques. La vieille question, soulevée déjà par les philosophes de l'antiquité, de savoir

si c'est la forme qui crée la fonction ou si c'est la fonction qui crée l'organe, a trouvé ainsi sa solution. Dans le langage de la physique moderne les deux sont identiques, les deux sont des expressions différentes d'une même chose, d'une même idée.

Et la vie elle-même? Elle répond de toute évidence à un ensemble qui réagit à l'égard des forces de la nature inanimée, les utilise à ses fins, s'oppose à elles et souvent les annule dans sa sphère d'action. D'après la généralité des lois d'action et de réaction, les forces de l'univers doivent engendrer des réactions d'ordre vital chaque fois qu'elles rencontrent des composés de constitution suffisamment souple pour se prêter à ces réactions. Sur notre planète, ce sont les composés du carbone qui ont fourni ces corps mais ceci n'est nullement obligatoire et, si l'énoncé général de ce principe est juste, on peut concevoir des formes de vie totalement différentes de celles qui existent sur notre terre. Quoi qu'il en soit, c'est dans l'opposition aux forces du monde inanimé que se manifeste d'une façon saisissante la solidarité de tout ce qui vit.

L'arbre solitaire qui, courbé sous la tempête, se maintient au flanc de la montagne en face des neiges éternelles, le vibrion qui dans sa goutte d'eau polluée se moque des lois de la pesanteur, le savant qui dans son laboratoire poursuit des recherches qui doivent préparer un avenir meilleur obéissent tous au même instinct: s'affranchir pour un moment des lois d'airain d'un univers qui infailliblement conduit vers la dissolution, la mort.

Et elle nous revient comme un leitmotiv, la définition de Bichat: «*l'ensemble des forces qui résistent à la mort.*» Mais la vie est plus que cela. La vie est invention, la vie est création. Nous nous inscrivons en faux contre la phrase souvent citée de Charles Nicolle, suivant laquelle la vie ne cherche qu'à se transmettre et que pour cela elle tente mille essais, ayant pour conseiller le hasard et pour allié le temps. Si ce n'était que cela, il n'y a aucune raison pour que la vie ne soit pas restée ce qu'elle était probablement au début, une sorte de gelée protoplasmique qui couvrait les océans. Le XIX^{ème} siècle, qui, dans la lutte sans merci qu'il avait déclarée au finalisme, a voulu faire table rase de toute intervention intelligente, tout expliquer par le hasard, a fait preuve d'un entêtement, d'une crédulité en dépit du bon sens, qui dépasse tout ce que les religions les plus dogmatiques ont jamais demandé à leurs fidèles.

Si un singe pose trois caisses l'une sur l'autre pour atteindre une banane suspendue au plafond, les savants sont unanimes à déclarer que c'est là un acte d'intelligence. Si quelqu'un s'avisait de leur dire que le singe a pu manipuler ces caisses par pur hasard, que par hasard il les a superposées, que par hasard il y a grimpé, que par hasard un mouvement de ses bras lui a permis de saisir la banane, les mêmes savants secoueraient gravement la tête et se regarderaient d'un air muet et plein d'entendement.

Mais si l'on voit des choses mille fois plus ingénieuses que ne peuvent en accomplir ces pau-

vres singes, si l'on voit la merveille de l'appareil optique représenté par l'œil, l'oreille interne avec 18.000 fibres radiales fonctionnant comme cordes de résonance, le tout réduit à la dimension de quelques millimètres cubes; le gyroscope placé sous l'aile des insectes, la pile électrique chez certains poissons, le système de radar utilisé par la chauve-souris, le principe du camouflage, que l'homme a compris si tard; le vol des oiseaux, le parachute des graines, l'organisation fabuleuse du système nerveux, tout le jeu si compliqué des mécanismes compensateurs utilisés par l'organisme dans sa lutte contre le froid, la chaleur, et les centaines d'influences nocives qui, à chaque instant, menacent la vie; on voudrait nous faire croire qu'il n'y a là nulle intelligence, nul dessein, que tout est l'œuvre du hasard!

En présence de cette attitude, on ne peut s'empêcher d'évoquer le sarcasme du biologiste Whitehead: «Beaucoup d'hommes de science, dit-il, ont patiemment imaginé des plans d'expérience pour prouver que les fonctions animales s'accomplissent sans but. Certains ont même passé leurs loisirs à écrire des articles dans le but de prouver que l'homme est comme l'animal et que, par conséquent, son activité, la leur comprise, est sans but. Des hommes de science qui poursuivent le but de prouver qu'ils n'en ont pas représentent en eux-mêmes un objet d'études extrêmement intéressant.»

Cette mentalité négativiste devant l'évidence des choses a été une des conséquences les plus regrettables des doctrines matérialistes du XIX^{ème} siècle. Je ne peux mieux l'illustrer qu'en citant cette phrase de Duclaux dans un fascicule, par ailleurs remarquable, consacré à l'analyse physico-chimique des fonctions vitales: «Demander à un homme de comprendre la vie, dit Duclaux, c'est demander à une machine d'expliquer la cause qui la fait mouvoir ou, par exemple, à une automobile de décrire l'usine dans laquelle elle a été construite. Pour nous, la tâche correspondante apparaît comme au-dessus de nos forces et le seul conseil que puisse nous donner la raison est d'y renoncer. Mais alors nous sommes obligés d'admettre que les choses sont ainsi par l'effet d'une intelligence plus forte que la nôtre et dont il nous est interdit de connaître les desseins; et cette solution est encore moins acceptable. Se contenter de tout rapporter une fois pour toutes à la sagesse infinie d'un créateur est une solution de désespoir que l'homme ne pourrait accepter sans signer sa propre déchéance.»

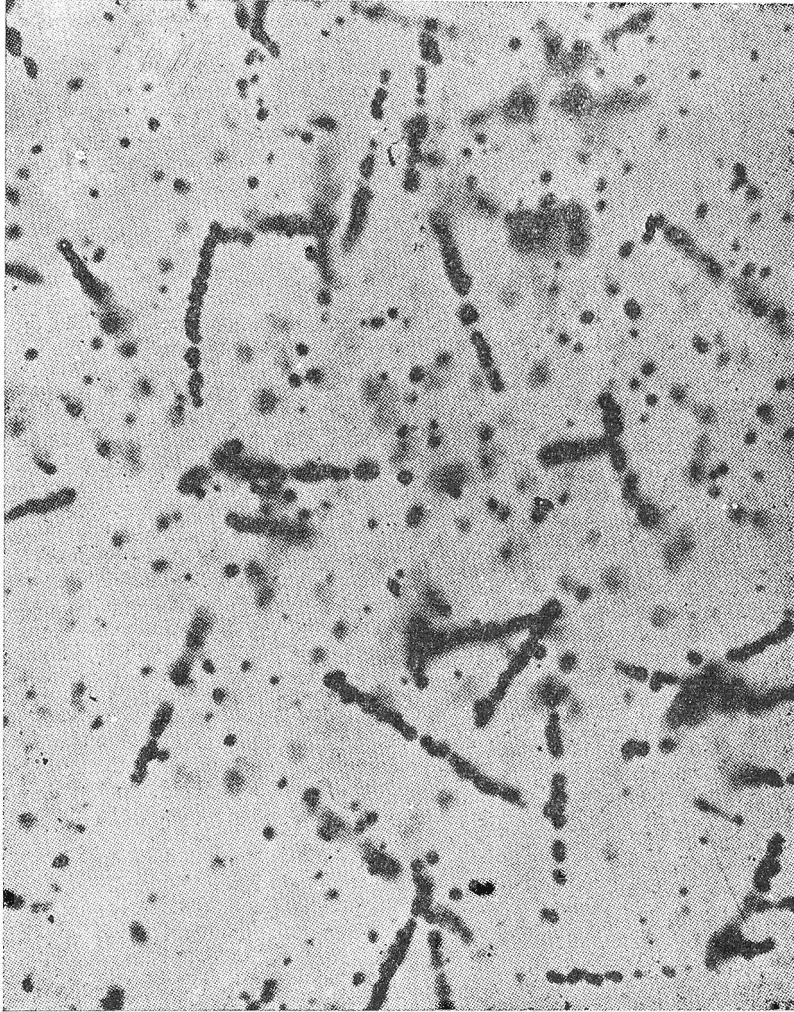
Envisager ainsi les choses, c'est conduire le raisonnement dans une impasse où toute perspective de progrès est barrée. La grande pensée dont, suivant James Jeans, l'univers est l'expression, se reflète également dans la vie. La vie aussi est l'expression d'une idée d'où est résultée la fonction, la fonction qui est peut-être la propriété la plus spécifique de la vie car elle n'existe pas en dehors de la vie ou de ce qui a été façonné par elle et elle implique d'une façon si évidente le dessein, l'intention. Alors, pourquoi nier ce qui est évident?

En face des problèmes de ce genre, la négation est toujours la plus stérile des attitudes. Si nous

sommes conduits à admettre des formes d'intelligence autres que celles qui s'élaborent dans nos cellules nerveuses, ayons le courage de les aborder en hommes de science, c'est-à-dire, au lieu de les nier, étudions-les avec les moyens dont nous disposons : l'observation et l'expérimentation.

Il peut paraître singulièrement téméraire de vouloir s'attaquer ainsi au côté le plus énigma-

la matière vivante, appartiennent aux éléments qui composent cette matière, aux cellules. L'idée d'attribuer aux cellules des réactions propres, une mémoire, une façon de penser, n'est nullement absurde étant donné que nous possédons dans nos cellules nerveuses des éléments manifestement doués de ces facultés. Ce qui est absurde, c'est de croire que la nature ait attendu l'avènement de



Particules α provenant de la désintégration de l'uranium.

tique de la nature, de vouloir surprendre les secrets de ses procédés, de vouloir savoir où se trouve le siège de cette intelligence qui veille sur l'ensemble, discrimine l'utile du nuisible et aspire à la perfection.

Mais pourquoi hésiter à le faire? Ne sommes-nous pas nous-mêmes une partie de cette nature? Nous pensons, nous raisonnons, nous créons. Ne peut-on pas conclure que ces facultés qui sont en nous s'étendent en dehors de nous, font partie de

l'homme, le dernier venu de la création, pour apprendre ce qu'est la pensée logique et qu'avant lui il n'y ait eu que chaos et hasard. Pense-t-on sérieusement qu'il y a plus de logique dans une fugue de Bach que dans le développement embryonnaire d'un poulet?

Ce qui donne à l'homme sa situation spéciale par rapport à la matière vivante, c'est la conscience qu'il a de lui-même en tant qu'individu. Elle est d'ailleurs curieusement découpée cette con-

science: elle comporte l'individu dans ses rapports avec l'entourage, elle s'étend à une tranche de l'univers, mais elle exclut les éléments mêmes qui constituent l'homme. Nos cellules hépatiques, par exemple, dans leur façon de se comporter, de réagir, nous sont totalement étrangères; en fait, nous ne sommes pas chez nous dans notre propre organisme et rien n'est plus faux sous ce rapport que l'adage suivant lequel notre corps nous appartient.

Or, il est bien possible que les consciences ne soient pas forcément individuelles, au sens zoologique du mot. Elles peuvent être à une échelle intérieure: tissulaires, cellulaires; elles peuvent être à une échelle supérieure, s'étendre à des collectivités, une fourmilière par exemple, à des espèces, à l'ensemble du monde vivant. On peut penser alors que la puissance créatrice se manifeste à tous ces échelons et suivant des procédés qui nous sont plus ou moins familiers car nous sommes nous-mêmes des ouvriers dans l'immense usine.

Un de ces procédés de création a été beaucoup discuté ces temps derniers, c'est le principe d'émergence développé par Ritter, Wheeler, Parker, Jennings, et repris en France par Georges Matisse. D'après ce principe, un des mécanismes de la création réside dans la combinaison. Les combinaisons de choses de la nature, — leur arrangement, leur groupement, — font apparaître des propriétés nouvelles qui n'existaient pas dans les éléments assemblés. L'idée est certainement intéressante, elle me paraît critique dans ce qu'elle fait encore la partie trop belle au hasard. De toute évidence, les émergences ne deviennent créatrices que s'il y a quelqu'un ou quelque chose qui sait les discerner et les utiliser. La chance ne sourit qu'à celui qui la saisit!

Un autre mécanisme créateur est indiscutablement la variation. Il n'est d'ailleurs pas sans intérêt de noter que la variation est un des grands mécanismes de l'activité créatrice chez l'homme dans les domaines musical, artistique, scientifique. Or, la nature procède certainement de la même façon. Je n'oublierai jamais le saisissement que j'ai éprouvé un jour lorsque je me suis trouvé dans la grande salle du musée paléontologique de La Plata. C'est une des collections les plus riches des vertébrés des temps passés. Subitement et de façon hallucinante, je me suis cru transporté dans l'atelier de la nature, où il m'était donné de la voir à l'œuvre et de surprendre sa façon de faire. En voyant tous ces squelettes dont les uns sont étirés en longueur jusqu'à la limite de la stabilité, dont les autres, au contraire, sont tout ramassés, dont les uns sont immenses, d'autres minuscules; en voyant toutes ces variations dans la forme des extrémités, des mâchoires, des dents, on a l'impression qu'il y a eu quelques grandes idées directrices qui ont conduit aux embranchements et qu'à l'intérieur de ces grands embranchements la nature a varié à l'infini, a tout essayé.

D'ailleurs, ces variations de forme se sont développées, elles aussi, suivant des lois mathématiques et obéissent au principe des coordonnées cartésiennes déformées, fait sur lequel le célèbre peintre Albert Dürer a, le premier, attiré l'at-

ention. Certaines idées ont été développées à tous les échelons de l'évolution, comme celle de la cuirasse. On la trouve chez l'oursin, chez les crustacés, chez les insectes; elle a été reprise plus tard chez les vertébrés et abandonnée de nouveau. On ne peut s'empêcher de penser qu'il y a eu des essais, des tâtonnements, et ce qu'il y a de plus touchant peut-être, c'est que, comme dans nos activités humaines, il y a eu des réussites et des échecs.

Si l'observation nous donne ainsi quelques vagues idées et combien fragmentaires, hypothétiques et antiropomorphes sur les mécanismes créateurs, nous espérons qu'un jour l'expérimentation nous permettra de pousser beaucoup plus loin nos investigations. Si la vie est l'expression d'une idée, nos expérimentateurs n'ont pas trouvé jusqu'ici le moyen d'entrer en contact avec cette idée. Dans nos expériences, nous pouvons tuer, mutiler les organismes, nous sommes totalement incapables d'agir sur la substance vivante elle-même, d'y modifier quoi que ce soit.

De plus, nos actions portent uniquement sur le soma, c'est-à-dire sur l'individu; elles n'atteignent pas ce qui est le vrai sacro-saint, le support de la continuité de la vie, le plasma germinal. Nous n'avons pas trouvé l'écriture qui s'inscrit dans le plasmé héréditaire et tant que nous ne l'avons pas trouvée nous ne comprendrons absolument rien à une des questions fondamentales de la vie, à l'évolution liée à la transmission des caractères acquis. Mais ceci ne doit pas nous enlever l'espoir de la trouver un jour. Si la chimie de la nature vivante est une chimie électronique, il n'est pas exclu que les développements récents de la physique atomique nous donnent un jour les moyens d'intervenir dans les mécanismes intimes qui font mouvoir les rouages de la vie.

Il n'y a donc aucune raison de suivre le conseil de ceux qui arbitrairement veulent imposer des limites à la curiosité, restreindre le champ des investigations aux choses immédiatement mesurables, pesables et intelligibles. Signe des temps, transmutation de toutes les valeurs: ce sont maintenant les rationalistes qui crient casse-cou dès que l'on veut aller un peu plus loin, s'éloigner des sentiers battus, voir ce qu'il y a derrière le grand mur.

S'attacher à la poursuite des problèmes que la science officielle qualifie d'insolubles n'est pas s'exposer à sombrer dans le mysticisme; en s'affranchissant de la matière, la science est restée science et les mondes restent différents dans lesquels se meuvent le savant et le prêtre. Mais l'un et l'autre peuvent espérer qu'un jour, peut-être, nos efforts permettront de mieux connaître la grande pensée, la grande idée qui s'inscrit dans chacune de nos cellules, qui se reflète dans tout ce qui vit. L'un et l'autre peuvent espérer que l'homme, le lutteur, le chercheur infatigable, recevra un jour la suprême récompense de ses efforts, la révélation du grand secret de son existence et qu'avant de disparaître de cette planète il pourra comprendre le sens profond — pour parler encore une fois avec Nietzsche — de la contemplation divine du septième jour.

CHARLES OBERLING.

Peut-on sauver la Paix ?

Conférence de

M. Michel Mouskhély

Agrégé des Facultés de Droit, Professeur à l'Ecole Française de Droit du Caire,
Professeur-délégué à l'Université Fouad 1^{er}

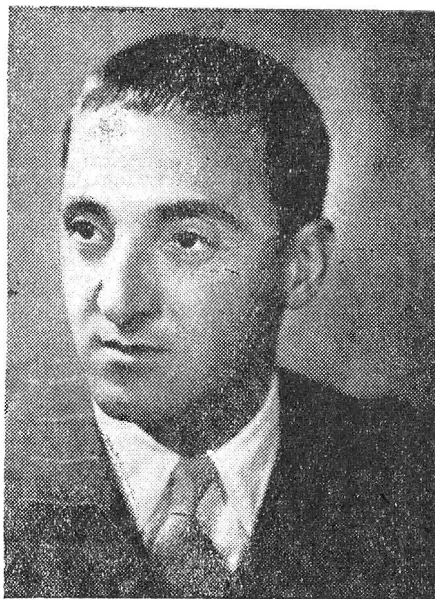
Donnée, le 2 mai 1947, à la salle des conférences de la Société Fouad 1^{er} d'Economie Politique,
de Statistique et de Législation du Caire.

« Pourquoi me tuez-vous ? — Et quoi ! Ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste. » (1)

Mesdames,
Messieurs,

Qu'on soit obligé, deux ans après la fin de la seconde guerre mondiale, de se poser cette question, cela prouve, pour parodier le célèbre vers de Shakespeare, qu'*« il y a quelque chose de pourri dans le royaume des hommes. »* C'est bien cela ! L'horrible spectre de la guerre réapparaît à l'horizon. On en parle ouvertement dans la presse, à la radio, dans les déclarations des hommes d'Etat. Par une propagande insidieuse et sans relâche, on a déjà commencé, un peu partout, à façonner l'opinion publique : il faut bien que la pauvre humanité, qui n'est même pas encore re-

mise de ses blessures, soit prête à accepter le nouveau sacrifice. Et quel sacrifice ! La guerre que nous venons de vivre ressemblera à un jeu d'enfant en comparaison de ce que nous réserve celle qu'on nous présente déjà comme inévitable. Les bombardements de Hiroshima et de Nagasaki nous ont déjà donné l'avant-goût des destructions futures. Mais d'étonnants progrès ont été réalisés depuis. On nous laisse espérer des dévastations plus grandioses, véritablement foudroyantes.



M. MICHEL MOUSKHÉLY

Or, avec les merveilleux progrès techniques qui caractérisent notre époque, la terre, cette « peau de chagrin » dont parlait Valéry, se rétrécit de jour en jour et aucun coin du monde ne pourra désormais nous offrir un refuge sûr.

Tout démontre, avec une certitude quasi mathématique, que nous marchons à grands pas à la catastrophe. J'ai eu récemment l'occasion d'étudier les travaux de l'ONU ; je me suis tout particulièrement intéressé au problème du contrôle international de l'énergie atomique ; à longueur de journée, j'ai feuilleté les publications officielles des N.U. ; j'ai parcouru avec soin les discours

des délégués des divers pays, membres de cette organisation ; j'ai suivi attentivement les efforts du Conseil de Sécurité pour régler pacifiquement les quelques affaires qui ont été portées devant lui. Plus je me familiarisais avec le fonctionnement de cette institution, plus forte devenait ma conviction qu'il serait dangereux de compter sur elle pour sauver la paix.

(1) B. Pascal, *Pensées*, Ed. Hachette : § 293, p. 464.

Je crains fort qu'elle ne donne le résultat contraire et que les fréquentes réunions des représentants des États ne servent qu'à aggraver leurs désaccords et qu'à renforcer leur suspicion mutuelle.

Je me sentais porté à une profonde mélancolie. La certitude d'une guerre prochaine et inévitable avait ôté tout intérêt à ce que je faisais ; j'ai eu brusquement la sensation de la futilité et de l'inutilité de toute mon activité : enseignement, recherches scientifiques, spéculations doctrinales. Tout ce que je faisais avait un arrière-goût d'amertume. Le contact vivifiant, la communication intime qui s'établissent entre le professeur et les élèves et qui constituent le côté le plus beau et le plus émouvant de l'enseignement, même cela avait perdu son charme pour moi et j'avais l'impression de fonctionner à vide.

Et puis, j'a eu la chance de découvrir deux livres : « la Morale internationale », de Nicolas Politis et, surtout, « Anatomie de la Paix », de Emery Reves. La lecture de ces livres m'a profondément bouleversé. Non pas qu'elle fût une révélation ; ils ne m'ont rien appris que je ne savais déjà ; ils ont simplement renforcé la conviction qui se faisait en moi, en m'indiquant, avec une force de démonstration irrésistible et une éloquence passionnée, la voie à suivre. C'est à eux que je dois en partie la décision de vous parler ce soir du problème de la paix.

Je dis : en partie, car un autre fait m'a décidé à agir dans le même sens. Un fait tout simple, la résonance que trouve l'idée de paix dans notre monde angoissé. Au plus profond de nous-même, se fait sentir l'impérieuse nécessité de tenter quelque chose. Ainsi aux États-Unis, en Angleterre, en France, en Belgique, des associations se créent, des mouvements s'organisent, des discussions s'engagent. Aux États-Unis, en particulier, dans plus de soixante universités, les étudiants se sont organisés pour répandre les idées en faveur de la paix. Et cependant nous continuons à vivre comme si de rien n'était ; nous vaquons à nos occupations habituelles, nous soignons nos petits intérêts, nous nous complaisons dans les vains plaisirs mondains, nous nous passionnons pour les sujets philosophiques, littéraires ou artistiques, alors que le monde est exposé à un péril mortel et que toute notre civilisation risque d'être emportée dans la catastrophe qui s'annonce. Cela me rappelle les discussions subtiles et frivoles, qui se déroulaient à Byzance sur le rétablissement de l'union avec Rome et sur la lumière incréée du Thabor pendant que les murs de Constantinople s'écroulaient sous les assauts de l'ennemi.

Faut-il donc assister en spectateur indifférent aux convulsions douloureuses de notre monde ? Faut-il accepter, avec résignation et les bras

croisés, le sort lamentable qui nous attend ? Beaucoup de personnes prétendent qu'il est criminel de parler de la possibilité d'une guerre. Ce n'est qu'une opinion. Il me semble, personnellement, qu'il est criminel de ne pas en parler, d'autant plus criminel que tout n'est pas perdu et qu'il y a un moyen de sauver la paix.

Quel est ce moyen ? Pour le comprendre, il faut nous débarrasser de nos préjugés nationaux, il faut nous délivrer de nos attachements sentimentaux et avoir le courage de regarder la réalité bien en face.

* * *

Si l'on examine les choses objectivement, une constatation capitale s'impose à l'esprit : *l'antagonisme irréductible entre l'industrialisme économique et le nationalisme politique*. Le danger de cette discordance entre la structure économique du monde et son organisation politique ne saurait être sous-estimée. Économiquement, le monde est un : la révolution technique et industrielle du XIX^{ème} siècle a fait du monde une unité indivisible. Aucun problème économique important ne pourra plus recevoir une solution satisfaisante si l'on ne tient pas compte de ce phénomène capital. Or, politiquement, le monde est divisé en quelque soixante ou soixante-dix entités souveraines, qui ne reconnaissent aucune autorité supérieure et qui prétendent régenter la vie politique, économique et sociale de leurs peuples en toute liberté, et, en quelque sorte, en vase clos.

C'est cette contradiction fondamentale qui est à l'origine de tous les maux dont nous souffrons depuis le début de notre siècle. N'y a-t-il pas quelque chose de paradoxal dans le fait de ne pouvoir empêcher, en dépit des rapides moyens de transport dont nous disposons, la famine et la disette à tel endroit, alors que l'abondance règne à tel autre ? N'est-il pas humiliant pour nous de savoir que, tandis que des centaines de millions d'hommes manquent désespérément de nourriture, de vêtements et d'habitations convenables, nous ne pouvons empêcher le chômage qui augmente encore plus la misère ? N'est-il pas tragique de constater que, bien que l'énorme majorité des hommes désirent ardemment la paix, nous n'avons pas réussi à empêcher le retour périodique des guerres mondiales et qu'il faut nous préparer à en subir une troisième ?

Faut-il continuer l'énumération, difficile à épuiser, des malheurs qui affligent l'humanité en détresse ? Il est plus important d'insister sur leur cause. Cette cause, ne nous lassons pas de le répéter, c'est le *nationalisme et son expression organique, l'Etat-nation*.

A un moment donné de l'histoire, la conception de l'Etat national réalisait un progrès immense.

C'est, en effet, grâce à elle qu'on a mis fin aux guerres féodales et qu'on a établi l'ordre et la paix dans les relations sociales à l'intérieur des Etats. Aussi, les philosophes politiques du XVIII^{ème} siècle, après avoir affirmé la souveraineté populaire, l'ont-ils naturellement attribuée à la nation, qui était la communauté la plus vaste et la plus unie qu'ils eussent devant eux. Mais, c'était à l'époque où le trajet Paris-Marseille faisait figure d'un voyage au long cours... Et, malgré la formidable révolution dans la science et la technique, le nationalisme n'a fait que croître en puissance, et le monde s'est vu, plus que jamais, divisé en Etats-nations. Chose paradoxale, mais en apparence seulement : plus le monde se contractait, plus la conception de l'Etat national s'épanouissait, se développait jusqu'à prendre la forme monstrueuse qu'elle a aujourd'hui.

La force de l'Etat-nation est telle que rien ne lui résiste. Les obstacles qu'il rencontre sur son chemin, il les brise ; les forces qui se dressent devant lui, il les réduit à l'impuissance ou se les asservit. Il a triomphé de la religion : les églises, à quelque religion qu'elles appartiennent, se sont divisées en organisations nationales, chacune soutenant l'idéal de l'Etat-nation. Il l'a emporté sur le socialisme : les différentes internationales que le monde a connues n'ont jamais pu résister à l'attachement et au loyalisme de leurs adeptes à l'Etat-nation. Au moindre appel de celui-ci, leurs membres se rangeaient sous la bannière nationale et trahissaient par là leur idéal internationaliste. Il a vaincu, enfin, l'esprit en l'exploitant pour ses propres fins, par la parole, par l'image, par l'écrit, il a imprimé à l'esprit un caractère fortement national. Bien plus : il a réussi à faire des intellectuels ses fidèles serviteurs. « Les clercs ont trahi », s'est-on écrit avec indignation. Ils ont, en effet, déserté la cause de l'homme.

Le Léviathan, fruit de l'imagination d'un philosophe, est devenue une réalité vivante. C'est l'Etat-nation, qui fait courir à l'homme un double danger : l'oppression à l'intérieur, la guerre à l'extérieur. En vérité, *l'Etat-nation est l'ennemi numéro un du genre humain*. Pour garantir notre liberté et assurer notre sécurité, il faut entreprendre une véritable croisade contre lui. Mais de quelle manière ? Et par quels moyens ?

Deux solutions s'offrent à nous.

La première vise à organiser les relations internationales sur la base de la libre entente des Etats souverains. Elle a confiance dans la sagesse des gouvernants nationaux. Elle espère qu'ils consentiront les sacrifices nécessaires pour maintenir l'ordre et la paix internationales. C'est la *solution internationaliste*, qui ruse avec les Etats-nations en faisant appel à leur bonne volonté et à leur intérêt bien compris d'Etat-nation.

La seconde tend à abolir les Etats-nations pour édifier à leur place un Etat mondial. Elle n'a aucune confiance dans la sagesse des gouvernants nationaux. Elle ne se fait aucune illusion sur l'égoïsme et l'esprit rétrograde qui les animent. Elle n'a aucun espoir qu'ils consentiront un jour à renoncer à leur indépendance dans l'intérêt général. C'est la *solution supra-nationaliste ou universaliste*, qui fait appel aux hommes et les engage à s'unir au-dessus des Etats-nations.

Essayons de nous faire une opinion sur la valeur de ces deux thèses.

La solution internationaliste.

La thèse internationaliste se pique de réalisme. Il faut voir les choses telles qu'elles sont, proclament ses partisans. Pas de chimères, pas de ces solutions idéales, qui font sans doute honneur à ceux qui les conçoivent, mais qui malheureusement ne sont pas réalisables. La réalité dure, mais inévitable, c'est l'existence des Etats-nations. Leur force est invincible, car elle s'appuie sur le sentiment national, qui est plus vivace que jamais. Les hommes ont tellement pris l'habitude d'appartenir à un Etat qu'ils se sont en quelque sorte incorporés à lui. Pour supprimer les Etats-nations il faut d'abord détruire les communautés nationales dont ils ne sont que la représentation juridique. Qui aura la naïveté de croire qu'à notre époque de nationalisme exacerbé, alors que ses manifestations violentes ébranlent un peu partout les assises de l'ordre international présent, on pourra démolir la solide armature que l'organisation étatique offre aux nations ? Il en est de celles-ci comme des individus : le besoin d'indépendance les pousse à s'affranchir de toute tutelle. C'est là un fait que l'on peut sans doute condamner comme anti-social, mais que l'on ne saurait nier sans se mettre en contradiction avec la réalité la plus certaine. En faire abstraction reviendrait à bâtir l'ordre international en l'air.

Y aurait-il même possibilité de supprimer les Etats-nations qu'on aurait, ajoutent les internationalistes, bien tort de le faire. Dans le monde moderne qui est en pleine désagrégation, où toutes les cellules sociales — famille, groupements professionnels et politiques, collectivités religieuses — se décomposent ou se combattent, la seule organisation capable de recoudre le tissu social, de regrouper les forces sociales et de les intégrer dans un tout ordonné, c'est l'Etat. Supprimer l'Etat, c'est donc renoncer à un ordre tout relatif, il est vrai, mais bien préférable à l'anarchie et au désordre qui le remplaceraient.

En outre, demandent les internationalistes, par quels moyens pratiques peut-on réussir à détruire les Etats-nations ? A cet égard, toute comparaison avec le Moyen Age porte à faux. Là, il y avait une

force politique considérable qui avait un intérêt direct et personnel à mettre fin aux divisions féodales et à reconstruire l'unité sur la base nationale ; c'était la Royauté. Autour d'elle, s'étaient cristallisées les forces sociales favorables à l'union, et c'est grâce à elle que l'unité se fit. Où est la Royauté du monde moderne ? On la chercherait en vain, car elle n'existe pas. Il faut donc compter sur l'intelligence et la bonne volonté des hommes. C'est évidemment un outil assez médiocre pour forger le monde nouveau.

Soyons donc pratiques, concluent les internationalistes, et laissons aux États, par des ententes librement conclues, le soin d'établir l'ordre et la paix internationales. Le traité, qui est l'expression juridique de leur volonté, est la seule base raisonnable de la société internationale ; il en a été ainsi dans le passé, il en sera de même dans l'avenir.

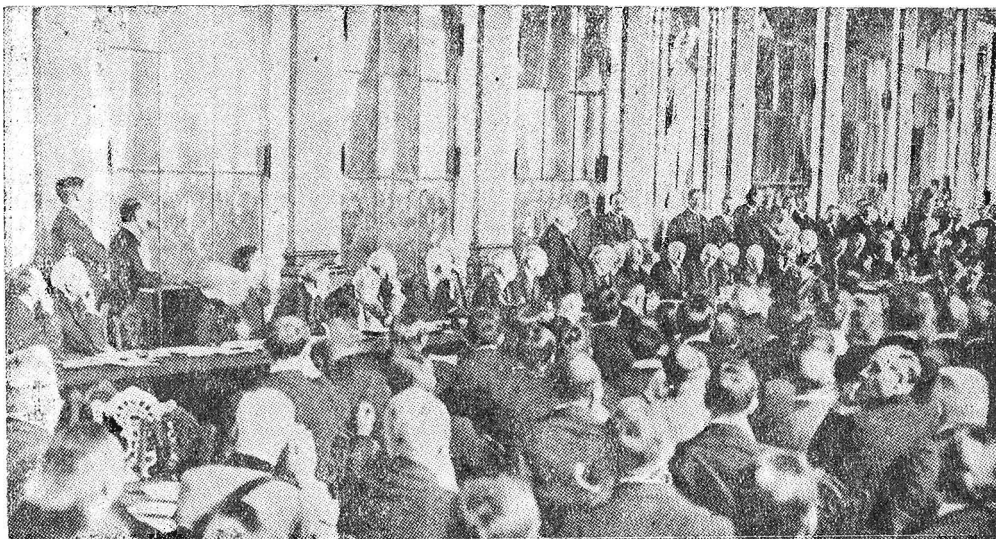
Telle est la thèse des internationalistes. Elle paraît solidement étayée. En réalité, sa solidité est plus apparente que réelle.

Les internationalistes se disent réalistes. Mais qu'est-ce au juste qu'être réaliste ? C'est évidemment tenir compte des faits. Or, que nous enseignent les faits ? Ils nous enseignent la *faillite de l'internationalisme à l'époque moderne*. Les preuves en sont innombrables.

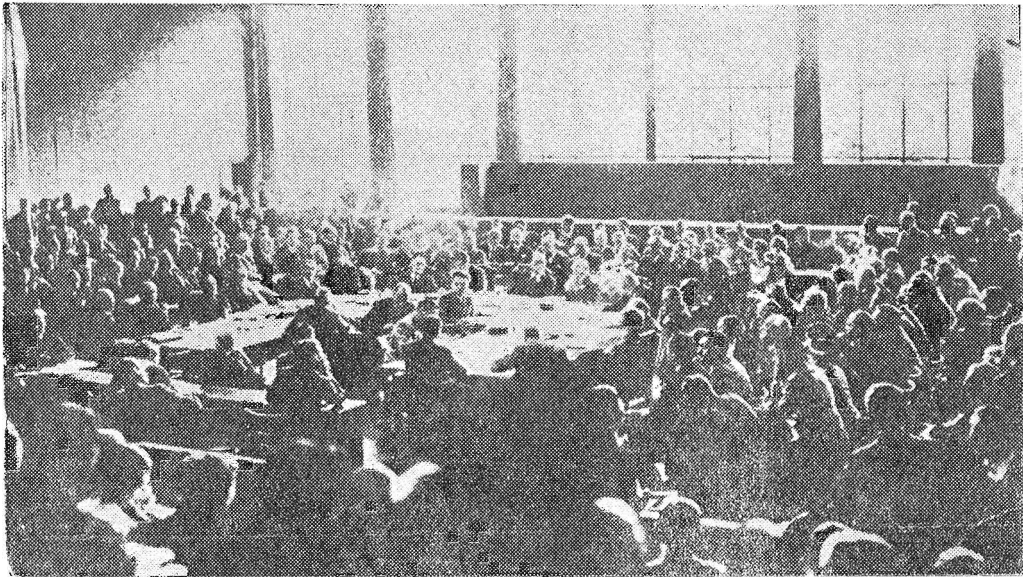
Sans doute, l'internationalisme n'a pas été sans rendre quelques services à la cause de la paix. Jadis, les conférences internationales et les traités, les deux instruments favoris de l'internationalisme, pouvaient suffire à l'organisation de la Société internationale. Les Congrès de

Westphalie, de Vienne et de Paris, pour ne citer que les plus connus, ont pu assurer à l'Europe de longues périodes de paix. Mais, encore une fois, c'était à l'époque de la traction animale. De nos jours, ils sont d'une insuffisance manifeste : les conférences se terminent ou bien par un échec ou bien par la conclusion de conventions mort-nées. On pourrait dresser une liste impressionnante de ces conférences et de ces traités. Contentons-nous d'en indiquer les exemples les plus remarquables : les deux Conférences de La Haye, de 1899 et de 1907, qui ont abouti à la conclusion de quelque quatorze conventions portant sur toutes sortes d'objets, dont certaines n'ont même pas vu le jour, dont d'autres, bien qu'entrées en vigueur, n'ont jamais été observées ; le Traité de Versailles, de 1919, dont on connaît l'histoire tragique ; le Protocole de Genève, de 1924, mort-né ; le Pacte Briand-Kellogg, de 1928, mettant la guerre hors la loi, dont on connaît la fin lamentable ; la Conférence de codification, de 1930, qui fut un échec complet ; la Conférence du désarmement, de 1932, qui subit le même sort ; les nombreuses conférences économiques qui n'ont jamais donné le moindre résultat ; et j'en passe...

Pour être tout à fait juste, il faut reconnaître le succès de quelques réunions internationales. Des conventions ont été conclues, ratifiées et exécutées. Mais il s'agissait de conventions sanitaires ou vétérinaires, de conventions pour la lutte contre le phylloxera ou pour la protection des câbles sous-marins, et d'autres du même genre. N'est-il pas navrant de constater que les États-nations ne peuvent se mettre d'accord que sur des questions dont l'importance ne dépasse pas celle



Signature du Traité de Versailles, le 28 juin 1919.



L'Italie quittant la S.D.N., après le vote des sanctions, initia la désintégration de cette première tentative de gouvernement internationaliste.

de la lutte contre le phyloxera et la protection des câbles sous-marins ?

Qu'après tout cela, l'on nous dise que les Etats-nations sont parfaitement capables, par des accords librement passés, de faire régner la paix dans le monde, c'est faire preuve du cynisme le plus impudent ou de l'aveuglement le plus obstiné.

Mais ce n'est pas tout. Il y a l'histoire navrante de la Société des Nations, première expression organique du système internationaliste. Faut-il remémorer les diverses phases de cette expérience à la fois tragique et comique ? Dans le système du Pacte de Genève, la paix était supposée garantie par les réunions et les entretiens périodiques des représentants des Etats-nations souverains. Toutes les décisions devaient être prises à l'unanimité. Les Etats-nations s'engageaient à observer scrupuleusement les obligations découlant du Pacte. La Société n'était rien en dehors de l'ensemble des nations qui la composaient. Elle ne disposait d'aucun pouvoir effectif, et ses décisions, même prises à l'unanimité, ne liaient pas ses membres. Il est évident qu'elle ne pouvait réussir. Jamais, au cours de toute son histoire, elle ne fut capable de régler un conflit auquel une des grandes Puissances était partie. En peu d'années l'édifice commença à s'effriter, et, à partir de 1934, il devint certain que la Société allait mourir d'une mort peu glorieuse. L'expérience échoua parce qu'elle était fondée sur la croyance naïve que la paix peut être rétablie entre

Etats-nations simplement par la réunion de leurs représentants et par la discussion au grand jour de leurs différends.

Et, cependant, c'est une réédition de la S.D.N. qu'on nous offre avec la Charte de San-Francisco. Malgré l'échec de la S.D.N. et les terribles souffrances causées par la deuxième guerre mondiale, les gouvernants nationaux semblent n'avoir rien compris et ils recommencent la même erreur. Mais pas du tout, protestent-ils, ce qui causa la ruine de la S.D.N., c'est qu'elle n'avait aucune force à sa disposition ! Nous y avons remédié ; nous avons armé la nouvelle organisation, nous lui avons donné des « dents ». Malheureusement, le droit de veto interdit à l'ONU de montrer ses « dents » à une des grandes Puissances. L'emploi de la force n'est possible que contre les petites nations. Comme si le danger de guerre pouvait venir des petites nations. L'hypocrisie des politiciens n'a vraiment pas de limites. L'ONU est aussi incapable de sauver la paix que l'ancienne S.D.N. Ses architectes, eux-mêmes, ont si peu confiance en elle qu'ils n'ont pas renoncé aux procédés de l'ancienne diplomatie. On fait de nouveau la politique de l'équilibre, on partage les zones d'influence, on négocie des traités d'alliance, d'assistance mutuelle, etc. *Nil novi sub sole...*

Aucun doute n'est donc possible ! La solution internationaliste a fait une complète faillite ! La paix par des ententes, la paix par des traités et des conférences, la paix fondée sur la bonne volonté des Etats n'est pas une paix. C'est une

trêve dans la guerre, pas autre chose. C'est une pause que s'accordent les Etats-nations avant de recommencer la lutte. C'est donc faire preuve d'une naïveté et d'une crédulité enfantines que de croire à la possibilité d'une paix définitive, voire simplement durable, dans le système des Etats-nations.

La paix internationale exige impérieusement la mort des Etats-nations. Ne craignons pas l'anarchie dont on nous menace, si on les supprime. L'argument est fallacieux. Certes, l'union à l'intérieur des Etats est loin d'être parfaite. Mais si elle n'est pas parfaite, c'est précisément parce que les Etats-nations sont totalement impuissants à résoudre d'une manière convenable les multiples problèmes qui se posent à eux.

Les Etats-nations sont plongés depuis une trentaine d'années dans le désarroi le plus profond. Partout on voit la misère et le chômage. Les économies nationales se débattent au milieu d'inextricables difficultés. Les monnaies nationales sont avilies, l'épargne est ruinée ; les industries nationales ne se maintiennent qu'à la faveur des tarifs élevés ou grâce aux subventions officielles. Partout la dette publique a pris des proportions gigantesques. Les budgets nationaux sont en déficit permanent. Tout le monde est mécontent et tout le monde implore les secours de l'Etat. Et l'Etat intervient par des réglementations de plus en plus étroites, par des contrôles de plus en plus serrés, par une mainmise de plus en plus forte. Interventions souvent maladroites ! Interventions dangereuses, surtout, car elles renforcent l'Etat-nation, et nous plient, chaque jour un peu plus, à son autorité.

Tel est le beau spectacle que nous offrent aujourd'hui les Etats-nations. Pour en sortir il faut faire du neuf. Rappelons-nous les paroles profondes de Francis Bacon dans son « *Novum Organum* » : « *C'est paresse d'esprit, disait-il, que d'attendre n'importe quel grand progrès dans les sciences en superposant et en greffant des choses nouvelles sur les anciennes. Nous devons faire du neuf en partant des fondations mêmes, à moins que nous ne voulions tourner pour toujours dans un cercle et faire des progrès insignifiants et méprisables.* » « Nous devons faire du neuf en partant des fondations mêmes... », voilà un conseil à la fois sage et audacieux. Pour nous, cela signifie : *par delà les Etats-nations vers le Gouvernement mondial.*

La solution supra-nationaliste.

Le Gouvernement mondial, c'est la solution supra-nationale. Elle implique la suppression des barrières nationales. Elle exige l'établissement d'une véritable *loi internationale*. C'est la loi, et non plus le traité, qui réglera les relations internationales. Il n'y aura plus d'Etats souverains ;

il n'y aura qu'une seule souveraineté, celle de l'Etat mondial.

Pour comprendre le changement que cela implique, il suffit de songer aux Etats-Unis avant et après 1787. Avant cette date, les Etats-Unis formaient une confédération de treize Etats indépendants. Une conférence, appelée Congrès, réunissait périodiquement les représentants de ces treize Etats. Durant les dix années d'existence de cette confédération, les Etats n'ont pas cessé de se quereller. Plusieurs fois, ils étaient sur le point d'en venir aux armes. Le Congrès se montra d'une impuissance lamentable. La confédération allait sombrer dans l'anarchie. C'est alors qu'un groupe d'hommes remarquables, — les fameux fédéralistes, — ayant compris que la continuation de cet état de choses finirait par causer la perte de l'indépendance américaine, si chèrement acquise, décida d'intervenir.

« *Envisager, écrivait l'un d'eux dans le «Federalist», la continuation de l'harmonie entre plusieurs souverainetés indépendantes, sans liens, situées dans le même voisinage, serait méconnaître le cours uniforme des événements humains et se défier de l'expérience accumulée des âges.* » Ils rédigèrent la constitution de 1787, qu'ils firent adopter par les treize Etats. Cette constitution, qui établissait un Gouvernement et une loi fédéraux, fit la grandeur des Etats-Unis.

Le problème qui se pose aujourd'hui à nous n'est pas différent. La coexistence de plusieurs souverainetés indépendantes n'est plus possible. Il faut donc détruire ces souverainetés indépendantes et les remplacer par une souveraineté unique. Il faut instituer un Gouvernement mondial et établir une loi supra-nationale.

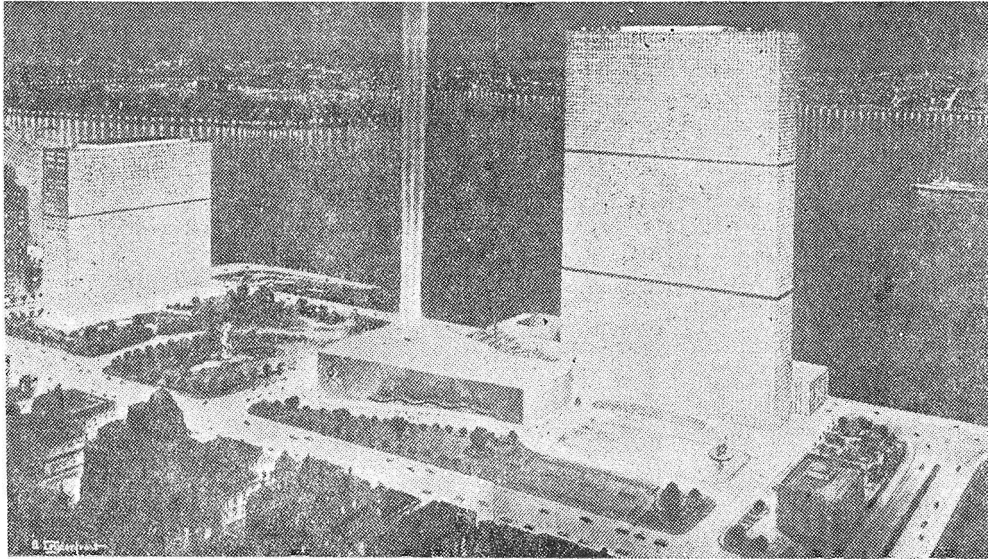
C'est le seul moyen de supprimer les guerres nationales. L'histoire nous enseigne que la guerre éclate toujours entre les unités indépendantes et souveraines : guerre entre les cités dans la Grèce antique, guerre entre les seigneurs au Moyen Age, guerre entre les Etats-nations à l'époque moderne. La loi historique se vérifie avec une régularité parfaite. Pour abolir la guerre entre les Etats, il faut instaurer un ordre légal. La loi réglera les relations entre les hommes, au delà et au-dessus des Etats.

D'ailleurs, il ne dépend plus de nous d'éviter le Gouvernement mondial. Il se fera d'une manière ou d'une autre. La première fois dans l'histoire, la conquête du monde par une seule Puissance est devenue une possibilité géographique, technique et militaire. La prochaine guerre aura incontestablement pour but la domination du monde entier. Elle aboutira donc à l'établissement d'un Gouvernement mondial. Faut-il attendre passivement que l'unification du monde se fasse par le fer et par le sang, et qu'elle nous soit imposée

par le vainqueur ? N'est-il pas plus sage de réaliser cette unification d'une manière pacifique par une libre adhésion de tous les peuples ?

Le Gouvernement mondial mettra ainsi fin aux guerres nationales. *Il préservera aussi notre liberté.* Nos libertés sont gravement compromises dans l'Etat-nation. Au fait, sommes-nous encore libres ? Comment parler de la liberté lorsque,

d'« orbites », de « territoires stratégiques », de « tutelle », et jamais les interventions ne se sont étalées avec autant de désinvolture. Les nations finiront-elles par comprendre que ce qui va garantir leur indépendance, ce n'est pas la vaine et trompeuse apparence d'Etat souverain, c'est uniquement l'existence d'un ordre et d'une loi internationaux ? Cette observation s'applique tout



Projet de construction du siège définitif de l'ONU, à « Turtle Bay », New-York.

dans notre activité, nous nous heurtons sans cesse à l'autorité de l'Etat ? Peut-on parler de la liberté, alors que l'Etat s'ingère chaque jour davantage dans notre vie quotidienne et tend à diriger chaque minute de notre existence ? Sous la menace constante de la guerre étrangère et sous la pression non moins constante des difficultés économiques qui sont insolubles sur la base nationale, l'Etat est forcé de nous demander des sacrifices de plus en plus lourds et de nous priver graduellement de toutes nos libertés. Nous glissons irrésistiblement vers la domination sans entraves, absolue, totalitaire, de l'Etat-nation qui, après avoir affranchi l'individu, le réduit maintenant en esclavage.

Ce qui est vrai pour l'individu, l'est aussi pour les peuples. *Seul le Gouvernement mondial est à même d'assurer réellement leur indépendance.* Toutes les nations aspirent à l'indépendance. Elles croient sincèrement, profondément, que le seul moyen de réaliser leur aspiration est de se constituer en Etats-nations souverains. Mais combien sont-ils, de ces Etats-nations, qui peuvent se vanter d'être, en fait, indépendants ? Jamais n'a tant parlé de « zones d'influence »,

particulièrement aux petites nations. « *La loi, a dit Schiller, est l'amie du faible.* »

Enfin, *seul le Gouvernement mondial est capable d'augmenter notre bien-être matériel.* Partout, les masses laborieuses désirent de meilleures conditions de vie, des salaires plus élevés, des logements plus convenables, la sécurité sociale et les loisirs. Il n'y a rien d'irréalisable dans ces aspirations. Seulement, tant que les Etats-nations engloutiront le plus clair de leurs ressources dans les dépenses improductives des armements, et tant qu'ils continueront, à l'aide de réglementations et de tarifs artificiels, à maintenir les prix soufflés d'aujourd'hui, il sera impossible de les satisfaire. Les gouvernants nationaux prendraient-ils des engagements formels, qu'ils ne pourraient tenir. La pauvreté et la misère sociales ne disparaîtront qu'avec les Etats-nations.

* * *

Tout semble ainsi militer en faveur du Gouvernement mondial. Mais personne n'y croit. Parler d'un Gouvernement mondial, c'est provoquer immédiatement un sourire sceptique, sinon

méprisant. L'esprit fort, et soi-disant réaliste, vous regarde avec une compassion amusée. Vous êtes, pour lui, le rêveur atteint d'une douce folie qu'il sera bon de fuir s'il a le mauvais goût d'insister.

D'où vient cette attitude ? Comment expliquer cette prodigieuse naïveté de la grande majorité des hommes.

« *La superstition, a-t-on dit, est la souveraine maîtresse des hommes.* » L'idée du Gouvernement mondial se heurte à des préjugés séculaires et tenaces. Elle froisse en nous tant d'attachements à de vieilles croyances, tant d'opinions que l'on fait siennes plus par habitude que par conviction, qu'il faut faire un effort considérable pour en comprendre toute la valeur.

Il importe de surmonter ces sentiments, ces croyances et ces opinions. Il importe d'éliminer et de repousser tout ce qui nous empêche d'accueillir en nous la nouvelle idée, de la faire nôtre et de nous mettre à son service.

Examinons donc rapidement quelques-uns des arguments qu'on pourrait opposer à l'idée d'un ordre légal universel.

On peut classer les principales objections en trois groupes.

Il en est, d'abord, qui sont d'*ordre moral et psychologique*. L'une, que nous avons déjà rencontrée, vient de la *force et de l'intensité du sentiment national*. Jamais, nous dit-on, les peuples n'ont été aussi fidèlement attachés à leur nation, à leur patrie, à leur drapeau national. Sans doute ! Mais l'attachement national est-il indéfectible ? Ne pourrait-il changer d'objet ? Le sentiment national est-il un sentiment inné ou acquis ? Produit de l'histoire, il pourra parfaitement bien évoluer et se porter sur d'autres institutions plus dignes d'attachement. D'ailleurs, il y a nationalisme et nationalisme : il y a l'amour de la patrie, le patriotisme, sentiment noble et légitime, et puis la vénération de l'Etat-nation, le chauvinisme, sentiment avilissant et injuste. L'amour de la famille, de la cité et de la province n'ont jamais empêché l'homme de garder sa fidélité à la patrie. Malheureusement, le noble sentiment du patriotisme a dégénéré un peu partout en une idolâtrie aveugle et dégradante de l'Etat-nation. A telles enseignes que, dans son Encyclique du 14 mars 1937, le pape Pie XI crut devoir condamner cette idolâtrie, comme la falsification de la divine création des choses.

Dans le même ordre d'idées, on fait valoir les *profondes différences qui séparent les peuples* et l'impossibilité qui en résulte de créer une cité universelle avant de les effacer, ou tout au moins de les atténuer. Il faut créer, dit-on, une mentalité commune. C'est une affirmation purement gratuite. L'histoire nous démontre, au contraire,

que les hommes, malgré leurs différences de mentalité, de croyance, de tradition et d'idéal, peuvent parfaitement bien vivre ensemble dans la même communauté politique et poursuivre en paix le développement de leurs caractères particuliers. Il est même certain que l'ordre légal universel, loin de supprimer ces différences, en assurera plus efficacement la sauvegarde et permettra à chaque peuple de continuer le développement de sa culture. Il permettra aussi l'éclosion de cet esprit commun qui sera le trait-d'union de l'humanité.

Mais ce n'est pas la seule objection. On fait état en second lieu des *difficultés d'ordre technique*. D'accord pour le Gouvernement mondial, dit-on, mais il ne suffit pas de l'accepter en principe. Il faut encore l'organiser. C'est ici que vont s'amonceler les obstacles. Il faudra un parlement international : dans ce parlement composé des représentants élus directement par les peuples, les Chinois et les Hindous, pour ne citer que ces deux races, l'emporteront en nombre sur les Anglo-Saxons et les Latins. Aura-t-on la naïveté de croire que les peuples américain, anglais ou français accepteront de se soumettre à une majorité faite par les Chinois et les Hindous ? Où trouver, de même, des chefs capables de diriger les affaires du Gouvernement mondial ? Les dirigeants des Etats déjà se montrent bien au-dessous des tâches nationales qui s'imposent à eux. Qu'en sera-t-il lorsqu'il faudra s'attaquer aux affaires mondiales, bien plus complexes et bien plus délicates ? Il se pose ainsi le problème du recrutement des chefs qui est difficile, sinon impossible, à résoudre. Enfin, il faudra mettre à la disposition du Gouvernement mondial une force armée internationale. Pour qu'elle puisse remplir avec succès sa fonction, il faudrait qu'elle fût plus puissante que les forces armées de n'importe quel Etat-nation. Quel espoir y a-t-il de voir les Etats-Unis ou l'URSS abandonner leurs forces armées au profit du Gouvernement mondial ?

J'avoue ne pas me sentir troublé le moins du monde par ce flot impressionnant d'objections techniques. Il ne saurait être question ici de présenter un projet de constitution du Gouvernement mondial. L'élaboration d'un pareil projet ne se heurte à aucune difficulté insurmontable : la représentation des peuples peut être aménagée de telle manière qu'elle tienne compte du degré de culture, du développement économique, du pouvoir effectif et des responsabilités de chacun d'eux. C'est de cette manière que sont représentés à la Chambre des Représentants les peuples des quarante-huit Etats américains. Les dirigeants du Gouvernement mondial seront au moins aussi capables que ceux des Etats-nations. Enfin, avec la découverte de la bombe atomique, la

constitution d'une force publique internationale se fera aisément. C'est ce jour-là, seulement, que les Etats-nations consentiront à désarmer. Les discussions qui se déroulent actuellement à l'ONU sur le désarmement échoueront exactement comme les efforts de la S.D.N., en 1932.

Mais voici l'objection la plus importante. *Elle est d'ordre politique et économique.* Il est puéril, déclare-t-on, de songer à un ordre légal universel aussi longtemps que les Etats pratiqueront des systèmes politiques et économiques différents. Le capitalisme américain et le communisme soviétique n'accepteront jamais d'être intégrés dans une seule société. Il faut reconnaître que l'objection est très sérieuse. Nul doute, en effet, que toute organisation sociale exige de ses membres la reconnaissance et l'acceptation d'un certain nombre de principes fondamentaux, d'un minimum d'idées communes, d'une conception déterminée de la Société et de la place que l'individu y occupe. Tout système fédératif doit satisfaire à cette exigence, sous peine de se condamner à la guerre civile et, éventuellement, au démembrement. Et, de fait, toute constitution fédérale impose aux Etats fédérés un minimum de conceptions sociales qu'ils doivent traduire dans leurs constitutions nationales. Il semble donc que l'opposition qui va s'aggravant entre le monde occidental et le monde soviétique condamne par avance tout essai de formation d'un Gouvernement mondial.

Certes, l'opposition existe. Personne ne le niera. Mais s'ensuit-il qu'il faille pour cela renoncer à l'idée d'un Gouvernement mondial ? Nullement ! Tout le monde conviendra que, dans le système des Etats-nations, l'opposition entre les deux mondes est irréductible et qu'elle finira fatalement par provoquer une nouvelle conflagration. Il n'y a absolument aucun espoir, pas même l'ombre d'un espoir, de les concilier, tant que les conceptions politiques et économiques différentes restent représentées par des Etats souverains et indépendants. Il y a, par contre, une chance de les voir se concilier s'ils sont intégrés dans un ordre légal unique. Cette chance, si faible soit-elle, doit être tentée. Jadis on affirmait aussi péremptoirement que les Catholiques et les Protestants ne pourraient jamais vivre pacifiquement dans la même communauté. Aujourd'hui, nous savons

ce qu'il faut penser de cette affirmation. Peut-être en sera-t-il de même de l'antagonisme contemporain. Personne n'a le droit de commander à l'avenir.

A supposer même que l'Union Soviétique refuse de se joindre à la future organisation universelle, qu'on ne devrait pas pour autant renoncer à sa création. Le Gouvernement mondial se fera avec ou sans l'Union Soviétique. Il y a bien des chances que si l'idée d'un Gouvernement mondial commence à prendre corps, que si le mouvement en sa faveur se généralise et prend consistance, que si, en un mot, elle sort du domaine des discussions théoriques pour passer dans celui des réalisations pratiques, il y a bien des chances, dis-je, pour que l'Union Soviétique, à moins de se condamner à l'isolement total, finisse par lever le fameux « rideau de fer » pour se joindre à la communauté des autres peuples. De toutes façons, quelle que soit la conduite future des peuples soviétiques, elle ne change rien au problème fondamental de notre époque et ne doit, par conséquent, exercer aucune influence sur notre propre conduite.

* * *

Il n'est donc pas de salut possible en dehors du Gouvernement mondial. Rien ne pourra empêcher son avènement. En fait, l'Etat-nation souverain est mort. Les convulsions des décades révolues marquent nettement son agonie. Impossible de le ressusciter. Mais il demeure dans nos cœurs et dans nos esprits. L'homme finira-t-il par comprendre qu'il est nécessaire de se délivrer du fantôme qui continue à le hanter, de briser l'idole à laquelle il est enchaîné ?

La révolution qui s'impose se fera par la violence ou par la persuasion; par la conquête ou par le libre consentement. *Dictature mondiale ou démocratie mondiale*, tel est le choix qui s'offre à nous. Pour ceux qui restent encore attachés aux valeurs humaines, le choix est déjà fait. Seule se pose la question des moyens d'action. Ils sont très simples : une doctrine, une foi, des adeptes et des apôtres. On pourra alors entreprendre la conquête de l'opinion publique qui, aux dires de Pascal, est la vraie maîtresse du monde.

MICHEL MOUSKHÉLY.

RIMBAUD, l'infatigable voyageur

Conférence de

M. Joseph Messawer bey

*Donnée au Caire, le 11 décembre 1946,
sous les auspices des "Amis de la Culture Française en Egypte",
et répétée, le 10 février 1947, à l' "Héliopolis Palace Hotel",
sous les auspices du journal "la Réforme Illustrée".*

Mesdames,
Messieurs,

La causerie que vous me faites l'honneur de venir entendre n'a nullement pour but de vous raconter et de commenter l'œuvre littéraire du poète, celui que François Coppée traita de «funiste réussi» et que Claudel, par contre, considéra comme l'«illuminateur de tous les chemins de l'art, de la religion et de la vie». Nombreux sont les penseurs, et les littérateurs, infiniment plus qualifiés que moi, qui se sont intéressés à l'œuvre poétique de Rimbaud, cette œuvre qui a soulevé dans le monde littéraire moderne de si violentes polémiques et causé des réactions si opposées et si profondes.

Mon but est bien plus modeste. Je voudrais simplement suivre avec vous, dans ses multiples pérégrinations, la vie frénétique et aventureuse de celui que Jean-Marie Carré qualifie de «prestigieux aventurier de l'idéal et du réel», et que Verlaine a surnommé «l'homme aux semelles de vent». Chaque épisode de la vie de Rimbaud est une tentative d'évasion, évasion par l'amour, l'amitié, le voyage, l'alcool ou le haschich, évasion par le commerce même, dans des pays lointains.

Jean-Arthur Rimbaud naquit à Charleville, dans les Ardennes, le 20 octobre 1854.



M. J. MESSAWER BEY

Son père, officier sorti du rang, avait, avant son mariage, fait la campagne d'Algérie. Cet époux, habitué à la vie libre des camps, ne put jamais s'entendre avec sa femme, dont le caractère sévère et acrimonieux et la volonté rigide et indomptable s'accordaient mal avec sa propre légèreté. Après la naissance de son second fils Jean-Arthur, le père Kimbaud prit part à la guerre de Crimée, traîna ensuite, en France, de garnison en garnison, jusqu'au moment où il fit la campagne d'Italie. Arthur aura de son père l'humeur capricieuse et violente, le goût des voyages et des lanques; et il héritera de sa mère son intraitable orgueil et son entêtement irréductible.

«A l'heure même de sa venue au monde, nous dit son beau-frère et biographe Paterne Berrichon, on venait de dispenser à l'enfant les premiers soins dus aux nouveaux-nés: le médecin accoucheur constata qu'il avait déjà les yeux grands ouverts. Et comme la garde-malade, chargée de l'emballoter, l'avait posé sur un coussin, à terre, pour aller chercher quelque détail de maillot, on le vit avec stupéfaction descendre de son coussin et ramper vers la porte de l'appartement.»

Ces faits sont évidemment contestables; mais si, cependant, ils ont une part de vérité, on est tenté de les considérer comme un

signe précurseur et d'y voir Rimbaud commençant ainsi, dès le premier jour de son existence, le périple de ses multiples voyages.

L'enfance de Rimbaud se passe, au sein de sa famille, dans une atmosphère de lourdeur et de tristesse. Mme. Rimbaud, qui, aux dires d'un ami de son fils, n'avait jamais ri ni souri, avait, après de multiples querelles, quitté définitivement son mari. L'enfant, farouchement surveillé, trouvait rarement des camarades, qui, aux yeux de sa terrible mère, fussent fréquentables. L'accès de la maison était interdit aux enfants des voisins. Arthur et sa jeune sœur Isabelle, avec laquelle il s'accordait le mieux, devaient jouer entre eux, sans autres compagnons. Aucune distraction extérieure, aucune joie, aucune détente. Le rêve s'emparait de l'enfant qui se plongeait dans la lecture des livres d'aventures. On le trouvait souvent, un ouvrage à la main, installé dans une barque amarrée au bord de la Meuse, où il aimait à s'isoler. C'est là que s'éveilla l'esprit du poète.

Au collège, l'élève émerveillait ses maîtres et ses condisciples par la précocité de son intelligence et par ses dons exceptionnels. A quinze ans, il entreprenait de longues promenades et surtout des incursions vers la frontière belge, où il allait chercher son tabac de contrebande. Souvent aussi, il se promenait sur les bords de la Meuse avec son professeur de Rhétorique, M. Georges Izambard. Pendant ses années de collège, Rimbaud n'eut pas de maître plus savant et plus aimable qu'Izambard, et celui-ci n'eut pas de disciple plus fidèle que Rimbaud. Ils sortaient ensemble, devisaient au cours de leurs promenades, et le jeune professeur ouvrait les yeux de son élève sur la vie contemporaine, l'initiait aux beautés antiques et stimulait ses penchants littéraires. Le peu d'années qui les séparait mettait entre eux une aimable confiance.

Au milieu de l'été de 1870, la guerre éclate entre la France et la Prusse. Les mauvaises nouvelles commencent à arriver à Charleville. On annonce l'apparition de l'armée ennemie près de Sedan. L'amertume, l'exaspération, un invincible désir d'évasion s'emparent alors de Rimbaud. Un jour, au cours d'une promenade avec sa mère et ses deux sœurs, il s'écarte du groupe. «Où vas-tu?» demande sa mère. — À la maison, chercher un autre livre». Il tarde à revenir. Elle ne s'inquiète pas d'abord, la maison est toute proche. Mais le temps passe et Rimbaud ne revient pas. Avec la nuit, la mère s'affole. Elle passe une partie de la nuit à parcourir les rues de Charleville et de Mézières dans un état d'indescriptible angoisse, interrogeant les clients des cabarets, questionnant les groupes de jeunes gens qui allaient s'enrôler, scrutant les salles de la gare et les bords de la Meuse.

Peine inutile, Rimbaud était déjà loin. L'esprit en effervescence, l'âme en révolte, il

était parti pour Paris sans se soucier ni de l'inquiétude qu'il causait à sa mère, ni du danger qu'il pouvait courir lui-même. Il avait à peine seize ans. Dès ce moment, et durant tout le reste de sa vie, soit pendant vingt ans, une force irrésistible l'entraînera à des fugues continuelles. L'endroit où il se trouve aura pour lui quelque chose de brûlant, d'intolérable; la place qu'il occupe le chassera comme avec une main. Il ne pourra rester une minute en repos.



A son arrivée à Paris, Rimbaud, qui avait voyagé en chemin de fer sans billet, fut arrêté à sa descente de train. Comme il refusait de décliner son nom et qu'il aggravait son cas en exaspérant la police par ses insolences, il fut incarcéré à la prison de Mazas. Une fois sous les verrous, son assurance l'abandonne et il songe à faire appel à son professeur Izambard qui était à Douai. «J'espère en vous, ... lui écrit-il, vous m'avez toujours été un frère, ... si vous ne recevez de moi aucune nouvelle mercredi avant le train qui conduit de Douai à Paris, prenez ce train, venez ici me réclamer, ... en répondant de moi, ... Faites tout ce que vous pourrez, ... Et quand vous recevrez cette lettre, écrivez, vous aussi; je vous l'ordonne, oui, écrivez à ma pauvre mère pour la consoler! Ecrivez-moi aussi, faites tout! Je vous aime comme un frère, je vous aimerai comme un père.»

Le professeur ne resta pas sourd à cet appel pathétique. Il envoya aussitôt à Paris le prix du voyage, et, quelques jours après, accueillit, à Douai, son élève tout confus. Il le garda chez lui pendant une quinzaine de jours. Aussitôt que Mme. Rimbaud fut prévenue du sort de son fils, elle lui écrivit une lettre brutale et sottement injurieuse pour celui qui l'avait fait élargir et recueilli chez lui. En dépit de cette lettre, le professeur se dévoua encore. Il ne tint aucun compte de injures de la mère et lui ramena, lui-même, son fils. Ils furent tous deux fraîchement reçus par la mère Rimbaud, qui administra une raclée soignée à son fils et admonesta vertement son professeur, le tenant responsable de l'équipée de son élève.

Au lieu de le calmer, cette brutale réception ne fit qu'exaspérer Rimbaud, qui se jura de ne pas demeurer plus longtemps dans le domicile familial. Aussi, dix jours après, il s'évade de nouveau, mais cette fois se dirige vers la Belgique. Son baluchon sur le dos, emportant quelques maigres provisions, il prend résolument la route. Il fait de longues étapes à pied, le ventre à peu près vide, ses provisions s'étant vite épuisées. Il s'arrête dans les villages, mendie, casse la croûte avec les paysans et arrive enfin à Bruxelles, hâve, épuisé, déquenillé. Il se rend chez un ami de M. Izambard, dont il avait entendu parler.

Celui-ci le garde deux jours, lui procure quel-

ques vêtements et lui remet une petite somme d'argent pour lui permettre d'aller à Douai retrouver son professeur. Plus embarrasé que la première fois, et ne pouvant ni le garder ni le renvoyer, M. Izambard se voit contraint d'avertir sa mère. La réponse de celle-ci ne se fit pas longtemps attendre. Aussi laconique qu'impérative, elle était ainsi conçue: «Ordre formel de charger la police du rapatriement, et sans frais. Défense expresse de recourir à d'autres moyens.» Remis entre les mains du commissaire, Rimbaud fut ramené à sa mère vers la fin du mois d'octobre.

Pendant près de quatre mois. Rimbaud ne bouge pas de Charleville. Les Prussiens sont tout près, mais que lui importe la guerre. Elle ne l'intéresse, ni ne l'émeut. Poussé par le démon d'écrire, il exhale à la fois son mépris pour ceux qui envahissent son pays et ceux qui ne savent pas le défendre. Pendant cette période, il écrit successivement les *Illuminations*, *Rages de César*, *L'éclatante victoire de Sarrebrück*, *le Dormeur du Val*, et le pénible sonnet: *le Mal*, où l'athéisme de Rimbaud se donne libre cours.

*Tandis que les crachats rouges de la mitraille
Sifflent tout le jour par l'infini du ciel bleu,
Qu'écarlates ou verts, près du roi qui les raille,
Croulent les bataillons en masse dans le feu...*

*Tandis qu'une folie épouvantable broie
Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant;
Pauvres morts dans l'été, dans l'herbe, dans ta
[joie,
Nature! O toi, qui fis ces hommes saintement...*

*Il est un Dieu qui rit aux nappes damassées
Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or,
Qui, dans le bercement des hosannas, s'endort
Et se réveille, quand des mères ramassées*

*Dans l'angoisse et pleurant sous leur vieux bon
[net noir,
Lui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir.*

*
* *

Ces quelques mois étaient à peine écoulés, que Rimbaud était repris par le dégoût de la vie provinciale. Paris, qu'il n'avait fait qu'entrevoir la première fois, l'attire irrésistiblement. Le 25 février 1871, muni cette fois d'une petite somme d'argent qu'il a réalisée en vendant sa montre, il prend le train, accompagné d'une jeune fille de Charleville, qui, pour le suivre, a quitté comme lui famille et foyer. Son ami Ernest Delahaye a raconté cette fugue: «Sans asile, la première nuit, ils dormirent sur un banc du boulevard. Au matin, il exigea qu'elle partît, qu'elle prît les quelques sous qu'ils possédaient à eux deux pour aller à la gare du Nord: elle serait recueillie, espérait-il, par des parents qu'elle avait dans une petite ville des environs de Paris.»

M. Louis Pierquin, autre ami de Rimbaud, confirme le récit qui précède: «Rimbaud, dit-il, n'aimait pas qu'on fit allusion à ce bref et douloureux amour. Plusieurs années après, j'étais un soir attablé avec lui au café Duterme, à Charleville, où les clients, sauf le dimanche, n'étaient jamais bien nombreux. Ce soir-là, il restait silencieux, répondant à peine à mes questions. Je sentais bien que son cerveau travaillait péniblement. Pour faire diversion, je lui dis: «Eh bien, où en sont tes amours? As-tu des nouvelles de la petite?» Il plaqua son regard sur le mien, regard d'une tristesse dont je fus troublé, et il me dit: «Je t'en prie, tais-toi!» Accoudé sur la table, la tête entre les mains, il se mit à pleurer. Cette scène navrante, je ne l'oublierai jamais...»

«Peu de temps après sa mort, dans une conversation que j'eus avec Isabelle, je lui racontai ces incidents dont elle n'avait jamais rien su. «Ce que vous me dites là, dit-elle, m'explique certaines paroles incohérentes qu'il a prononcées, à plusieurs reprises, dans son délire.»

Poussé par l'ambition, et, pour ne pas traverser sa vocation littéraire, Rimbaud a dû sacrifier ce premier et, l'on peut dire, ce seul amour de sa vie. Il veut à tout prix conquérir, d'abord, Paris et la gloire. Après avoir longtemps erré dans les rues et les boulevards, il se rend chez le caricaturiste politique André Gill, dont il connaissait l'adresse, pour lui demander asile. Arrivé à l'atelier du peintre, il trouve la porte ouverte, entre et, ne voyant personne, il s'étend sur un divan et s'endort. Rentré le soir, André Gill trouve ce visiteur inconnu installé sans façon chez lui. Il le réveille et lui demande ce qu'il fait là et qui il est. «Je suis Arthur Rimbaud», répond notre poète, qui, nullement gêné, a encore le toupet de se plaindre d'avoir été réveillé pendant qu'il faisait de beaux rêves. Outré de ce sans-gêne incroyable, le peintre le met proprement à la porte, non sans lui avoir donné une obole prise sur ses maigres économies. Sans logis et sans ressources, Rimbaud erre dans Paris pendant une quinzaine de jours, dormant sur les bancs des boulevards, sous les ponts ou dans les péniches de la Seine. Désespéré, il quitte la grande ville qui l'a si mal accueilli, et reprend le chemin des Ardennes. Il arrive à la maison, les vêtements en loques, à demi-mort de faim et de fatigue, ayant parcouru à pied les deux-cent-quarante kilomètres qui séparent Paris de Charleville.

Un commencement d'idylle avec la fille d'un industriel de Charleville, qui tourne à sa confusion, met le comble à la révolte de son orgueil. Il écrit à cette époque les poésies où il exhale sa rancœur et son cynisme irrégieux: *Mes petites amoureuses*, *les Accroissements*, *les Premières communions*, *les Pauvres à l'église*. Vers la fin de l'été de

1871, il écrit le fameux poème qui, plus que tout autre, l'a rendu célèbre: *Bateau Ivre*.

Son caractère irascible, orqueilleux, sarcastique, fait le désespoir de sa mère. Celle-ci cherche par tous les moyens, sans pouvoir y arriver, à l'intéresser à une occupation régulière, n'ayant pu obtenir de lui qu'il reprenne ses études et se présente au bachot.

En dépit de la déconvenue que lui avaient causée ses deux voyages à Paris, Rimbaud brûle encore du désir de tenter une troisième fois sa chance et d'approcher du cénacle littéraire de la capitale. Une nouvelle occasion s'offre à lui. Un de ses amis, Bretagne, qui connaissait Verlaine, lui conseille d'écrire à ce dernier et de lui envoyer ses poèmes. Rimbaud suit le conseil: il adresse à Verlaine une longue lettre où il exprime son idéal, ses rages, son enthousiasme, son ennui; tout ce qu'il sent et tout ce qu'il est. Bretagne y ajoute quelques mots affectueux, et, deux semaines après, Verlaine, intéressé et conquis, invitait l'auteur de *Bateau Ivre* à venir à Paris. «Venez, chère grande âme, lui écrit-il, on vous attend, on vous désire.»

Cette fois, les conditions dans lesquelles devait s'effectuer le voyage de Rimbaud étaient toutes différentes. Sa mère, qui avait perdu tout espoir d'en faire un employé, ne s'oppose plus à son départ, assez heureuse peut-être de le voir s'éloigner de Charleville. Verlaine, qui s'attendait à voir un homme d'à peu près son âge, soit la trentaine, est tout surpris de trouver devant lui un tout jeune homme à l'allure provinciale, maigre, hirsute et dégingandé. «Une vraie tête d'enfant dodue et fraîche, écrira-t-il, sur un grand corps osseux et comme maladroit d'adolescent qui grandissait encore.»

Verlaine, marié depuis quelques mois, vivait chez ses beaux-parents. C'est chez ces derniers qu'il dut recevoir Rimbaud. Le premier repas pris en famille fut désastreux. Rimbaud mangeait comme un goinfre, silencieux et taciturne, ne prêtant aucune attention aux amabilités de Mme. Verlaine et de sa mère, et répondant à peine aux questions qu'on lui posait. Le repas terminé, il alluma sa pipe, garda un silence obstiné, et, au bout de quelques instants, se leva et alla se coucher. Verlaine essaya de l'excuser; mais les jours suivants les choses n'allèrent guère mieux. Rimbaud, qui avait quitté Charleville par horreur de la vie bourgeoise, ne dissimulait pas sa déception d'être tombé dans un milieu pareil à celui qu'il avait voulu fuir.

Il ne le cacha, d'ailleurs, pas à Verlaine. «Un poète comme vous, lui dit-il, ne doit pas s'accommoder d'une vie pareille.» Verlaine en convint et se laissa facilement entraîner dans les cafés du Quartier Latin d'où ils rentraient tard dans la nuit, ivres tous les deux. Des scènes violentes ne tardèrent pas à éclater dans le ménage de Verlaine, et Rimbaud dut déguerpir. Quelques jours a-

près, Verlaine le rencontre, dans la rue, hâve, déquenillé, crevant de faim. Pris de pitié, il le recommande à Théodore de Banville, qui consent à louer pour Rimbaud une mansarde d'étudiant et lui fait porter un lit. À peine installé dans sa chambre, Rimbaud se met tout nu devant la fenêtre, et jette sa chemise dans la rue. Cris et protestations des voisins scandalisés. «Je ne pouvais tout de même pas me coucher dans un lit si propre, dit-il, à Banville, avec mes hardes pleines de poux!»

Pour lui assurer sa subsistance et son indépendance, ses protecteurs se cotisèrent et lui firent une maigre rente qui lui permit de vivre trois mois.

Un jour, Edmond Lepelletier, ami et biographe de Verlaine, invita celui-ci et son ami Rimbaud à dîner chez lui. Selon son habitude, Rimbaud fut odieux. «D'abord, raconte Lepelletier, il ne desserra pas les dents pendant toute la première partie du repas, n'ouvrant la bouche que pour demander du pain ou à boire, d'un ton sec, comme à une table d'hôte, puis à la fin, sous l'influence d'un bourgogne énergique dont Verlaine lui versait largement, il devint agressif. Il lança des paradoxes provocateurs et émit des apophtegmes destinés à appeler la contradiction. Il voulut notamment me plaisanter en m'appelant «salueur de morts», parce qu'il m'avait vu soulevant mon chapeau sur le passage d'un convoi. Comme je venais de perdre ma mère, deux mois auparavant, je lui imposai silence sur le sujet et le regardai de certaine façon qu'il prit en assez mauvaise part, car il voulut se lever et s'avancer, menaçant, de mon côté. Il avait pris, nerveusement et sottement, sur la table, un couteau à dessert, comme arme sans doute. Je lui collai la main à l'épaule et le forçai à se rasseoir aussitôt, en lui disant que, n'ayant pas eu peur des Prussiens, ce n'était pas un polisson comme lui qui m'intimiderait. J'ajoutai, sans grande colère, plutôt plaisantant, que, s'il n'était pas content et s'il persistait à nous embêter, j'allais le reconduire jusque sur l'escalier à grands coups de pied dans le bas du dos. Verlaine s'interposa, me pria de ne pas me fâcher, excusa son ami, et Rimbaud se tut jusqu'à la fin du repas, se contentant de boire largement et de s'entourer de nuages de fumée, pendant que Verlaine récitait des vers.»

En dépit de l'amitié et du patronage de Verlaine, Rimbaud ne put se faire admettre dans le cénacle des littérateurs, car il refusait de s'adapter aux plus élémentaires devoirs de la courtoisie confraternelle. Au bout de six mois, soit en avril 1872, il dut quitter Paris et rentrer à Charleville. Un mois après, Verlaine, dont l'enthousiasme pour «l'enfant prodige» n'avait pas faibli, le rappelait à Paris et, de nouveau, recommencèrent les

beuveries et les stations interminables aux terrasses du boulevard Saint-Michel.

Mais bientôt, Rimbaud, fatigué de cette vie dérégulée, décide Verlaine à abandonner femme et enfant et à l'accompagner en Belgique. Partis tous deux, le soir, de Paris, ils arrivent à Arras au petit jour. Installés au buffet de la gare, ils s'avisent, en guise de farce, de jouer les assassins échappés du bague. Un voisin de table, effrayé par leur conversation, sort furtivement et ramène la police. Conduits à l'Hôtel de ville, ils sont interrogés par le procureur de la République. Celui-ci les fait reconduire à la gare, sous l'escorte d'un gendarme, chargé de les embarquer dans le train pour Paris. Nos deux poètes ne s'avouent pas vaincus. N'ayant pu entrer en Belgique par Arras, ils décident d'y pénétrer par les Ardennes. Ils reprennent donc, à Paris, le train pour Charleville. Arrivés là, ils s'installent dans une carriole, atteignent le premier village belge et continuent la route à pied jusqu'à Bruxelles.

Après un mois d'une vie de bohème, à Bruxelles, ils s'embarquent tous deux à Ostende pour Douvres, Rimbaud toujours dépourvu d'argent et Verlaine payant pour deux. Ils arrivent à Londres, en septembre 1872. Au début, ils sont dépaysés, connaissant fort mal l'anglais. Ils cherchent à travailler; Rimbaud s'improvise professeur de français. Mais leurs ressources s'épuisent vite et Rimbaud se lasse le premier de Londres. Fantastique et impulsif selon son habitude, il abandonne brusquement son ami et revient à Charleville. Deux mois après, il est rappelé à Londres au chevet de Verlaine gravement malade. Mais dès que celui-ci fut en voie de guérison, Rimbaud le quitte et retourne dans sa famille.

L'année suivante, le 25 mai 1873, les deux poètes se donnent encore une fois rendez-vous en Belgique et s'embarquent, à Anvers, pour l'Angleterre. Cette seconde expérience fut déplorable. Rimbaud, d'une nervosité malade, commençait à se détacher de Verlaine et regrettait de l'avoir suivi. Leurs rapports vont de plus en plus mal jusqu'au jour où une querelle grotesque éclate entre eux. Verlaine s'était rendu, ce jour-là, au marché pour acheter les provisions de la popote et revenait avec un hareng et une bouteille d'huile. Rimbaud qui le voit arriver, titubant, à moitié ivre, cherche à provoquer la rupture. Il s'écrie à son approche: «Non, mais quelle dégaine! Ce que tu as l'air bête avec ta bouteille et ton sale poisson! Si tu te voyais, mon vieux!» Fou de rage, Verlaine lance le hareng à la tête de Rimbaud, quitte la chambre et reprend le bateau pour la Belgique. Quelques jours après, ayant essayé sans succès de rentrer en grâce auprès de sa femme, et regrettant d'avoir abandonné son ami sans ressources, Verlaine invite Rimbaud à le rejoindre à Bruxelles et lui envoie le prix du voyage. Celui-ci arrive à Bruxelles

le 8 juillet. Le surlendemain de son arrivée, éclate le drame bien connu qui mit fin aux rapports des deux poètes, rapports qui ont soulevé des commentaires contradictoires et sur lesquels il est difficile de porter un jugement définitif. Sans ajouter une foi absolue au récit de l'incident fait par Rimbaud lui-même, écoutons cependant la déclaration écrite qu'il adressa au juge d'instruction. Après avoir fait un exposé de la vie qu'il a menée depuis deux ans avec Verlaine, Rimbaud dit:

«Je quittai donc Londres, j'arrivai à Bruxelles mardi matin et je rejoignis Verlaine. Sa mère était avec lui; il n'avait aucun projet déterminé, il ne voulait pas rester à Bruxelles parce qu'il craignait qu'il n'y eût rien à faire dans cette ville; moi, de mon côté, je ne voulais pas consentir à retourner à Londres, comme il le proposait, et je résolus de retourner à Paris. Tantôt Verlaine manifestait l'intention de m'y accompagner; tantôt il refusait parce que Paris lui rappelait de trop tristes souvenirs. Il était dans un état d'exaltation très grande. Cependant il insistait beaucoup auprès de moi pour que je restasse avec lui. Mercredi soir, il but outre mesure et s'enivra. Jeudi matin, il sortit à six heures; il ne rentra que vers midi, il était de nouveau en état d'ivresse; il me montra un pistolet qu'il avait acheté, et quand je lui demandai ce qu'il comptait en faire, il répondit en plaisantant: «C'est pour vous, pour moi, pour tout le monde.» Il était fort surexcité.

«Pendant que nous étions ensemble dans notre chambre, il descendit encore plusieurs fois pour boire des liqueurs; il voulait toujours m'empêcher d'exécuter mon projet de retourner à Paris. Je restai inébranlable, je demandai même de l'argent à sa mère pour faire le voyage. Alors, à un moment donné, il ferma à clef la porte de la chambre et il s'assit sur une chaise contre cette porte. J'étais debout adossé contre le mur d'en face; il me dit alors: «Voilà pour toi, puisque tu pars.» Il dirigea son pistolet sur moi et m'en lâcha un coup qui m'atteignit au poignet gauche; le premier coup fut presque instantanément suivi d'un second, mais cette fois l'arme n'était plus dirigée contre moi, mais abaissée vers le plancher.»

On sait que Verlaine, une fois son attentat commis, exprima immédiatement le plus vif désespoir; qu'en compagnie de sa mère, il conduisit Rimbaud à l'infirmerie d'un hôpital de Bruxelles, pour lui faire panser sa blessure; qu'il mit tout en œuvre pour retenir Rimbaud; mais que celui-ci, effrayé, désespéré, dut prendre la fuite et prier un agent de police d'arrêter Verlaine. Ce dernier, reconnu coupable, fut condamné à deux ans de prison, et Rimbaud, le poignet blessé, se réfugia dans sa famille, qui résidait alors dans une ferme qu'elle possédait à Roche, à

une cinquantaine de kilomètres de Charleville.

Il y passa cinq mois dans le plus complet isolement. Enfermé dans une chambre qui servait de grenier, il jette un regard désespéré sur son passé, sur la ruine de son idéal et s'écrie: «Jadis, je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient. Un jour, j'ai assis la Beauté sur mes genoux et je l'ai trouvée amère. Je me suis allongé dans la boue. Je me suis séché à l'air du crime.»

Il achève, à cette époque son chant du cygne, son chant de damné, et met le point final à *Une saison en enfer*, cette troublante autobiographie où se mêlent à la fois des accents d'un pur christianisme et d'un profond athéisme. L'ouvrage est à peine publié, que Rimbaud jette au feu la plus grande partie de son édition. Comme un malade qui vient d'échapper à une crise mortelle, Rimbaud s'éveille, dit adieu à son passé et détruit pour lui-même sa dernière création littéraire. Ses chimères sont bien mortes. Il leur tournera le dos et ne les évoquera jamais plus. Sa carrière littéraire n'aura duré que trois ans de son existence, soit de seize à dix-neuf ans.



Il ne va plus songer, désormais, qu'à explorer le monde et à lutter pour gagner sa vie. Il sait que, pour cela, il doit connaître parfaitement les langues étrangères, et, surtout, l'anglais et l'allemand. Aussi, au mois de novembre 1873, Rimbaud est-il de nouveau à Paris, en route pour Londres. Un an de séjour en Angleterre lui suffit pour parler couramment l'anglais. Ensuite, c'est au tour de l'Allemagne. Il se rend à Stuttgart, en janvier 1875, et y passe le temps nécessaire pour apprendre l'allemand.

Au mois de mai, il quitte Stuttgart et descend à pied vers le sud de l'Allemagne, traverse le Wurtemberg, la Suisse, le nord de l'Italie et arrive à Milan à bout de forces. Après quelques jours de repos, il reprend la route, toujours à pied, dans l'intention de gagner Brindisi et de s'embarquer pour les Cyclades, où il pense trouver du travail. On se le représente aisément déambulant sur les grandes routes, haut sur pattes, — il mesurait 1 m. 80, — dédaignant pluie, vent ou soleil, actionnant méthodiquement, sans arrêt, le compas de ses jambes, alerte, attiré à chaque détour de chemin, par un mirage nouveau.

Frappé d'insolation en cours de route, le consul de France à Livourne est chargé de le rapatrier, et le voici de retour à Charleville projetant de nouvelles randonnées. Pendant cinq ans, soit de 1875 à 1880, Rimbaud, agité, fébrile, infatigable, va parcourir l'Europe en tous sens; selon son habitude, il bondit, il arrive, il se cache, il disparaît.

Mais bientôt l'Europe ne l'intéressera plus, et c'est vers l'Orient qu'il se sentira irrésistiblement attiré. Plus que la route, c'est maintenant la mer qui l'obsède, la mer des contrées lointaines où le soleil est maître. Il veut voir des pays nouveaux qui seront, peut-être, pour lui, une source de richesse. Il est loin maintenant de l'aventure de la poésie, de l'idéal et du rêve; c'est l'aventure de la réalité, l'aventure tout court, qui l'attire. En juin 1876, il signe un engagement dans l'armée néerlandaise et s'embarque pour Java. Arrivé à Batavia, après six semaines de traversée, il est déçu de voir une ville qui, dans sa plate banalité, ne le cède en rien aux ports européens. Dès lors, il n'a plus qu'un désir: déserteur. Il profite de la première occasion que lui offrent des travaux de terrassement hors de la ville pour s'enfuir dans la forêt. Il se débarrasse de son uniforme militaire et se fait embaucher sur un voilier anglais qui rentrait en Europe. «Au cours de cette traversée, écrit son biographe Paterné Berrichon, la tempête, à deux reprises, sévit effroyablement sur le vaisseau qui, voiles crevées, mâts brisés, ne dut son salut qu'au sacrifice de sa cargaison. Doublé le cap de Bonne-Espérance, on arrive en vue de Sainte-Hélène. Notre déserteur veut qu'on y aborde. Le capitaine s'y refuse. Alors, quoique sachant à peine nager, Rimbaud se jette à la mer afin de gagner l'île qu'illustra la captivité de Napoléon. Il fallut qu'un marin plongeât après le téméraire pour le ramener et le réembarquer.»

Après avoir touché à Liverpool, le voilier longe les côtes d'Angleterre, de Norvège, s'arrête dans les ports de Hollande et débarque enfin Rimbaud à Bordeaux, d'où à pied, toujours à pied, il rentre à Charleville le dernier jour de l'année 1876.

Trois mois de repos dans sa ville natale suffisent pour réveiller chez Rimbaud le démon de l'aventure. L'Extrême-Orient l'ayant déçu, il est tenté par le Proche-Orient. Il projette d'aller à Constantinople et, de là, se rendre en Asie Mineure, en Perse ou en Arabie. Arrivé à Vienne, il a, avec un officier autrichien, une querelle à la suite de laquelle il est refoulé à la frontière lorraine. Rentré à Charleville, il en repart quelques jours après pour la Hollande et gagne Hambourg, où il espère s'embarquer. Là, il s'engage comme interprète dans un cirque. Puisqu'il s'agit de voir du pays, cela fait toujours son affaire. Il court avec son cirque toutes les foires des pays scandinaves; mais arrivé à Stockholm, épuisé, il demande au consul de France son rapatriement. Au mois de septembre de la même année, 1877, on le revoit à Charleville. Pas pour longtemps. L'Orient l'appelle, l'obsède. Il descend à pied des Ardennes à Marseille, s'embarque sur un navire à destination d'Alexandrie, tombe malade dès les premiers jours de la traversée et est débarqué à Civita-Vecchia. Le médecin dia-

gnostique une fièvre gastrique et une inflammation des parois de l'estomac causée par le frottement des côtes contre l'abdomen, suite de marches excessives.

Une fois rétabli, il visite Rome et revient à Charleville. Il s'accorde une trêve de quelques mois et, en novembre 1878, il reprend la route. Cette fois, il se rend en Italie en passant par le Saint-Gothard, arrive à Gênes, et s'embarque pour Alexandrie. En Egypte, il cresse, pendant quelques jours, l'espoir de trouver un emploi dans une société agricole ou dans les douanes égyptiennes. Cet espoir ayant été déçu, il s'embarque pour Chypre, où il est engagé comme surveillant d'équipe dans une carrière exploitée par une société française. «Je suis toujours chef de chantier, écrit-il le 24 avril, et je charge et fais sauter et tailler la pierre. La chaleur est très forte. On fauche le grain. Les puces sont un supplice affreux, de nuit et de jour. En plus, les moustiques. Il faut dormir au bord de la mer, au désert. J'ai eu des querelles avec les ouvriers et j'ai dû demander des armes.»

Rimbaud, qui a tant cherché le soleil, commence à en souffrir. Dans la fine poussière des carrières et la lumière aveuglante du littoral, n'ayant à sa portée, pour se désaltérer, que de l'eau saumâtre, il dépérit et ressent les premiers symptômes de la tièvre typhoïde. Il rentre aussitôt dans les Ardennes et a la chance de guérir assez vite. Mais la vie avec sa mère est toujours intenable; au début du printemps de 1880, il s'embarque encore une fois pour Alexandrie et gagne l'île de Chypre. Ses anciens patrons ont fait faillite; mais il trouve à s'engager comme surveillant des travaux de construction de la résidence du gouverneur anglais à Troodos. Ce travail ne le retient pas longtemps: au mois de juin, il quitte définitivement Chypre pour l'Egypte important avec lui, pour la première fois de sa vie, quelques maigres économies.

Le 7 août, il est à Aden et il écrit à sa mère: «J'ai cherché du travail dans tous les ports de la mer Rouge, à Djeddah, Souakim, Massaouh, Hodeidah, etc. Je suis venu ici après avoir essayé de trouver quelque chose à faire en Abyssinie. Quand j'aurai quelques centaines de francs, je partirai pour Zanzibar. Ici, ajoute-t-il, aucun arbre, même desséché, aucun brin d'herbe, aucune parcelle de terre, pas une goutte d'eau douce. Aden est un cratère de volcan éteint et comblé au fond par le sable de la mer. On n'y voit et on n'y touche donc que des laves... Les parois du cratère empêchent l'air d'entrer et nous rôtissons au fond de ce trou comme dans un four à chaux. Il faut être victime de la fatalité pour s'employer dans des enfers pareils.»

Rimbaud a trouvé un emploi dans une maison française qui exporte du café. «Je suis très au courant du commerce du café à présent, écrit-il encore à sa mère. J'ai absolument la confiance du patron, seulement je

suis mal payé. Je n'ai que cinq francs par jour.»

Son patron, qui apprécie ses capacités, le charge d'aller en Abyssinie et d'installer dans le Harrar un comptoir pour acheter le café sur place. Il remplira ces fonctions pendant près de six ans, au cours desquels il fera maintes fois la navette entre le Harrar et Aden.

Il arrive à réaliser une centaine de livres d'économies, qu'il envoie à sa mère en la priant de les placer en sûreté et à son nom.

Mais la guerre éclate entre l'Egypte et l'Abyssinie; le commerce périclité et Rimbaud est rappelé à Aden. Enfin, en 1885, il quitte définitivement son emploi et annonce qu'il va former une caravane pour porter à Ménelik, — qui n'est pas encore négus, — quelques milliers de fusils qu'on vient de lui expédier d'Europe.

L'expédition est difficile à organiser et les préparatifs durent des mois. Les renseignements qui parviennent sur les tribus nomades et guerrières d'Abyssinie ne sont guère rassurants; mais Rimbaud est tenace et n'est pas homme à capituler. Après des palabres et des marchandages interminables avec les guides, les chameliers et les muletiers, la caravane est enfin prête, et, vers la mi-décembre, Rimbaud donne l'ordre de départ.

Durant six semaines, le voyage épuisant, monotone, se poursuit avec des alternatives de montée vers les hauts plateaux, de descente jusqu'au lac Assal, situé au-dessous du niveau de la mer, de remontée vers Ankober, lieu de campement du ras Ménelik, niché à 3.000 mètres d'altitude. Mais Ménelik n'est plus là. Après avoir battu la garnison égyptienne et conquis le Harrar, Ménelik s'est installé à Antotto, qui deviendra plus tard la capitale Addis-Abeba. L'explorateur Jules Borelli, qui arrive justement d'Antotto, donne ces renseignements à Rimbaud qui décide aussitôt de rejoindre Ménelik. Dans son journal de voyage, Borelli note à la date du 9 février 1887: «M. Rimbaud, négociant français, arrive de Tadjourah avec sa caravane. Les ennuis ne lui ont pas été épargnés en route: mauvaise conduite, cupidité et trahison des hommes; privation d'eau, etc., notre compatriote sait l'arabe et parle l'amhara. Il est infatigable. Son aptitude pour les langues, une grande force de volonté et une patience à toute épreuve le classent parmi les voyageurs accomplis.»

Rimbaud livra son chargement de fusils, mais fut désagréablement surpris de constater que Ménelik le tenait redevable d'anciennes dettes, plus ou moins justes, qu'avait contractées son ancien associé Labatut qui venait de mourir en France.

Cette opération d'armes ne lui rapporta que des déboires; mais notre poète, qui était décidément devenu un commerçant avisé, put vendre à profit des soieries brodées, des jouets mécaniques, des bibelots de toutes sor-

tes qui complétaient son chargement de fusils.

Littéralement épuisé par cette expédition, Rimbaud va passer quelques semaines de repos au Caire. «Je suis excessivement fatigué, écrit-il le 23 août. Je m'ennuie à mort. Je n'ai rien à faire à présent. J'ai peur de perdre le peu que je possède. Figurez-vous que je porte continuellement dans ma ceinture quarante et quelques mille francs en or; ça pèse une vingtaine de kilos et ça me flanque la dysenterie.»

Habitué, néanmoins, à la vie errante et libre, Rimbaud refuse de rentrer en Europe, bien qu'il ait appris, par un de ses amis, la naissance tardive de sa gloire. Il est attiré encore par l'Éthiopie, où il veut trafiquer et s'enrichir. Il repart donc pour le Harrar, en mai 1888, et y fonde un comptoir dont il s'occupe très activement. Les indigènes viennent volontiers vers lui parce qu'il connaît leur langue; ses affaires prospèrent rapidement; il n'épargne dans ce but ni son temps ni sa peine. Sucre, riz, cotonnades, soieries, armes, etc..., sont échangés contre le café, la gomme, l'ivoire et l'or venant du sud. La fortune, qui lui a boudé si longtemps, commence à lui sourire. Il a déjà ramassé plus de trois mille livres et il espère pouvoir bientôt jouir du fruit de ses sacrifices et de ses peines. Mais le sort en décide autrement.

* * *

Au mois de février 1891, Rimbaud commence à ressentir au genou droit une douleur aiguë et tenace. Une tumeur se forme, qui provoque une ankylose de la jambe. Il croit pouvoir d'abord mépriser et braver la maladie; mais elle est la plus forte et bientôt, vers le milieu du mois de mars, il est obligé de se coucher. Il dispose son lit entre la caisse de son comptoir, ses livres de comptabilité et une fenêtre d'où il peut surveiller la pesée de ses marchandises. A la fin du mois de mars, le mal s'aggrave et Rimbaud se décide à liquider son comptoir et à partir.

Il est facile d'imaginer ce qu'a pu être cette pénible descente, qui dura plusieurs jours, des hauts plateaux du Harrar jusqu'à la côte. Dans une civière de fortune, Rimbaud souffrait atrocement de tous les cahots de la route. Ce n'est que le 1^{er} mai qu'il put s'embarquer à Aden, à bord d'un bateau des Messageries Maritimes. Une fois débarqué à Marseille, il entre à l'hôpital et les médecins qui l'examinent reconnaissent une tumeur cancéreuse de l'os. Ils lui cachent leur diagnostic; mais l'avertissent qu'ils doivent lui couper la jambe. Stoïque et résigné, il subit

l'amputation et se fait transporter ensuite dans les Ardennes, où il passe la fin de l'été.

Mais le mal se propage et l'ankylose gagne peu à peu les autres membres. L'insomnie et la douleur tenaillent le malade; seuls les narcotiques lui donnent quelque répit et lui permettent de vivre dans d'étranges hallucinations. Vers la fin 1891, Rimbaud a un sursaut d'énergie. L'atmosphère des Ardennes lui devient plus pesante que jamais. Il rêve de courir de nouveau vers les pays ensoleillés, vers le Harrar où il a trouvé ses seuls succès. Cette idée fixe le tenaille, ranime ses forces. Sa sœur Isabelle, plus maternelle que sa propre mère, se dévoue et l'accompagne jusqu'à Marseille. Mais le voyage a été pour le malade un véritable supplice et, à sa descente de train, il a fallu le remettre à l'hôpital. Son état ne faisait qu'empirer, et, un mois après, sa sœur exprimait à sa mère son découragement. «Quant à guérir, disait-elle, il ne guérira pas. Sa maladie doit être une propagation de l'affection cancéreuse qui a nécessité l'amputation de la jambe.»

Elle voit la mort s'approcher à grands pas et elle ne songe plus qu'à le réconcilier avec Dieu. Elle prie ardemment et fait réciter des prières par les religieuses de l'hôpital pour que son frère fasse une mort chrétienne. «Crois-tu en Dieu, lui demandait Rimbaud, crois-tu à l'immortalité de l'âme? — Oui, je crois, lui répond sa sœur, d'autres plus savants que moi ont cru, croient.» Et Rimbaud, peu à peu ébranlé, lui dit: «Tu es du même sang que moi; nous devons donc avoir la même âme.»

Rimbaud, le poète maudit, celui qui, sans crainte du scandale ou plutôt dans le désir de le provoquer, n'hésitait pas, dans sa jeunesse, à écrire en grosses lettres sur la porte des églises: «Mort à Dieu»; celui que Verlaine, déjà converti, avait essayé vainement d'entraîner dans sa conversion, est enfin touché par la grâce. Il a cessé de blasphémer. Il appelle le Christ en croix et il prie. Le révolté s'est soumis. Il se confesse humblement et se fait administrer les derniers sacrements.

Rimbaud passe ses derniers jours dans une sorte de rêve continu. Il revoit les pays exotiques où sa fièvre de liberté s'est donné libre cours. Le 9 Novembre, il combinait en rêve un voyage en mer et il dictait à sa sœur une lettre adressée à une compagnie maritime, où il disait: «Dites-moi à quelle heure je dois être transporté à bord». Le lendemain, 10 novembre 1891, Rimbaud, l'infatigable voyageur, s'embarquait pour son dernier voyage, le voyage dont on ne revient jamais.

JOSEPH MESSAWER.

L'Église de Saint-Saba à travers les siècles

Conférence de

M. Théodore D. Mosconas

“ Commentariensis ” et Conservateur de la Bibliothèque
du Patriarcat grec-orthodoxe d'Alexandrie

*Donnée, le 29 avril 1947, à l'Association Internationale des Secours d'Urgence,
sous les auspices de la Société Royale d'Archéologie d'Alexandrie.*

Mesdames,
Messieurs,

En Alexandrin parlant à des Alexandrins, je ne saurais mieux débiter cette causerie que par un aperçu du caractère des habitants de cette ville tel que l'ont vu les anciens, suivi d'une description de l'Alexandrie qui sert de cadre à notre sujet.

Les Alexandrins, bien que dévots, furent assez mai notés des anciens qui les jugèrent gent ironique et sarcastique; les Lagides et les empereurs romains en savaient quelque chose. Polybe découvrait de grandes similitudes de caractère entre les Alexandrins et les Carthaginois; d'après Vopiscus, par contre, seuls les Gaulois pouvaient leur être comparés pour leur versalité et leur inquiétude d'esprit. Quant à Hadrien, il se montre très caustique pour les sentiments religieux des Alexandrins; écrivant à Servianus, il les traite d'astrologues, d'aruspices, de devins, et déclare que: «Le dieu des Alexandrins est l'argent. Chrétiens, Juifs, gens de toutes races, tous le tiennent en grande vénération.» Toutes opinions peu amènes, comme vous pouvez en juger.

Dans son ensemble, la population alexandrine de l'époque fut des plus cosmopolites. En effet, comme nous le dit saint Chrysostome: «Grecs, Italiens, Syriens, Libyens, Cili-



M. Th. D. MOSCONAS

ciens, Ethiopiens, Arabes, Bactriens, Scythes, Indiens et Persans affluaient vers la ville», que Strabon compare à un «réservoir universel». D'après Hadrien, la douceur de son climat attira à Alexandrie une colonie de ces valétudinaires, tels que l'on en rencontre, aujourd'hui encore, en tant de points du littoral méditerranéen. Pour Saint Grégoire de Nysse, Alexandrie est la grande école où s'empressent d'accourir tous les amateurs de philosophie; la ville, enfin, où personne n'est oisif.

La beauté, et l'opulente richesse d'Alexandrie, célébrées par les écrits de l'époque, lui valurent une renommée qui sur-

vécut à sa décadence. Philon y voit: «Plusieurs villes dans une ville»; Ammien Marcellin: «Le point culminant des cités»; et Cyrillique d'Ancone, la dénomme «Urbs nobilissima». Makrizy pense que Dieu a voulu désigner Alexandrie lorsque, dans le Livre, il parle d'une ville qui n'a pas sa pareille au monde; Ahmed Ben Saleh, enfin, la compare à un carquois où Dieu a déposé les meilleures de ses flèches; et nous pourrions citer plusieurs autres jugements similaires.

Il ne faudrait pas croire, pourtant, qu'Alexandrie fut unanimement louée; comme les Alexandrins, elle eut ses détracteurs. Lorsque le grand Salah-El-Dine demanda à Zein-

El-Dine-El-Waez son opinion sur la principale ville maritime d'Égypte, voici la réponse qu'il s'attira: «Alexandrie est une grande assiette de porcelaine remplie de petits poissons.»

Laissons-nous guider maintenant, par les anciens toujours, à travers l'Alexandrie d'alors. Nous retrouvons la célèbre description strabonienne de la ville à travers le «Roman des amours de Leucippe et Clitophon», qui nous documente ainsi sur l'aspect général de la ville, et nous renseigne — sans toutes les précisions désirables, d'ailleurs, — sur sa topographie.

L'auteur de ce roman, Achille Tatius, évêque égyptien et homme de lettres, fut le Héronidas de son temps. Comme ce dernier, qui, dans ses *mimiambes*, nous a laissé une vive image des types d'Alexandrins de l'époque, Tatius, à son tour, nous a laissé une vue d'ensemble de la ville. Il nous promène à travers les rues et les places, nous en montre les temples et les monuments, nous les décrit... Mais il ne nous permet pas, toutefois, d'approfondir les détails topographiques et architectoniques de ces édifices, qu'il se contente de nous faire entrevoir avec la rapidité et le superficiel d'un cicerone juché sur la plateforme d'un autocar touristique.

Mais écoutons Tatius nous donner une description très stylisée de l'avenue Canopique, l'ex-rue Rosette, l'actuelle rue Fouad-el-Awal, qui nous intéresse tout particulièrement. «Après un voyage de trois jours, nous arrivâmes à Alexandrie. Nous y pénétrâmes par la Porte du Soleil, et nous fûmes frappés, dès le premier abord, par la beauté resplendissante de la ville, dont la vue emplissait nos yeux de plaisir. Une rangée de colonnes se dressait, en ligne droite, de part et d'autre de la Porte du soleil et se continuait jusqu'à la Porte de la Lune, ainsi qu'on les appelle du nom des divinités veillant à ces deux entrées. Entre ces rangées de colonnes, s'étendait la place publique.»

Nous voyons ainsi, à travers les yeux «remplis de plaisir» de Tatius, toute la beauté de cette rue de Rivoli de l'Alexandrie du Vème siècle. Longue de cinq mille quarante mètres et large de trente, elle s'étirait de portique en portique, tel que le voulait le goût d'alors, entre les Portes du soleil et de la lune.

Et Tatius de continuer sa description sur ce ton. Mais Falaki et Botti, sans d'ailleurs s'accorder entre eux, contestèrent certains des dires de Tatius; et nous relevons des contradictions analogues entre celui-ci et Néroutzos. La fameuse carte topographique d'Alexandrie de ce dernier, sans nous aider à résoudre l'épineuse question de l'emplacement du temple sur lequel fut bâtie l'église Saint-Saba, est fort précieuse, toutefois, à notre documentation sur l'avenue Canopique. C'est pourquoi, nous compléterons la description de Tatius en nous appuyant sur cette carte.

Auprès des somptueux palais qui s'élevaient au bord de la mer, on voyait le temple de Saturne; le «Tétrapylon», arc de triomphe en forme de croix et à quatre arcades; et les temples d'Isis «Plousia» et de Dionysos. A l'opposé de la mer, s'élevaient: le «Dikastérion», c'est-à-dire le Palais de justice; le Panéum, semblant de colline en forme de touppie, ou, selon Strabon, simple roche escarpée; le temple de Sérapis et Isis; et, enfin, tout au bout de l'avenue, non loin de la Porte de la lune, s'élevait, au Vème siècle déjà, la première église d'Alexandrie, l'église de Théonas.

Tatius mentionne en outre, un oratoire de Mithra, qui aurait été situé entre les temples d'Isis «Plousia» et de Saturne; mais il ne figure pas sur la carte de Néroutzos. Nous nous appesantirons plus loin sur cette anomalie, car cet oratoire constitue, en quelque sorte, le pivot de notre exposé.

Actuellement, sur l'emplacement du temple de Saturne, s'élève la bâtisse de la Municipalité. Le temple de Dionysos fut remplacé par l'église Saint-Athanase, puis par la mosquée Attarine. Sur l'un des flancs du Panéum, s'étend l'actuel Kom-el-Dik.

Pour compléter notre tour d'horizon, je vous dirai quelques mots sur l'état des rapports qui régnaient entre le Chrétienté et les autorités civiles d'alors. Jusqu'à Constantin, l'Église de saint Marc, fondée à Alexandrie, eut à surmonter de sérieux obstacles. Elle subit de sanglantes persécutions sous Septime Sévère, Dèce et Valérien; nous savons, d'autre part, que depuis Dioclétien, qui fit couler à flots le sang des martyrs, le calendrier de l'Église copte s'ouvre sur l'ère des Martyrs. Nous assistons successivement aux martyres de saint Marc, du saint patriarche Pierre, et de sainte Catherine, patronne d'Alexandrie; et nous voyons les fidèles se terrer dans les catacombes pour pratiquer leur culte.

Pourtant, en dépit de ces conditions adverses, le «Didascalée» d'Alexandrie florissait. Les maîtres de la pensée chrétienne, Clément, Pantène, Denis, Origène, et tant d'autres, continuèrent d'exercer leur ministère. Depuis l'église de Théonas, fondée par le patriarche de même nom, les églises se font plus nombreuses; elles seront rasées au sol, mais reconstruites après l'Edit de Milan, en 313. Mieux encore, ô Némésis! les anciens oratoires et temples païens seront consacrés au culte du vrai Dieu. Tel le temple de Saturne, que le patriarche Alexandre transforma, peu avant le premier concile de Nicée, en l'église Saint-Michel, plus connue sous le nom d'église d'Alexandre.

Mais il nous faudrait trop de temps pour conter tout au long l'histoire de ces magnifiques églises, disparues depuis sans laisser quelque vestige permettant de retrouver leur emplacement primitif. Tel fut le cas de la

vénérable église Saint-Saba, sujet de notre causerie de ce soir.

Chronique de Saint-Saba

Une visite à l'actuelle église Saint-Saba nous laisse méditatif. Le visiteur orthodoxe se tourne vers le passé, car de cet humble sanctuaire, siège des patriarches d'Alexandrie, émane l'émouvante évocation des gloires et des splendeurs d'antan. Cette église, toute simple, nous conte l'histoire de l'Église d'Alexandrie qui, sous Athanase et Cyrille, faillit dicter, et, en fait, dicta ses dogmes à la Chrétienté entière; convoqua des conciles; et, en matière de foi et de discipline religieuse, trancha certains différends.

Et lorsque le fidèle recueilli dans ce sanctuaire écoute se dérouler les paroles de l'oraison: «Prions pour les bienheureux fondateurs de cette église...», il est en droit de se demander: «Mais qui sont donc ses fondateurs, et quand cette église fut-elle bâtie pour la première fois?» La réponse à cette question sera, malheureusement, peu précise, et soumise à la contradiction.

L'église Saint-Saba, nous dit une légende, fut bâtie sur les ruines d'un oratoire dédié à Apollon.

Bien que cet édifice ne figure pas sur la carte de Nêroutzos, il eût été vraiment étonnant que l'Alexandrie païenne, si riche en temples, n'eût pas un oratoire consacré à cette divinité. Or nous savons qu'il exista un temple consacré à Mithra, — Tatius nous le dit, — et nous savons, en outre, que Mithra, divinité persane, était le dieu grec de la Lumière, le dieu Soleil, *Apollon*. Ce sanctuaire, situé entre les temples d'Isis «Plousia» et de Saturne, nous rapporte-t-on, — ou entre la Municipalité et le carrefour des rues Fouadel-Awal et Nabi Daniel, près d'«Athineos», comme nous dirions aujourd'hui, — devait plutôt s'élever, à notre avis, un peu plus au nord de ces deux temples, vers la Porte du soleil.

Mais approfondissons notre légende. En 318, sous le pontificat d'Alexandre, Antonius Grégorius étant alors préfet pour l'Égypte, le «Dème» d'Alexandrie demanda que les deux temples d'Apollon et de Saturne fussent voués au culte des Chrétiens. Les prêtres de Saturne opposèrent une violente résistance à cette demande et molestèrent les Chrétiens. Mais le préfet passa outre et ce temple devint l'église Saint-Michel, comme nous le disions plus haut. En ce qui concerne le temple d'Apollon-Mithra, alors en ruines, les païens ne firent pas trop de difficultés à y laisser construire une église: celle des Saints-Apôtres.

Et déjà les contradictions apparaissent. Un manuscrit inédit de la Bibliothèque patriarcale grecque-orthodoxe d'Alexandrie, dû au grand «Commentariensis» Maître Georges Kipiadès, confirme cette légende quant au

lieu; mais pour lui, se basant sur une histoire très minutieuse de Saint-Saba, disparue de notre Bibliothèque depuis 1862, ce serait le patriarche Théophile qui aurait élevé, sur les ruines de l'oratoire de Mithra, l'église en question, et en 389. Selon une source copte, par contre, ce site fut occupé par le temple de Dionysos. Nous référant à Sozomène et Socrate, nous constatons que chacun d'eux confirme, quant à l'oratoire qui aurait occupé cet emplacement, une de ces deux sources.

Quoi qu'il en soit, nous retrouvons cette église mentionnée dans un vieux codex précieusement conservé dans notre Bibliothèque. Ce codex nous dit que l'église des Saint-Apôtres, l'une des quarante églises érigées sous Constantin, fut embellie par l'architecte André l'Alexandrin.

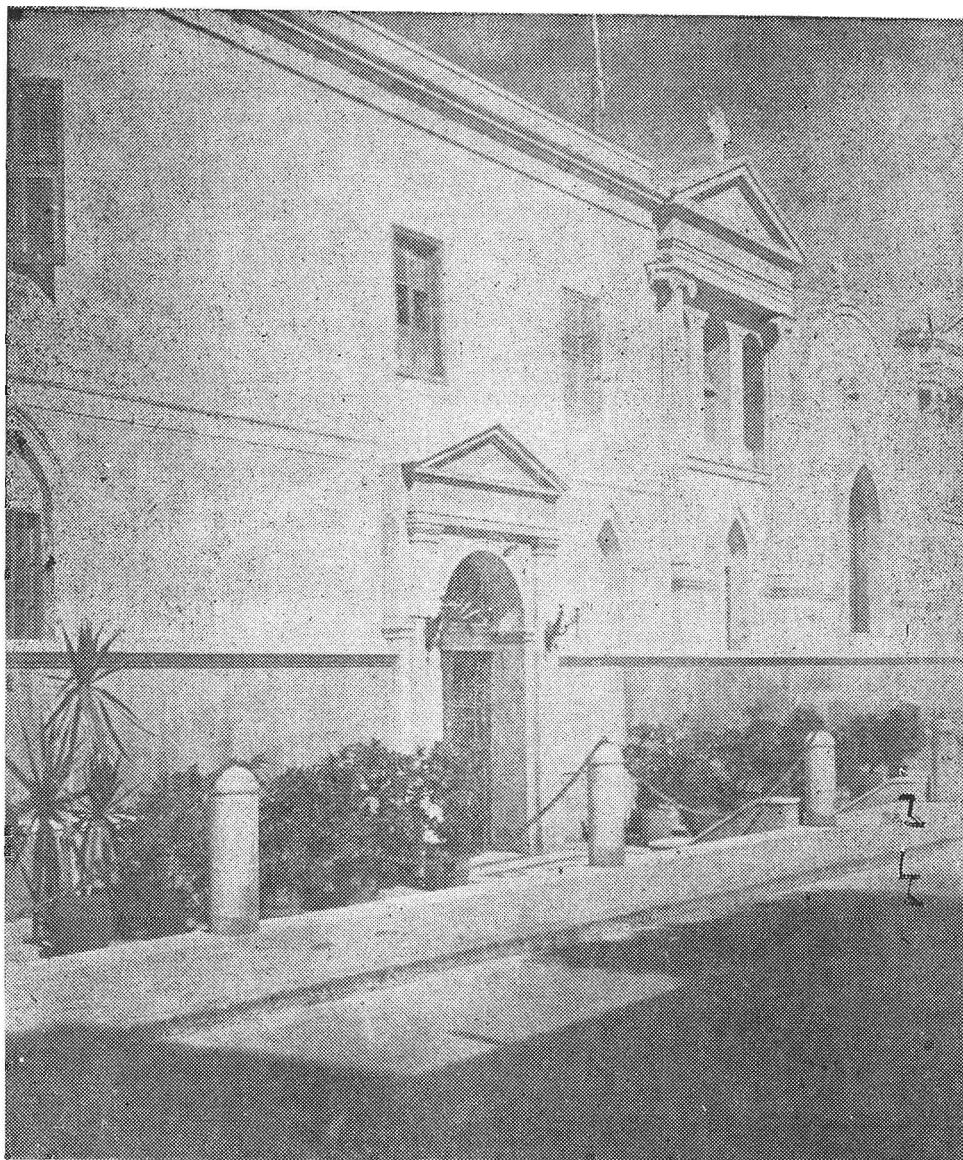
Un autre codex portant le numéro d'ordre 366, et nous donnant la liste de ces quarante églises en y ajoutant cinquante autres, nous cite — en treizième sur cette liste — l'église des Saints-Apôtres, et, voici encore du nouveau, nous dit qu'elle fût bâtie sur l'ancien emplacement du temple d'Horus.

En ce qui concerne ce nombre de quarante-vingt-dix églises, nous sommes en mesure d'affirmer qu'il y avait, en outre, trois-cents chapelles ou sanctuaires. Nous citerons les églises suivantes, existant du temps d'Athanase et de Cyrille:

L'église de la Trinité, construite sur les ruines de l'église de la Nativité; les églises de l'Annonciation, des Miracles-du-Seigneur, de la Transfiguration, de la Cène, de la Crucifixion, de l'«Anasthisis», des Saints-Prophètes, des «Taxiarches», de la Décollation-de-Saint-Jean-Baptiste, de Saint-Marc-près-le-petit-Sérapéum, des Quatre-Evangiles, de l'Exaltation-de-la-Sainte-Croix; les églises Saint-Elie, Saint-Georges, Sainte-Marthe, Saint-Pierre, et Sainte-Catherine. Cette liste ne fait pas état des églises qui nous sont connues par la tradition; c'est-à-dire des églises de «Boucolion», d'«Angelion», de «Mendion»; l'église de Théonas omise, ainsi que les églises de Sainte-Sophie et Saint-Raphaël situées à l'île du Phare.

Mais revenons-en au «Codex» que nous citons en premier lieu. Cette chronique nous apprend, par ailleurs, que cette église fut restaurée par Théodose le Jeune, en 420, et qu'un tremblement de terre la détruisit, en 615. Et, alors, un riche alexandrin nommé Saba, jouissant de l'appui de Démétrius d'Alcarnasse, la reconstruisit de ses propres deniers.

Saint Saba, quoique né en Cappadoce, ne fut pas complètement étranger à l'Égypte. Alors qu'il était en bas-âge, son père, un armurier, et sa mère, Sophie, durent quitter la Cappadoce et vinrent s'installer à Alexandrie. L'enfant, élevé à Moutalaski, en Cappadoce, donna de bonne heure des preuves de grande piété. Vers l'âge de dix-huit ans, il se rendit en Terre sainte et, peu après,



L'église Saint-Saba, siège actuel.

accompagné d'un moine, à Alexandrie. Reconnu de ses parents qui le sollicitèrent de renoncer à la vie religieuse, il demeura inébranlable dans sa décision. Il fonda, dans le courant de sa vie bien remplie, la «Grande Lavra» de Palestine, qui existe encore; et il fut l'auteur du «Typicon», suivi, jusqu'aujourd'hui, avec fidélité et ferveur par l'Église orthodoxe. Il mourut en odeur de sainteté, âgé de quatre-vingt-treize ans, en 532.

L'église que Saba l'alexandrin mit sous la protection de ce saint homme resta debout

vingt-cinq ans, jusqu'à la prise d'Alexandrie par Amrou le Conquérant. La «Chronique du Codex» nous dit qu'elle fut alors brûlée et que ce ne fut qu'en 889, sous le patriarcat de Michel II, que l'empereur byzantin Léon IV, dit le Sage, pria le calife Al-Moutamez de permettre la restauration de cette église. Le calife agréa cette demande et donna les ordres nécessaires à cet effet à Ahmed Ebn Touloun. Les frais de l'entreprise furent supportés par les Chrétiens d'Alexandrie, et une plaque fut apposée sur le bâtiment mention-

nant que l'église fut restaurée sous Samuel le Presbytre, et pour la quatrième fois. Sous l'empereur romain Diogène, elle tomba en ruines et ne fut restaurée qu'en 1328; une deuxième restauration eut lieu sous Sélim II, en 1625. En 1625, le jour de Pâques, l'église prit feu, et l'higoumène Acakios périt dans l'incendie avec ses moines.

Enfin, conclut le «Codex», en 1687, sous Suleiman II El-Kanouni, Saint-Saba fut reconstruite par les soins de Philippe le Crétois. C'est ce bâtiment que nous connaissons actuellement.

Des confusions relatives à Saint-Saba

A partir du XV^e siècle, une certaine confusion règne parmi les cartographes quant à la dénomination qu'ils attribuent à l'église Saint-Saba. Ils la citent trop souvent sous l'appellation «Sainte-Catherine».

Sur la «Veduta d'Alessandria» de 1472, due à Ugo Comminelli de Maceriis, figure ce qu'il appelle l'église Sainte-Catherine, ainsi que Saint-Marc-hors-les-Murs; on n'y relève aucune mention de Saint-Saba. Et les incohérences de se succéder. En 1570, la carte d'Abraham Ortelius nous indique une «Lavra» et une église de Maria, située sur le rivage du Port-Est. Sur la carte de Norden, en 1738, figure Sainte-Catherine, et nous trouvons encore du nouveau: une église Saint-Georges-près-la-Mer. En 1743, Pococke mentionnera brièvement: «Couvent grec»; Bourquiqnon d'Anville, en 1766, ignorera Saint-Saba, et indiquera son emplacement comme: «Butte de sainte Catherine».

Enfin, sur les excellentes cartes de la «Description de l'Égypte», dues aux cartographes de l'Expédition française, nous relevons un site marqué: «Couvent ou Monastère grec», et non plus Sainte-Catherine; cette fausse appellation tend à faire place, dès lors, à la vérité.

Le pourquoi de cette confusion nous est donné par un écrit de Néroutzos. De son époque déjà, on découvrit les ruines d'une ancienne station militaire romaine; ces ruines étaient situées près de l'actuel «Club Mohamed Ali». Des cellules souterraines permirent de déduire qu'on avait affaire à des prisons d'Etat. De là naquit la pieuse tradition qui voulait que sainte Catherine y eût été emprisonnée. On crut y voir également le palais de son père, qui fut gouverneur d'Alexandrie.

Nous notons, d'autre part, — et ce point est significatif, — que beaucoup parmi les visiteurs de la ville s'attachèrent à relever les souvenirs laissés par la sainte patronne d'Alexandrie, sur le rivage du Port Est, alors qu'ils omirent de parler de Saint-Saba. Nous croyons que cela devait tenir aux explications confuses de leurs guides, dues au trop nombreuses péripéties par lesquelles avait passé

l'histoire de cette église, et, surtout, à la grande vénération en laquelle les Latins tenaient sainte Catherine.

C'est à Alexandrie, leur disait-on, que vécut cette sainte, c'est ici qu'elle fut instruite et qu'elle souffrit le martyre. Et l'on offrait, sans doute, à leur vénération, un billot de marbre taillé en quatre, en forme de portail, sur lequel sainte Catherine eut la tête tranchée. Le bloc de marbre en question, portant l'encoche laissée par la hache du bourreau, se trouve actuellement tout au fond de l'église Saint-Saba, près de la petite chapelle consacrée à sainte Catherine.

La découverte des ruines dont nous parle Néroutzos jointe aux écrits des visiteurs d'Alexandrie, qui magnifièrent la sainte en éclipsant saint Saba, furent responsables, croyons-nous, de ces dénominations de «Chapelle Sainte-Catherine» ou «Butte de sainte Catherine», que les cartographes de l'Expédition d'Égypte rectifièrent en lui rendant son titre de «Couvent ou Monastère grec» de *saint Saba*.

Nous voyons une autre carte, avons-nous dit, mentionner l'église Saint-Saba par «Lavra». Cette autre confusion fut, sans doute, colportée par les pèlerins retour de Palestine, qui avaient appris à associer le nom de saint Saba à son institution, la «Grande Lavra» de Palestine.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons mieux appuyer nos dires qu'en nous référant au codex que nous citons plus haut, ainsi qu'à une chronique, datant de 940, écrite en arabe par Saïd Ebn Batriq, qui mentionne très explicitement: «Kénissat Mar-Saba».

Saint-Saba vu par ses visiteurs

Depuis un millier d'années environ, les pèlerins allant vers la Palestine et visitant Alexandrie consignèrent dans le récit de leurs pérégrinations — parmi quelques erreurs, comme nous l'avons déjà dit, — leurs observations sur Saint-Saba, dont l'histoire devient, par conséquent, plus facile à suivre et plus claire. Ils nous apprirent ainsi que le couvent était desservi par des moines grecs de l'ordre de saint Basile.

De curieuses anecdotes se font jour vers cette époque. L'église est miraculeuse, nous dit-on, ceux qui projetaient de la détruire, se détruisaient eux-mêmes, ou étaient précipités du haut de ses murs. On tenta aussi de la transformer en boucherie, mais ceux qui conçurent ce projet sacrilège devinrent fous et se coupèrent mains, bras ou gorge.

Les «Itinéraires» de la Renaissance nous relatent que Saint-Saba fut visité par le doyen Bernard de Breydenbach et le dominicain Félix Faber, en 1483; par le franciscain François Suriano, en 1484; et par Zaccaria Pagan, en 1512.

Vers 1532, Greffin Affagart nous parle des chaires de saint Pierre, de saint Jean l'Évan-

géliste et saint Jean l'Aumônier, de saint Athanase et d'Origène, que l'on pouvait voir à l'église Saint-Saba.

En 1701, un voyageur note que Saint-Saba est desservi par une très petite communauté de religieux grecs — une vingtaine environ — et très pauvre.

Vers le milieu du XVIII^{ème} siècle, Aegidius Van Egmont et John Heyman s'arrêtèrent à l'église Saint-Saba, qu'ils appellent, eux aussi, couvent de sainte Catherine. Ils la décrivent comme un bâtiment entouré d'une haute muraille percée d'une seule ouverture. On y voit, nous disent-ils, l'église attenante au couvent, et les cellules des religieux. Ceux-ci sont une dizaine en tout et ils desservent une toute petite colonie de résidents orthodoxes, une dizaine eux aussi; à ce petit groupe de fidèles, se joignent les étrangers de passage. «L'épitrope ou vicaire, continue Van Egmont, nous reçut fort courtoisement, et nous fit visiter en personne l'église dédiée à sainte Catherine. La construction, note-t-il, est beaucoup plus vaste que les églises coptes d'Égypte.»

Les archives de notre Bibliothèque confirment et ajoutent à ces informations. A partir du XVI^{ème} siècle, le monastère dédié à saint Saba sera situé hors de l'enceinte de la ville, et le restera jusqu'à Mohamed Ali. L'édifice abritera une église, un couvent, un hôpital, un cimetière et une école. Ses moines en seront les pasteurs, les médecins et infirmiers, et les professeurs. Là, dans ces cellules, enseignèrent des maîtres aux noms prestigieux, tels que les patriarches Sylvestre, Mélétius I, Cyrille, Lukaris et Métrophane.

Les ouailles de cette communauté religieuse se recrutaient parmi les membres de la petite colonie grecque-orthodoxe d'Alexandrie, groupés près de la Porte de l'arsenal, non loin du quartier franc. Ceux-ci étaient des commerçants et des marins grecs.

Les commerçants, pour la plupart des résidents, possédaient leurs propres «okelles», c'est-à-dire des magasins ou dépôts, au rez-de-chaussée de constructions dont les étages supérieurs leur servaient d'habitations. Ils se groupaient, à Alexandrie comme au Caire, en «Isnafs», ou corporations de commerçants, d'armateurs, de maîtres tailleurs, de bijoutiers, de pelletiers, — cette dernière corporation très influente, — etc...

Les marins, dont beaucoup avaient un pied-à-terre à Alexandrie, Damiette ou Rosette, avaient des attaches dans le pays, car beaucoup contractaient mariage avec des Orthodoxes résidentes. Les registres du Patriarcat signalent depuis le XVI^{ème} siècle des unions entre «Dimos» ou «Adamos», «Christophoros» ou «Haritzos», «Belissarios» ou «Yannos», et des «Helwa» ou «Maria», «Yoanna» ou Joséphine, «Kadria» ou «Katrina».

Nous voyons le monastère de Saint-Saba cumuler de nombreuses fonctions avec un nombre très réduit de fidèles, et ceci nous

amène à rechercher la source des fonds qui alimentèrent la trésorerie du couvent.

En 1712, le jésuite Sicard constate que de pieuses personnes contribuent à l'embellissement de l'église Saint-Saba, et, en 1716, Paul Lucas nous entretient des icônes qui ornent ses murs. Nous apprenons, par ailleurs, que l'église Saint-Saba recevait des Chrétiens de Tunisie, vers 1763, deux-cents okes d'huile et une allocation de cinq-cents piastres; et nous savons que les aumônes des Grecs des Iles, de Rhodes surtout, étaient fort importantes.

Les Orthodoxes russes contribuèrent largement à l'entretien de Saint-Saba, comme des autres églises d'ailleurs, et nous avons dans nos archives des suppliques adressées aux czars par les patriarches d'Alexandrie et requérant des subsides pour Saint-Saba. Les Russes s'intéressèrent toujours à ce sanctuaire, et nous nous souvenons encore de leurs pèlerins, qui, à la veille de la première guerre mondiale, se rendant en Palestine, s'arrêtaient à Saint-Saba et faisaient célébrer des messes chantées pour bénir leur voyage.

Vers 1798, Saint-Saba était bien loin d'être un édifice imposant; il n'en restait que deux portes basses à arches gothiques menant à une cour à ciel ouvert, entourée des cellules monacales. Dans cette cour, l'attention était attirée par des colonnes de granit; on y remarquait, en outre, les stèles funéraires dont nous parlerons en détail plus loin. L'hôpital de Saint-Saba avait plutôt l'allure d'un pigeonnier. L'église, semblable à une forteresse, était entourée de hauts murs percés de deux portes. L'une d'entre elle menait à la cour de l'église située au milieu d'un grand jardin; l'autre, qui d'après un manuscrit inédit de Maître Limpritis se trouvait située à cinquante ou soixante mètres plus loin, s'ouvrait sur un passage souterrain qui aurait mené à l'actuelle cour de l'église.

L'église n'avait pas de vue sur la rue, et on n'y accédait qu'au moyen d'une monture, après avoir franchi de vastes étendues de sable où poussaient quelques dattiers. On nous rapporte que le patriarche Photios qui visita Saint-Saba, en 1865, tout jeune, effectua cette visite... à dos de chameau!

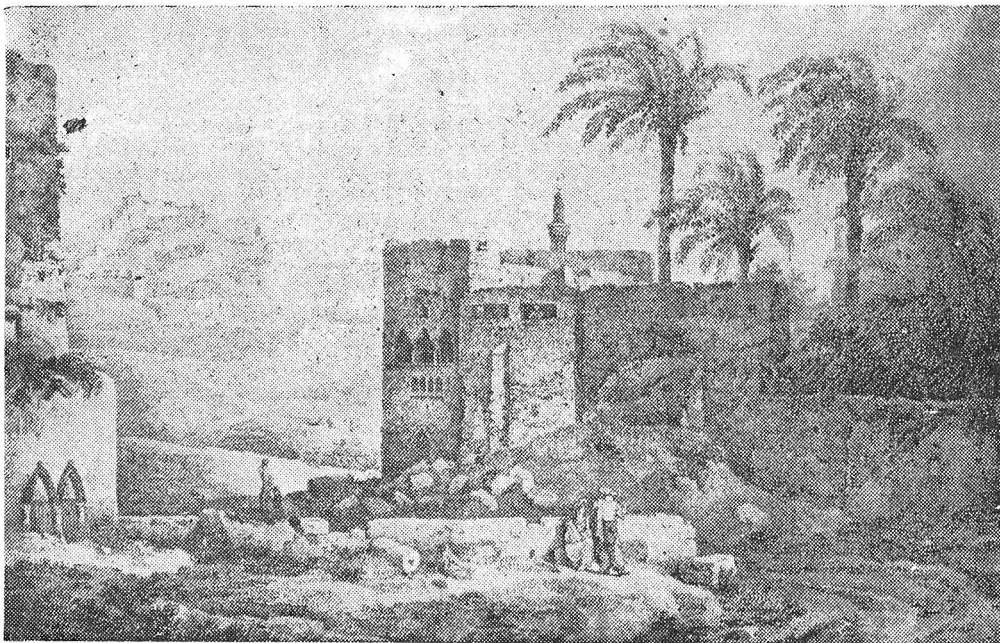
C'est en cet état, que ce monastère apparut aux membres de l'Expédition d'Égypte. Le 2 juillet 1798, le général Menou, accompagné de Billoteau, visita Saint-Saba. Ils furent reçus par l'higoumène Denis Canale, qui donna à Billoteau les explications qu'il demanda au sujet de la musique sacrée byzantine, et y ajouta, en souvenir de cette visite, un missel enluminé relatif à ce sujet. Ils repartirent enchantés de l'accueil qu'ils avaient reçu, après avoir partagé le repas de l'higoumène et de ses moines, ainsi que Billoteau le rapporte dans la «Description de l'Égypte», où il consigna ses impressions sur Saint-Saba.

La Bibliothèque patriarcale s'est acquise

dernièrement les dix tomes de l'«Histoire scientifique et militaire de l'Expédition française», ainsi qu'un atlas, en deux tomes, la complétant; ces ouvrages sont aussi précieux que la «Description». Quelle ne fut notre surprise de trouver, sur l'une des trois-cent-dix planches de cet atlas, une esquisse représentant l'higoumène Denis Canale avec la

nous voyons que Bonaparte permit, par ailleurs, à deux ou trois mille Grecs de s'installer en Egypte. De La Jonquière, quant à lui, traite les Grecs de race impure et abjecte. «Ils ne rendent aucun service, dit-il, et sont, de leur métier, les plus grands voleurs de la race humaine.»

En conclusion des renseignements que nous



Saint-Saba, en 1818, vu par le comte de Forbin.

mention que ce religieux était un homme plein de qualités et de grâce, quoique trop orqueilleux.

De tous les visiteurs de Saint-Saba, les membres de l'Expédition française furent ceux qui laissèrent le plus de souvenirs de leur passage. Ceux-ci furent consignés dans la «Description de l'Egypte», et nous renseignent sur les rapports qui s'établirent entre Français et Grecs. Ces derniers furent, tour à tour, caressés ou trop sévèrement jugés par les Français qui, contraints par des raisons d'ordre militaire, faillirent, en outre, jouer un rôle décisif et néfaste dans l'histoire de Saint-Saba.

Nous relevons dans la «Description de l'Egypte» une lettre datée du 6 ventôse, ou 24 février 1799, adressée par Menou au général Marmont, citée par de La Jonquière, et où son auteur suggère de réduire les prestations aux Grecs de trois mille à mille pataques; il souligne, pourtant, que: «Les Grecs rendent de très grands services, nous avons besoin d'eux, ajoute-t-il, et nous devons, par tous les moyens, les retenir dans ce pays.» Plus loin,

valut l'Expédition française, je vous citerai l'ordre suivant, daté du 29 juillet 1799:

Le 11 thermidor, an VII.

Bonaparte, Général en chef, ordonne:

Article premier. Le village situé à la Porte Rosette et les couvents grec et copte seront démolis

Article deux. Il sera donné au président de la communauté grecque une «okelle» nationale en indemnité. Les Coptes enverront des commissaires au Caire, où il sera pris des arrangements avec eux.

Bonaparte.

Cet ordre fut donné après la prise du fort d'Aboukir, et, entre autres mesures extraordinaires, devait faciliter la défense d'Alexandrie. Heureusement qu'il ne fut pas exécuté, et que les moines de Saint-Saba purent continuer d'exercer leurs multiples fonctions sous la protection des mêmes murs qui les abritaient depuis tant de siècles.

Saint-Saba et le clergé catholique

Nous extrairons des récits des visiteurs de Saint-Saba ou des documents de nos archi-

ves les détails suivants, assez curieux aujourd'hui, sur les relations qui existèrent entre les moines orthodoxes de Saint-Saba et les religieux de rite catholique.

Nous y relevons que les divers «fondachi» des quartiers francs, vénitiens et génois, pisans et catalans, avaient, à Saint-Saba, leurs autels portatifs et le droit d'y célébrer leurs offices, sans pour cela déposséder les moines orthodoxes. Ils jouissaient, en outre, du droit de sépulture au cimetière attenant au couvent.

Cet état de choses est mentionné, en 1561, par Martin Crucius qui, parlant de Saint-Saba, dit textuellement: «Sancti Sabae ubi et latini sunt». Ce fait est confirmé par un autre visiteur, le frère Archange, qui nous dit qu'entre 1630 et 1638 les chapelains français et vénitiens célébraient la messe en l'église Sainte-Catherine. Il y ajoute un détail de forme: les Vénitiens avaient dédié leur autel à sainte Catherine; les Français, à sainte Anne. Un état de fait analogue existait, à la même époque, entre Coptes et Latins. Les Européens de rite latin avaient, en effet, le droit d'être inhumés à l'église copte Saint-Michel, et de célébrer leurs offices à l'église Saint-Marc.

Cet usage se perpétua assez longtemps, puisqu'en 1651, le Russe Souhanoff, visitant Saint-Saba, nous rapportait que l'église était divisée en deux parties. Une moitié était desservie par les Orthodoxes; l'autre moitié, servant de lieu de recueillement aux Vénitiens, Allemands et Francs, était desservie par des moines catholiques vivant près du monastère.

Ceci ne doit pas nous surprendre outre mesure. Sans doute, il y avait de graves dissensions entre les représentants des rites copte, grec et latin, mais leurs différends n'avaient pas pris l'acuité qu'ils présentent de nos jours. Les Vénitiens, très tolérants en matière ecclésiastique, se plaisaient à dire: «Siamo Veneziani, e poi Cristiani.» Pendant des siècles, d'autre part, des services mixtes de rites grec et latin se célébraient tantôt dans les églises catholiques, tantôt dans les églises orthodoxes des îles Ioniennes, surtout à Corfou. Le même état de choses régnait en Crète et à Chypre, alors sous la domination vénitienne. Avant la prise de Crète par les Ottomans, en 1571, les Crétois avaient leur «fondaco» et le siège de leur consulat au quartier franc d'Alexandrie; toutes choses qui, malgré les différends religieux, créaient certains liens entre les représentants de rites religieux opposés.

Saint-Saba: ses Supérieurs, ses stèles funéraires

Nous nous demandions, au début de cette causerie, qui étaient les fondateurs des divers Saint-Saba qui se succédèrent par la force des événements dans le cours des âges. Leurs noms nous sont évidemment connus, et leur

histoire nous a été révélée, quoique assez incomplètement, à travers les péripéties de l'histoire de Saint-Saba.

Il nous faudrait, par contre, dire un mot des grands inconnus que furent leurs Supérieurs, dont certains, fidèles cerbères, moururent et furent inhumés dans les murs de Saint-Saba, tel Acakios, dont je vous parlais plus haut.

Vers le milieu du XIX^{ème} siècle, on découvrit plusieurs débris de poteries: des «kérámia», sur lesquels, nous dit le manuscrit de Limpritis, quelques inscriptions fort intéressantes pouvaient être lues si l'on prenait la peine de les déchiffrer au lieu de s'en débarrasser. Ces notices, figurant dans le «Codex» qui nous fut si précieux à retracer l'histoire de Saint-Saba, mentionnent les noms des Supérieurs de l'église, et nous rapportent de petits détails de leur vie quotidienne, et, par-ci, par-là, d'importants faits historiques.

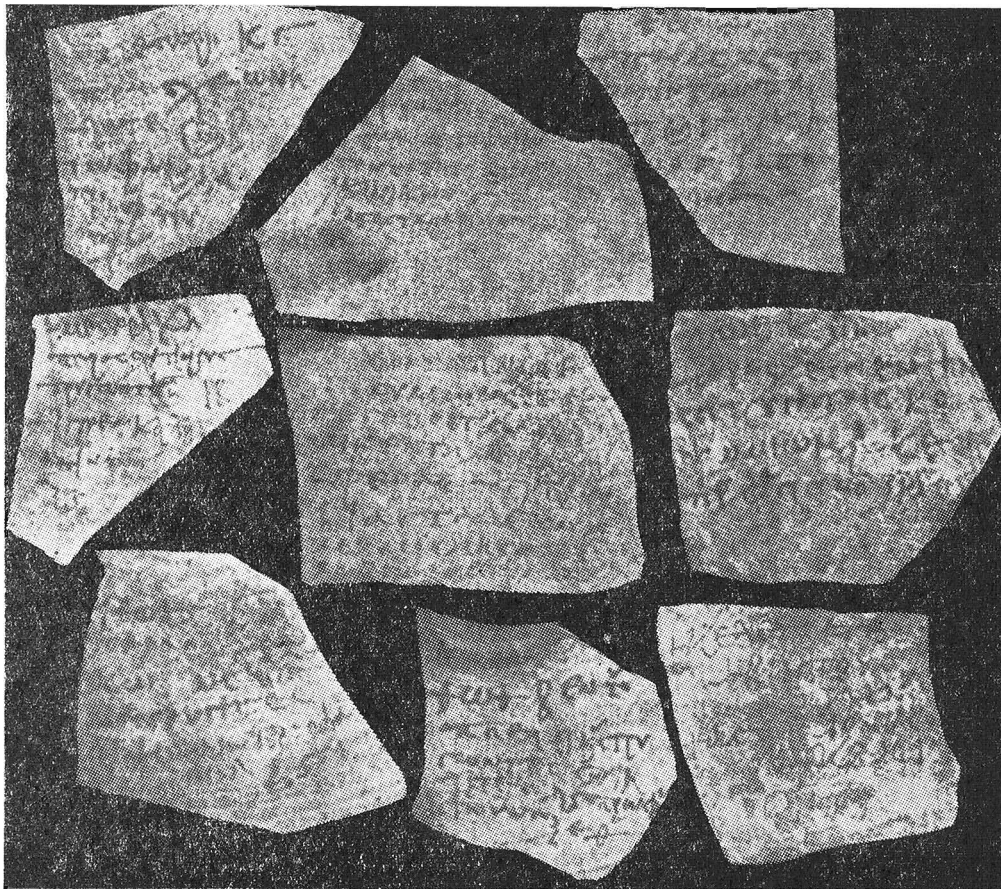
Un «kérámion», datant de l'an 700, est adressé à Athanase, alors higoumène de Saint-Saba. Un deuxième «kérámion», adressé à l'higoumène Gelase par un certain Euloqe, en 703, nous apprend que le couvent était propriétaire d'un terrain attenant au Sérapéum. C'est là, continue-t-il, «où se trouve le «héron» de Ptolémée Ier.» Ce terrain, conclut Euloqe, était long de trois stades, et large de deux. En 704, par le «kérámion» No. 4, Euloqe annonce à l'higoumène Gelase qu'il est malade et qu'il ne pourra pas lui rendre visite. Par le dernier «kérámion», daté de 710, Euloqe avertit Averkios, hiéromoine de Saint-Saba, que l'higoumène Gelase est mort des suites d'une chute de cheval, et conclut: «Quitte Lycopolis et viens à Alexandrie, afin de sauver ton troupeau.» Tous ces «kérámia» se terminent par le traditionnel «Erosso.»

Le «Codex» nous rapporte qu'avant cette période, en 615, Cyrille de Patara était l'higoumène de l'église des Saints-Apôtres, après Théodoret de Smyrne, et continue: «Cette église est devenue l'église Saint-Saba...», comme nous l'avons déjà dit.

Des notices de ces «kérámia» ressort une contradiction historique assez troublante. Nous croyions savoir que Saint-Saba fut brûlée en 640 et ne fut rebâtie qu'en 889, et voilà que ces «kérámia», dont le jardin de Saint-Saba foisonnait, nous citent les noms des higoumènes de Saint-Saba durant 700, 703, 704 et 710.

Ici, nous devons faire état des dires de notre illustre prédécesseur, feu le «Chartophylax» et Bibliothécaire patriarcal Nicolas Pirripidès, qui déclara apocryphes la «Chronique du Codex» et les notices des «kérámia».

D'autre part, notre excellent ami le professeur Michaélidès, directeur des périodiques patriarcaux, est d'avis que, entre 640 et 940, l'église des Saints-Apôtres, que la «Chronique



Fragments de «Kéramia».

du Codex» considéra comme brûlée, était bel et bien debout sous le nom d'église Saint-Marc. Un voyageur nommé Bernard l'aurait visitée en 870. Il nous a laissé une description du couvent attenant à l'église, qui était, dit-il, occupée par les Coptes. Entre 870 et 940, l'église aurait été détruite par un séisme ou un incendie et aurait été reconstruite par le riche alexandrin Saba et vouée à saint Saba. A partir de ce point, les deux thèses se rejoignent. A l'appui de cette théorie, qui reste toutefois à prouver, nous nous reporterons à la liste des quatre-vingt-dix églises que nous donne le «Codex 366», qui mentionne l'église Saint-Marc-près-le-petit-Sérapéum. Or, le petit Sérapéum était situé sur l'avenue Canopique, en face du temple d'Isis «Plousia», non loin de l'église des Saints-Apôtres. Les Saints-Apôtres et Saint-Marc-près-le-petit-Sérapéum n'auraient-ils été qu'un seul et même édifice? Nous ne saurions le prouver.

Une autre hypothèse voudrait que Saint-

Saba eût été bâtie sur l'emplacement ou près du «Mousseion», «où siégeait Apollon, protecteur des Muses et des lettres»; ceci expliquerait la légende qui situerait la première Saint-Saba sur les ruines de l'oratoire d'Apollon, comme nous le disions au début de cette causerie.

Quoi qu'il en soit, et en dépit des controverses historiques qu'elles engendrèrent, les «kéramia» et leurs notices doivent être prises en considération par qui entreprend une étude de Saint-Saba.

Dût sa modestie en souffrir, je vous parlerai, pour clore cet aperçu trop bref sur les Supérieurs de Saint-Saba, de l'archimandrite Calliopios, son Supérieur actuel, et de sa contribution à l'embellissement de Saint-Saba.

Attaché à ce couvent depuis 1918, en tant que diacre d'abord, comme hiéromoine et archimandrite ensuite, et, enfin, comme Supérieur depuis 1926, il se dévoua tout entier à ce monastère.

Dès 1934, et sous sa conduite, des travaux de réfection contribuèrent à rendre à l'église un peu de son ancienne splendeur.

Grâce à des collectes organisées par ses soins, l'église acquit des icônes précieuses et rares, dont certaines proviennent des anciennes églises d'Alexandrie.

Parmi celles-ci, nous signalerons une icône représentant saint Marc, et remontant à 1722. D'autres icônes représentent saint Antoine et saint Nicolas, le premier Concile de Nicée; ces icônes datent du XVII^e siècle. Du XVIII^e siècle, nous possédons: les icônes de saint Charles, saint Athanase et Chrysostome; une icône représentant Notre-Dame de Kykkos, et des tryptiques de sainte Catherine, de saint Saba et de sainte Barbe. Nous possédons, en outre, une icône, datant de 1810, représentant Notre-Dame de la Rose; enfin, et surtout, une icône de saint Marc, datée de 1815, qui, à sa valeur artistique, joint un intérêt historique. En effet, elle est en même temps une carte de l'Alexandrie du temps du martyr de l'Évangéliste.

Ces icônes attirèrent l'attention de Lord Kitchener qui, en fin connaisseur, les admira lors de son passage à Alexandrie, en 1914.

Le cimetière attenant au couvent de Saint-Saba nous a laissé une histoire anecdotique puisée dans les récits des «Itinéraires» de la Renaissance. En 1512, lisons-nous dans l'un d'eux, les Latins payaient quatorze ducats au gouverneur d'Alexandrie pour le droit de sépulture à Saint-Saba. Le cordelier Jean Thenaud nous apprend, par ailleurs, qu'autrefois les Vénitiens et les Génois se disputaient le droit de sépulture à Saint-Saba.

Des fouilles pratiquées dans ce cimetière mirent à jour, en même temps que des stèles funéraires, les «kérámia» dont nous parlions plus haut, et des débris de toutes sortes; on y trouva même trois boulets provenant du siège d'Alexandrie par les Chypriotes, au XV^e siècle (1).

Ces stèles, intéressantes sous plusieurs rapports, font surtout ressortir la grande tolérance religieuse des moines orthodoxes, qui s'inclinèrent toujours devant la mort. Ils accordèrent généreusement le droit de sépulture à des étrangers, qui, comme eux, étaient de passage sur cette terre hospitalière, sans s'arrêter à des considérations de différence de rites religieux.

Nous y retrouvons les stèles de trois Britanniques: Arthur Brice, inhumé en 1801; Thomas Hamilton Scott et Henry Goslin, inhumés en 1807. Les deux premiers étaient des officiers supérieurs de l'armée britannique; le troisième, un pharmacien attaché à la même armée. Une autre stèle porte le nom d'un capitaine nommé Emmanuel Malliaraki, mort assassiné en 1851. Nous y retrouvons

aussi les tombes de deux Slaves, Paul Pétrovich, mort en 1831; et Simon de Basilio Guirassovich, un capitaine dalmate, décédé en 1825.

Faisons une petite halte devant la crosse et la mitre. Il s'agit, ici, de la stèle de Nicéphore de Libye, mort en 1855.

Près de ces stèles, se trouve la plaque commémorative faisant état de la restauration de l'église sous le patriarche Sophronios. Cette



Saint Marc, icône datant de 1815.

plaque a une histoire tragique. En scellant la plaque au mur, l'entrepreneur usa de plâtre à bon marché et omit d'employer le fer nécessaire dans ce cas. Deux garçonnets tâchaient d'épeler le texte effacé de cette inscription, lorsque le plâtre céda. L'un de ces petits malheureux fut tué sur le coup, sous le choc de la plaque qui l'atteignit. Le second fut, quant à lui, grièvement blessé. A la suite de quoi, le Patriarcat fut condamné par les Tribunaux Mixtes à payer une amende de quelques centaines de livres.

A côté de ces stèles portant des noms étrangers, nous retrouvons plusieurs portant des noms grecs, tels ceux de Georges Coregios, mort empoisonné, en 1661, et du médecin Eustratios Argenti, décédé en 1749. Tous deux sont de Chio.

Nous pouvons affirmer, pour conclure, que dans ce cimetière, aujourd'hui inexistant, plusieurs tombes durent être enfouies au moment du déblaiement de celui-ci et du jardin y attenant. En effet, l'histoire de l'Église d'Alexandrie nous rapporte que de nombreux

(1) Cf.: la « Revue des Conférences Françaises en Orient », mai 1947.

patriarches, dont nous ne retrouvâmes pas les tombeaux, furent inhumés à Saint-Saba.

Saint-Saba et les patriarches d'Alexandrie

L'histoire des patriarches d'Alexandrie est intimement liée à celle de Saint-Saba. L'un d'eux la fonda, d'autres aidèrent à ses diverses restaurations ou reconstructions dans le cours des siècles, ils la sauvèrent parfois du désastre, lui procurèrent les subsides nécessaires à la perpétuation de son œuvre, et veillèrent à son entretien et à son embellissement. C'est pourquoi, une vue d'ensemble de leur œuvre bénéfique s'impose.

En 640, après la prise d'Alexandrie, le siège patriarcal resta vacant durant quatre-vingt-cinq ans. Ce n'est qu'en 727, que Cosmas reprend la suite interrompue des patriarches melchites, c'est-à-dire de rite grec-orthodoxe byzantin. Et voici qu'il réussit à obtenir du calife d'alors la restitution du «*Caesaréon*», la grande église d'Alexandrie, au culte de ses fidèles; mais il ne réussit pas à faire de même pour l'église Saint-Ménas-de-Maréotis. Ici, il convient de citer Marcel, qui, dans son «*Aspect d'Égypte*», nous dit que seule Saint-Saba fut occupée par des Orthodoxes à cette époque, toutes les églises d'Alexandrie étant desservies après la conquête de cette ville par des Coptes. Mais il est vrai que cette période restera longtemps, ou peut-être même toujours, dans l'ombre.

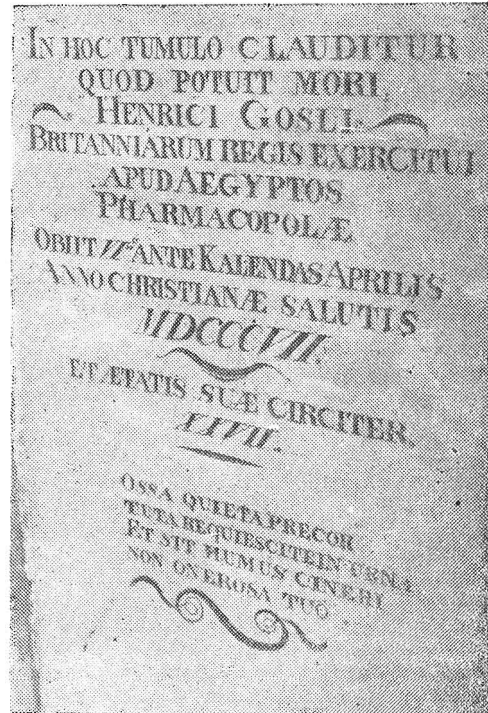
Quoi qu'il en soit, le siège patriarcal demeura dans cette ville jusqu'au X^{ème} siècle. À partir de cette époque et jusqu'au XIX^{ème} siècle, les patriarches se transféreront à «*Kahira*», d'abord à Haret-el-Roum, puis au Hamzawi. Nous possédons dans les archives patriarcales une lettre datée de 1714, adressée au czar Pierre le Grand par les Grecs du Caire, et lui expliquant que vu le petit nombre de Grecs qui demeura à Alexandrie après 640, les patriarches firent du Caire leur lieu de résidence.

Le dernier des patriarches, à Alexandrie, fut Christophoros I qui, infirme, se faisait porter à Saint-Saba par deux diacres afin de faire entendre la parole de Dieu du haut de la chaire que ses prédécesseurs avaient occupée avant lui.

Ce fut un peu après cette époque que les patriarches orthodoxes d'Égypte ajoutèrent au titre de Pape, qu'ils portaient depuis le III^{ème} siècle, celui de Juge de l'Univers. Vers le XI^{ème} siècle, en effet, le patriarche orthodoxe pour l'Égypte se trouvant à Constantinople joua avec beaucoup de tact et de mesure le rôle de médiateur entre un empereur et un patriarche de cette ville. Ceci nous montre que les chefs de l'Église Orthodoxe furent, non seulement des princes de l'église, mais aussi, quand les circonstances le demandaient, des diplomates, des conseillers, des juges et des administrateurs utiles à la nation grecque et au pays où ils résidaient.

Les circonstances les élevèrent au rang des Ulysse et des Achille, cachant leur pensée ou bravant la mort, selon qu'ils le jugeaient nécessaire à la sauvegarde des fidèles dont ils avaient assumé la garde.

Ceci, joint aux faits qu'ils passèrent des traités avec les successeurs du Prophète Mohammed, sauvegardant les biens et les droits des Grecs du pays, nous prouve l'importan-



Stèle funéraire du cimetière de Saint-Saba.

ce que sut acquérir notre Patriarcat à l'époque où les autorités civiles n'étaient pas à même de jouer pleinement leur rôle.

Nos patriarches guidèrent, à partir du Caire, ce qui, il y a cent ans, était appelée Communauté Gréco-Egyptienne, avant de devenir ce que nous dénommons aujourd'hui la Communauté Hellénique.

Depuis soixante-dix-sept ans, l'église de Saint-Saba est redevenue le siège des Papes et Patriarches d'Alexandrie, qui continuèrent d'exercer leur ministère et de s'intéresser à cette église. Nous citerons parmi eux: Sophronios, Photios, Mélélios, Nicolas, ainsi que S.B. le Patriarche, glorieusement régnant, Christophoros II.

Ils renouèrent avec la tradition des grands patriarches d'Alexandrie, et nous pouvons leur appliquer les acclamations que les fidèles égyptiens adressaient à Cyrille, qui, en 433, célébrait la messe aux Saints-Âpôtres, aux

côtés de Paul, évêque d'Emesse: «Sois le bienvenu, évêque orthodoxe. Sois le bienvenu, Cyrille, don de Dieu, tu en es digne. Seigneur, sauve Cyrille, instituteur de l'univers, fils de Théophile et d'Athanase, notre Chef spirituel».

Conclusion

Telle est, Mesdames et Messieurs, l'histoire pleine de légendes, de désastres, de grandeurs, de cette église dédiée à saint Saba.

Cet édifice est le plus ancien monument d'Alexandrie qui, depuis l'antiquité, est la ville des sciences et des arts. Fut-elle construite sur les ruines du temple de Mithra, de Dionysos ou d'Horus; son histoire est-elle apocryphe, bien que le «Commentariensis» Kipiadès nous assure — et nous devons lui faire confiance — qu'il exista dans nos archives une histoire très minutieuse de ce sanctuaire, malheureusement perdue depuis, qui corroborerait nos dire? Ce monument, qui date de 1687, fut-il dédié à saint Saba en 615, ou en 940, selon ce qui nient qu'elle fut détruite par la conquête arabe?

Qu'importe, l'église Saint-Saba, relique du passé, dont les ogives font l'admiration de tous, est toujours présente dans notre ville, reliant le passé au présent.

Ses murs, à l'instar des murs de Notre-Dame, à qui Victor Hugo donna la parole dans un de ses chefs-d'œuvre, nous racontent les souvenirs, les légendes, les faits anecdotiques ou historiques du «Chronos Pandamator». Les ombres d'Arius, d'Athanase, de Théophile, dit le «Pharaon chrétien», sont présentes entre ses murs séculaires. C'est ici que, pour la première fois en Egypte, Cyrille le Grand commémora Jean Bouche d'Or dans ses dyptiques.

Lieu de méditation, lieu de prière, lieu d'apostolat où les moines de saint Basile exercèrent leur mission ecclésiastique, d'enseignement, de médecins des âmes comme des corps, il sut s'attirer le respect des habitants et des autorités civiles de cette terre hospitalière.

Des firmans, octroyés par les beys locaux, avant 1517, et maintenus par les Ottomans après cette date, protégèrent le culte, la personne et les biens de ses moines. Ces firmans ne faisaient que poursuivre les sages enseignements du fameux Edit au Sinaï du Prophète, qui avait appris à aimer et à estimer les moines chrétiens de Palestine et de Syrie.

Cet esprit de tolérance régna toujours chez les Musulmans. La preuve nous en fut donnée dans le récit que nous fit un vieux grec qui fut attaché au service de cinq patriarches alexandrins. En 1882, lors du bombardement de la ville, et le patriarche Sophronios étant absent, l'higoumène, ses moines et une multitude de Grecs s'étaient réfugiés dans les murs de Saint-Saba. Dehors, la foule grondait, et, soudain, certains des manifestants se retournèrent contre les portes du couvent. C'est alors que de l'Hôpital grec, un pacha égyptien grièvement blessé se fit porter vers une fenêtre et harangua la foule: «Que comptez-vous faire, leur dit-il, vous venger sur des innocents? Vous venger contre des pierres? Prenez garde, continua-t-il, ne touchez pas à l'église. Je vous ordonne de vous disperser.» La foule, d'abord houleuse, se calma et se dispersa en silence. Encore une fois, l'Egypte avait accordé sa protection à nos moines et à leur couvent.

Cette longue histoire sera éclaircie et trouvera sa conclusion, peut-être, dans le projet de S.B. Christophoros II, le cent-treizième successeur de saint Marc.

Avant lui, Mélétiou II rêva de faire élever une grande cathédrale dédiée à saint Marc l'Évangéliste, en conservant Saint-Saba comme église crypte. S.B. Christophoros II a sous étude un projet qui aboutirait à la construction d'une nouvelle cathédrale non loin de Saint-Saba, et d'un nouveau siège patriarcal y attenant. Il fut, dans le temps, question de les construire à Chatby, projet qui échoua pour des raisons qui n'entrent pas dans le corps de notre sujet. Me référant aux liens qui unirent depuis toujours nos patriarches à cette église vénérable, en tant que vieil alexandrin, et, aussi, en raison de ma vénération pour ses vieilles pierres, je me permettrai d'espérer respectueusement que la nouvelle cathédrale soit construite non loin de ce sanctuaire.

Peut-être, alors, verrons-nous les travaux de terrassement mettre à jour quelques-uns des nombreux secrets que garde encore le sous-sol d'Alexandrie. Peut-être, aurons-nous enfin le mot-clé qui fera sortir de l'ombre l'histoire de ce sanctuaire.

Je conclurai cette causerie en formulant le vœu que Saint-Saba reprenne sa splendeur ancienne, et nous livre enfin son secret sous le pontificat de S.B. Christophoros II, et sous le règne de S.M. Farouk Ier le Pieux.

THÉODORE D. MOSCONAS .

Articles et Chroniques

Renan vu de Tréguier

par **Edouard Herriot**
de l'Académie française

*Discours prononcé, le 20 Juillet 1947, à Tréguier,
par le Président Edouard Herriot, à l'occasion de
l'inauguration de la maison natale de Renan.*

Il y a plus d'un demi-siècle, au début d'octobre 1892, j'ai assisté au convoi d'Ernest Renan. C'était pendant les vacances de l'enseignement supérieur; en passant par l'École Normale, j'avais lu, dans la loge vitrée du concierge, l'invitation aux funérailles nationales. J'avais vingt ans; l'influence du maître enveloppait ma jeunesse. J'assistai, dans la cour du Collège de France, à la cérémonie, derrière l'écrêteau qui réservait une part trop large à l'École en général absente. Je vis, sous le volume de tulle étoilé d'argent, arriver, entre des guerriers armés de lances, les délégations des grands corps civils de l'État. Le sarcophage de forme antique reposait sous un dais; la flamme verte des lampadaires dominait les feux des cierges. La jeunesse universitaire avait envoyé des gerbes de fleurs. J'entendis les discours de Léon Bourgeois, de Boissier, d'Alexandre Berhaud, de Gaston Paris. Puis, le cortège s'ébranla. Deux sections d'artillerie encadraient le char funèbre; leurs canons bondissaient bruyamment sur le pavé et, naïf étudiant, je m'étonnais qu'une ample parade militaire ait semblé le meilleur moyen d'honorer celui qui avait préféré à tout l'exercice de la pensée dans le calme du silence, celui de qui sa mère disait qu'une pauvre petite souris l'empêchait de dormir.

Le 13 septembre 1903, Tréguier inaugurerait le monument d'Ernest Renan qui lui était offert par les Bleus de Bretagne, Berthelot, son «compagnon de route», et Anatole France le louaient tour à tour. Le premier rappelait comment, dans une petite pension dont les élèves suivaient les cours du collège Henri-IV, il avait rencontré un jeune homme sérieux, réservé, de tournure ecclésiastique; la tête ronde, le visage rasé, les yeux pers, et comme ce voisin allait devenir l'ami de toute sa vie. France ornait son discours de pensées profondes et d'un beau mythe. Mais cette cérémonie dédiée à l'intelligence, à la sérénité de la pensée fut troublée par les coups de sifflets des protestataires. Sur la route de Pontrioux à Tréguier, il faut protéger avec de l'infanterie et de la cavalerie les villages où passera le cortège officiel; on arrête une baronne, sur qui l'on a trouvé un revolver; la troupe doit charger les manifestants et occuper la porte de la cathédrale; par comble d'infortune, certaine pluie maussade attriste cet

hommage rendu au savant, au poète qui avait tant chéri la lumière et le soleil.

Plus tard encore, en 1920, le cuirassé «Ernest-Renan» croise sur les côtes de Syrie et de Cilicie; il appuie de ses feux l'action de nos troupes, notamment à Marsina et dans la région de Lattakieh, la charmante ville qui fut, avec son évêché grec et ses consulats européens, le meilleur port de la Syrie.

Après de tels emplois faits de son nom, une personne d'information médiocre aurait pu croire que Ernest Renan avait été, en particulier sous la troisième République, un grand chef militaire, amiral ou général. Et, disciple modeste du maître qui m'enseigna la sérénité de la pensée, j'imaginai la lettre de protestation qu'il aurait écrite du fond des Champs-Élysées. «Mes chers compatriotes, j'observe que vous continuez à me célébrer. Des canons marqués à mon chiffre sont braqués actuellement sur Lattakieh de Syrie. Ignorez-vous donc que cette ville, de son vrai nom, s'appelle «Laodicée de la Mer» et qu'elle fut fondée par Séleucus, le Vainqueur des Vainqueurs, le successeur d'Alexandre, en l'honneur de son illustre mère? Me prenez-vous pour un de ces Mongols ou Tartares qui, jadis, ravagèrent ce beau jardin de monuments et de fleurs? J'ai connu, dans mon existence mortelle, toutes les sortes d'injures. Celles que ma «Vie de Jésus» a provoquées formeraient toute une bibliothèque. J'ai subi la sentence ordonnée jadis par les conciles: «*Si quis negaverit anathema sit*». Les évêques m'ont foudroyé. En expiation de mes scandales, on a ordonné le glas des cloches et les prières des agonisants. Un ministre m'a révoqué et interdit d'enseigner l'hébreu. Un pape m'a traité de blasphémateur européen et M. le Maréchal de Mac-Mahon lui-même, du haut de sa pensée, m'a signifié sa désapprobation. Tout cela, je l'ai supporté. J'ai même fait effort pour aimer ceux qui m'attaquaient; leur colère, bien que supposant une certaine petitesse d'esprit, venait d'une source excellente, la vivacité du sentiment religieux. Mais, que vous me représentiez comme un partisan de la force brutale, comme un agent d'extermination, voilà ce que je ne puis vous pardonner. Continuez, si vous le désirez, à me combat-

tre: cessez de m'honorer comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour.»

*
* *

C'est la philologie, aidée de la linguistique et de l'archéologie, qui a déterminé les idées soit historiques, soit philosophiques d'Ernest Renan.

Cette méthode le conduit à rechercher la solution de tous les problèmes de l'esprit par la liberté. «C'est le sort du libéralisme — écrit-il dans son étude sur «La crise religieuse en Europe» — d'être sans cesse traité d'impuissant par les vainqueurs du moment; mais, un peu de patience, on y revient toujours.» «Nul n'a mieux défendu la liberté de conscience pour tous, croyants ou incroyants; nul n'a mieux protesté contre toutes les formes de la coercition et de la persécution à notre religion — dit-il encore — c'est la relation pure, libre, spontanée, de l'homme avec l'idéal.»

Dans cette recherche constante et libre de la vérité, comme dans ce petit temple du souvenir renanien, il serait inconcevable de ne pas réserver sa part à Henriette. Elle aussi était née à Tréguier, douze ans avant son frère. D'abord profondément religieuse, d'une précoce maturité, on la voit qui conduit à l'église, enveloppée dans son manteau, l'enfant pour lequel elle s'est dévouée à tous les sacrifices. C'est elle qui, de Paris où elle enseigne dans une petite institution de demoiselles, fait venir Renan au séminaire de Saint-Nicolas, en 1838. C'est elle qui, libérée de ses croyances catholiques, aide le jeune Sulpicien à s'en dégager. C'est elle qui l'accompagne dans sa mission de 1860 et l'on nous dit que les itinéraires de Renan en Palestine ont été précisés d'après ses carnets de route. On sait par quel drame se termina cette collaboration.

*
* *

Lorsqu'il mena son «Enquête au pays du Levant», Maurice Barrès voulut rendre visite au tombeau d'Henriette dans Amschit. Il passe au pied de Ghazir, où fut écrite la «Vie de Jésus», reconnaît la route où le Maître chevauchait, aux côtés de sa sœur, vers Beyrouth et Sidon, et retrouve le propre fils de ce Zakhia Schaloub qui reçut l'écrivain dans sa maison. Ce fils se rappelle parfaitement avoir connu Renan; par malheur, un incident ne permet pas à Barrès de pénétrer dans les chambres ou le frère et la sœur travaillèrent; il doit se contenter de rendre visite à la tombe d'Henriette. Dans les récits que le passant recueille, elle apparaît, très intelligente, maigre de corps, un peu difficile de caractère, très savante et secrète, plus décidée en son rationalisme que l'auteur de cette «Vie de Jésus» dont elle a dirigé la composition.

Au jour où nous sommes rassemblés, en ce Tréguier qui vit la famille réunie, il est impossible que notre pensée n'aille pas rechercher, pour la ramener près de son frère, la compagne incomparable de ses tourments et de sa gloire. Comme d'autres, j'ai voulu revoir sa tombe derrière la

croix et l'inscription arabe qui dit: «Par cette porte tout doit passer», l'yeuxé dont les feuilles persistantes forment, entre les urnes du mur, la seule parure du lieu; les bryones qui croissent à terre, les mêmes que nos paysans appellent des vignes blanches ou des couleuvres; les arums vulgaires, l'église, la place herbue, les grenadiers à fleurs écarlates et, en dépit de la négation assez inconvénante de Barrès, sous les fenêtres mêmes d'Henriette, les palmiers d'Amschit. Une rose de France, venue d'un enclos voisin, s'efforçait d'atteindre le lieu funèbre. Et, plus heureux que mon illustre guide, j'ai pu visiter la maison prêté par Zakhia Schaloub à Renan; les deux chambres du frère et de la sœur, séparées par le patio en forme de croix grecque; celle d'Henriette, inondée de lumière par sept fenêtres, donnant sur la mer; celle de Renan d'où l'on aperçoit, même au mois de mai, les neiges du Sannin. Voyant mon émotion, le descendant de Zakhia détache du mur, pour me l'offrir, une petite porcelaine venue de la Chine; je demande la permission de la déposer ici comme un hommage bien humble mais direct et certain.

*
* *

Barrès, reçu à Perros-Guirec, représente assez bien ces générations de disciples qui, par quelques impertinences, ont voulu se venger de l'influence exercée sur eux par le Maître. Leur enthousiasme les trahit malgré leur surveillance; le jeune auteur de «Sous l'œil des Barbares» attend au jardin la convocation sollicitée; il avoue son trouble. «Le bouquet d'arbres si rares sous le souffle de l'océan, la mer belle à l'infini devant moi, ce sol antique et couvert de divinités tristes et là, dans cette petite maison de briques, l'intelligence la plus claire, la plus ornée que je sache: tout m'enchantais.» L'étude consacrée par Jules Lemaître au professeur du Collège de France est d'une cordiale espièglerie. On voudrait au moins convoquer ici quelques fidèles de Renan, ses amis bretons, Loti dont il regrettait l'absence à la fête de Bréhat, et le plus sûr, le plus pur de ses disciples, Anatole France.

L'œuvre que ce Musée où ils ont leur place contribuera à faire connaître n'est pas une œuvre morte. Elle vit et elle vivra. La méthode de Renan, c'est-à-dire l'application à la recherche de la vérité de la philologie, de la linguistique et de l'archéologie auxquelles il faut joindre maintenant la préhistoire, — cette méthode n'a cessé et ne cesse d'agir. En 1907, cinq ans après la mort du Maître, le P. Paul Dhorme faisait paraître des textes empruntés à la littérature cunéiforme qui décrivent la création de l'humanité par le dieu Mardouk et le Déluge; textes qui fournissent un précieux secours pour l'intelligence de la Bible. Les dieux réunis dans une vieille cité décident d'infliger aux hommes le terrible châtiment. Elle révèle ce dessein à son protégé Outanapistin et lui conseille de se réfugier dans un vaisseau. Le héros embarque sa famille et ce qu'il possède avant le formidable orage qui ne s'apaisera qu'au septième jour, lorsque apparaîtra le sommet du mont Nisir. Le poème conte tour

à tour l'envoi d'une colombe et d'une hirondelle qui rentrent dans l'arche tandis que le corbeau, ayant trouvé la terre, ne revient pas.

★
★ ★

Ce document de la littérature babylonienne nous fournit de graves sujets de comparaison, de réflexion. Ainsi les Sumero-Akhadiens auraient eu la notion du Déluge comme, peut-être, celle d'un Paradis perdu par l'imprudence du héros Tagtoug, coupable d'avoir mangé le fruit défendu. Et voici qu'en 1929, d'après ce que nous explique G. Contenau, dans son «Manuel d'archéologie orientale», les directeurs des deux chantiers de fouilles, à Our et à Kish, pensent avoir rencontré les traces du Déluge sous la forme d'une couche de terre stérile déposée par les eaux. Les découvertes de René Dussaud à Ras-Schamra éclaircissent certaines parties de l'Ancien Testament. Ces travaux nous en apprennent plus que toutes les polémiques à la Voiture, Pareillement, en Égypte, au temple de Deir-el-Bahard, comment ne pas demeurer rêveur devant les reliefs qui nous exposent la naissance mystique de la reine Hatchepsout, une scène d'annonciation, la première apparition de la vie dans un corps modelé avec de la terre. Le passant ne peut que s'étonner; il se savant réfléchit, compare et conclut.

L'œuvre d'Ernest Renan est donc plus jeune que jamais. Il a été, dans toute la force du terme, un précurseur. A la fin de 1848, il entreprenait de résumer la foi nouvelle qui avait remplacé en lui le Catholicisme ruiné, c'est-à-dire sa croyance dans le progrès de la raison. De cette pensée est né «l'Avenir de la Science», fondé sur l'adhésion aux théories de l'évolution, sur la confiance dans l'esprit humain, sur la nécessité de la philologie et de la critique. «Je suis convaincu, — écrivait-il, — qu'il y a une science des origines de l'humanité qui sera construite un jour, non par la spéculation abstraite, mais par la recherche scientifique.» Sur la nécessité d'organiser cette recherche, de constituer des spécialités et de combattre les généralisations prématurées; sur le rôle de l'érudition, sur la vertu de l'analyse, sur les lois du progrès, sur la prééminence de l'esprit, il a écrit, peut-être sous une forme trop abondante, des pages qui demeurent pleines d'enseignements à notre époque où le développement formidable de l'astronomie, de la physique, de la physiologie ouvre à l'intelligence humaine des horizons dont nul ne saurait fixer les limites. Au moment où nous nous préparons à fêter le centenaire de la grande explosion de 1848, «l'Avenir de la Science» reprend tout son sens et toute sa valeur.

L'heure était donc favorable pour rappeler l'attention sur l'œuvre de Renan qui traduit, non pas le triomphe d'un dogme sur un autre dogme, d'une passion sur une autre passion, d'une théorie sur une autre théorie, mais dans la liberté, la concorde et la fraternité, la lente ascension de l'humanité de la nuit vers l'ombre et de l'ombre vers la lumière.

EDOUARD HERRIOT.

Pierre Loti et l'Orient

Tel est le titre d'une volumineuse thèse, soutenue récemment, à Genève, par M. Pierre Briquet. Essai remarquable — le plus attentif, le plus aigu, sans doute, qu'ait inspiré, jusqu'à ce jour, l'œuvre de Pierre Loti, déjà fort commentée.

L'auteur a pu se servir de documents inédits, mis à sa disposition par M. Samuel Viaud (fils de Loti), et, passant au crible de sa critique maintes légendes aussi tenaces que gratuites, il s'est efforcé d'établir l'identité de certains personnages de Loti: celui d'Aziyadé, par exemple encore si discuté, ou des «Désenchantées» que plusieurs considèrent comme d'habiles mystificatrices.

On devine chez le critique qui est aussi un artiste, une compréhension constante du grand «erant» de la terre et de la mer, mais cette divination de l'esthétique de Loti ne va pas jusqu'à l'indulgence aveuglée. M. Briquet veut rendre justice, et, les preuves en main, rétablir ce qu'il croit être la vérité. Sans se laisser impressionner par les railleurs ou les sceptiques, poursuivant son examen jusqu'au bout, il parvient à nous livrer de Pierre Loti un portrait saisissant et complet. Et ses chapitres, écrits en style concis, se succèdent ingénieux et clairs, à la fois... Loti, peintre de l'Orient, confronté avec Lamartine, Gautier, Chateaubriand; l'origine de la passion vouée au voyage par Loti et l'étude serrée des premières griseries d'un enfant qui compte parmi ses ancêtres des marins, des officiers et des pasteurs; la spontanéité de ses premiers enchantements pour les récits bibliques, les scènes de l'Évangile. Et dans le livre de bord de son aïeul, cette phrase qui décidera de sa vocation de marin et d'écrivain: attrait, confus encore, de «l'infini, resplendissement bleu du grand Océan austral où des dorades passaient.» Avec charme et bon sens — ce n'est pas inconciliable — M. Briquet analyse le décor chez Loti, puis, surtout, cette sorte de «cas psychologique» — de drame intime — que constitue le curieux caractère de Loti — éternel passant, apte à n'aimer vraiment quelqu'un ou quelque chose qu'au moment de la séparation définitive d'avec une personne ou d'avec un lieu.

Nostalgie des paysages que le voyageur ne reverra plus; nostalgie des amours défuntées... Combien un panthéisme aussi voluptueusement mélancolique peut paraître insolite aux lecteurs d'aujourd'hui! Ce perpétuel tourment d'aimer et de mourir, cet art de sentir, en ayant l'air de décrire ou de peindre, cette prose musicale qui se sert de mots abstraits, parfois troublants, pour évoquer l'âme des choses plutôt que leurs aspects extérieurs. Aujourd'hui que la mode est aux «reportages» précis et directs, je sais bien qu'une telle sensibilité égocentrique n'est plus de mise. Et pourtant, grâce à cet art de suggérer de l'écrivain, nous «vivons» profondément ce qu'exprime Loti, dans certaines pages, comme si l'auteur d'«Aziyadé», malgré l'effacement qu'a subi son œuvre, n'en demeurerait pas moins l'un des peintres de l'«inexprimable», auquel on reviendra, peut-être, un jour.

J. DUPERTUIS

La vie littéraire

L'humanisme de Mistral

par **Maurice Ricord**

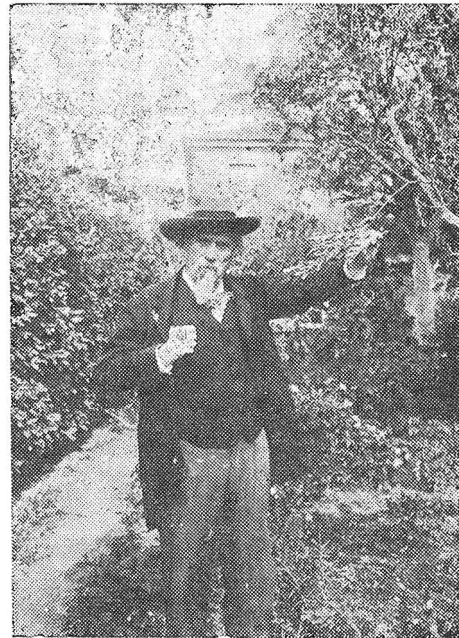
Sous le titre de *Provence Noire*, le grand peintre provençal André Marchand publie un recueil de belles lithographies portant témoignage d'une Provence profonde et dure, plus proche ainsi de la réalité que de la Provence joyeuse, fanfaronne et parfois insupportable de Tartarin et de Daudet. En feuilletant cet album, je pensais à chaque page à Frédéric Mistral, ce poète si populaire que son œuvre, comme celle de Dante et de Pétrarque, est commentée dans les chaires de trois universités françaises et dans les universités des deux mondes, et qui, ayant rendu à sa patrie provençale sa langue et sa foi dans son destin lié à celui de la patrie française, a fait universellement connaître l'âme vraie de ce Midi méditerranéen plus secret, plus inquiet que son apparente gaité le laisserait supposer.

C'est que l'œuvre de Mistral est d'un humanisme plus «humain» qu'intellectuel. Elle constitue un message supérieur à l'adresse de nos contemporains, comme elle le fut pour ceux du poète. De *Mireille* aux *Olivades*, elle est une leçon de cet humanisme dont le pouvoir sur la formation des âmes vient de l'alliance scellée entre la culture païenne et la culture chrétienne, celle-ci adoucissant par la vertu de charité les vigueurs parfois excessives de celle-là.

Mistral est d'abord un poète chrétien. Il l'est dans les dates qui bornent et qui éclairent sa vie. Il naît le 8 septembre 1830, en la fête de la Nativité de la Vierge. Son épopée de *Mireille* apparaît comme une lumière vraiment purifiante, le 2 février 1859, jour de la Purification, que les Provençaux appellent de préférence la Chandeleur; et il meurt le 15 mars 1914, au matin de l'Annonciation. Seul, en France, il a écrit le grand poème catholique de l'amour conjugal, sous ce nom de *Mireille* qui pourrait bien être une déformation de l'hébreu Myriem, c'est-à-dire du nom même de la Vierge.

Ce poète, qui ne voulut jamais écrire qu'en langue provençale, et que Lamartine, dans son fameux *Quarantième entretien du Cours Familier de Littérature*, saluait du nom de «nouvel Homère», était cependant trop universel pour avoir borné son ambition à n'être qu'un poète de village: il n'aimait guère lui-même être rabaisé au rang de poète régional. Son patriotisme français était trop large pour adopter cette limitation. Rejoignant celui de Fustel de Coulanges, fondé sur l'amour du passé et sur l'amour du territoire, il retrouvait aussi celui de Barrès, appuyé sur le double culte de la terre et des morts. Pour Mistral, le passé fait corps avec le présent

qui le raconte. Son œuvre semble bien n'être que le commentaire du mot d'Ulysse: «Il n'y a rien de plus agréable pour l'homme que sa patrie.» Cet esprit et cette œuvre n'acceptent aucun renoncement, aucun reniement, aucune défaillance, aucune compromission. Cet appel adressé à la «Coupo-Santo», avec quelle ferveur les Français l'écoutaient-ils aux pires années de leur récente épreuve:



Frédéric Mistral.

Vuejo-nous lis espérânço
E li raive doù jouvent;
Dou passat la remembrânço
E là fe dius l'an que ven.

«Verse-nous les espérances et les rêves de la jeunesse; du passé le souvenir de la foi dans l'an qui vient.» Souvenir du passé. Foi dans l'an qui vient. C'était leur soutien quand on ne leur avait plus laissé que ce que Péguy appelle «la petite espérance». Mistral a dit aussi, dans son *Ode aux Catalans*: «Dès que noircira la griffe du tyran, toutes les races bondiront pour repous-

ser l'oiseau de proie.» Et son œuvre est encore le refus perpétuel d'un consentement à toute dé faite qu'une tyrannie infligerait à la liberté.

Et Mistral eut, au plus haut degré, l'amour du métier, le respect de la famille et des vieillards, qu'il considère comme les dépositaires de la tradition, de la vertu, enfin, de toutes les vertus civiques et familiales. Son œuvre apparaît comme le couronnement de cet ensemble culturel, qui va de Platon à Virgile et d'Eschyle à Cicéron. Il n'est pas besoin de rappeler, nominativement, les vertus essentielles qu'ont exaltées les Anciens. Tout ce que la morale humaine peut nous enseigner ou exiger de nous est contenu dans l'*Odyssée*, dans l'*Illiade*, dans les *Géorgi-*

ques, dans l'*Enéide*, dans les *Dialogues de Platon*, dans les traités cicéronien, qui nous commandent la probité, le respect de la vieillesse, la fidélité à l'amitié, à l'amour familial, à l'amour conjugal. Le culte des humanités nous entretient dans le culte des héros et dans le respect de l'homme. L'œuvre de Mistral, qui nous rappelle ces grandes vérités dont elle s'inspire, est d'un humanisme épanoui par l'apport de la bonté chrétienne.

Cet humanisme, c'est celui de cette Provence à laquelle il appartenait de toute son âme et de toute sa chair, et dont les lithographies de Marchand nous disent le caractère sérieux et profond.

MAURICE RICORD.

Une amitié amoureuse

Fersen et son secret

par René Maran

M. Charles Kunstler n'est pas un historien de métier. Mais il a des clartés de tout, à l'image de «l'honnête homme» du XVIII^{ème} siècle. On peut lui demander de traiter n'importe quel sujet. S'il accepte de le faire, il ne tarde pas à le vivre avec une conscience dont rien n'altère jamais la mesure. S'effaçant en toute humilité derrière son érudition, qui est grande et diverse, il donne parfois l'impression d'être prêt à s'excuser d'en avoir. Cette modestie dans le savoir émane de ses moindres écrits. Tous sont pleins de grâce et de légèreté, de substance et de retenue. Il les pare d'une beauté qui puise sa perfection dans l'équilibre d'une intelligence aérée, qui se veut toujours aussi impartiale que possible. Chacun de ses ouvrages confirme la variété et la solidité de la culture et du talent de cet humaniste, qui passe avec une souple et minutieuse maîtrise des *Amours de François Villon*, biographie romancée dont la trame est tissée des meilleurs travaux consacrés à ce grand poète, à la *Fontaine aux Trois Miracles*, petit chef-d'œuvre de style francien, pur comme un ruisseau doux-coulant, et de *Watteau l'Enchanteur*, magicien de la palette, à la *Vie Privée de Marie-Antoinette*, qui est une merveille par la sûreté de sa documentation et le tact qui a présidé à son emploi.

Il est tout naturel que M. Charles Kunstler soit passé de Marie-Antoinette à l'homme qui a été certainement le meilleur ami qu'elle ait jamais eu. L'ouvrage qu'il vient de publier, *Fersen et son Secret*, a une pudeur, est d'une dignité et d'une noblesse qui honorent son auteur. Rien

des méandres du pauvre cœur humain ne lui est étranger. Il connaît ses grandeurs, ses faiblesses, ses obscurités, ses illuminations. Mais suppositions et hypothèses ne sont, à ses yeux, que ragots sans fondement. Il cherche moins à attaquer ou à défendre tel ou telle, qu'à établir, textes en mains, la réalité, la vérité. On veut que la femme de Louis XVI ait été la maîtresse du beau Suédois, jeune, grand, vigoureux, bien découplé, aux magnifiques yeux bleus pleins de lumière, aussi séduisant que poli, aussi poli que secret, qui devint la coqueluche des plus belles femmes de Paris dès qu'il y parut, dans les derniers jours de 1773. Les libelles diffamatoires de l'époque lui ont prêté bien d'autres abandons. «Volupté, déclarent Edmond et Jules de Goncourt dans un des chapitres de la *Femme du XVIII^{ème} siècle*, c'est le mot du XVIII^{ème} siècle, c'est son secret, son charme, son âme. Il respire la volupté, il la dégage. Elle est son atmosphère et son soufflé. Elle est son élément, sa vie et son génie. Elle circule dans son cœur, dans ses veines, dans sa tête. Elle répand l'enchantement dans ses goûts, dans ses habitudes, dans ses mœurs et dans ses œuvres.» Et Jules et Edmond de Goncourt d'ajouter, un peu plus loin: «On se quittait comme on s'était pris. On avait été heureux de s'avoir». On était heureux de ne «s'avoir plus». Alors s'ouvrait devant la femme la carrière des expériences. Elle y entrait en s'y jetant, et y roulait dans les chutes, demandant l'amour à des caprices, à des goûts, à des fantaisies, à tout ce qui trompe l'amour, l'étourdit et le lasse, plus flat-

tée d'inspirer le désir que le respect, tantôt quittant, tantôt quittée, et prenant un amant comme un meuble à la mode.»

Il faut, malgré tout, se garder de croire les Concourt sur parole. Leur XVIII^{ème} siècle n'est pas tout le XVIII^{ème} siècle. Il y en a un autre, que Franz Funck-Brentano a mis en lumière dans l'*Ancien Régime*, G. Lenôtre dans *Gens de la Vieille France* et Edmond Pilon dans la *Vie de Famille au XVIII^{ème} siècle*. Immense était le nombre des braves gens vivant à côté d'une minorité dissolue, qui ne pensait qu'aux plaisirs. Ce monde, voué à son insu à la proche épreuve de la révolution et du sang, regorgeait de femmes de caractère élevé, dont l'affectueuse sagesse ne cessait de donner l'exemple dans le cadre uni du foyer, où la venue désirée de l'enfant assurait le salut de la société noble et bourgeoise, aussi bien à Paris qu'en province, une fois sorti du cercle étroit de la cour. Il ne faut pas oublier non plus qu'on était alors féru de «sensibilité» et que cette sensibilité, qui se manifestait, par exemple, dans des comédies larmoyantes du genre de celles que Nivelle de La Chaussée avait naguère mises à la mode, ou de romans comme le fameux *Paul et Virginie*, de Bernardin de Saint-Pierre, avait, en partie, restitué à l'amour le prestige dont l'avait paré autrefois le *Roman de la Rose*.

Fersen et Marie-Antoinette étaient tout pénétrés de ces beaux sentiments et de cette sensibilité. Ces deux amants — il faut donner à ce mot le sens spécial qu'il avait au moyen âge — s'aimaient d'amitié amoureuse, non pas à la façon de Tristan et Iseult, mais à la façon de Roland et de la belle Aude. Tout le prouve, et les aveux qu'on trouve dans leurs lettres, et leurs larmes.

On aurait tort de chercher à faire avouer aux textes ce qu'ils taisent. Marie-Antoinette, amante dans tout ce que ce terme a de fort et de restrictif à la fois, avait trop le sens de l'honneur de son foyer et de son devoir pour se laisser aller aux suprêmes abdications de l'amour, dans les bras de son amant d'élection. Cornélienne dans l'âme, et prisonnière de sa grandeur, elle sut prouver, en domptant jusqu'au bout la passion qui la dévorait, que Mirabeau lui avait rendu le plus éclatant hommage en disant d'elle: «Le roi n'a qu'un homme, c'est sa femme». Elle ne s'était longtemps démenée et agitée que pour échapper au chômage sexuel, à l'intolérable virginité qui avait été longtemps son lot, du fait de son mari, roi timide et démophile à l'extrême. Il était malheureusement trop tard lorsque des maternités successives la rendirent enfin à sa nature profonde. On l'avait aimée Dauphine, Reine et Mère, on l'exécrait. Elle ne fut plus que l'Autrichienne ou la boulangère, avant de devenir la veuve Capet. C'est alors que, montrant la très grande reine qui sommeillait en elle, elle afficha, dans l'adversité, cette simple, naturelle et constante grandeur qui est comme la respiration de la vraie noblesse d'âme. Les derniers mois et les derniers jours de sa vie furent d'une sainte qui se refuse à déchoir et y parvient sans effort. Elle mourut en martyre et en reine, en dédiant ses dernières pensées à l'infortuné Louis XVI,

qui lui avait laissé l'exemple de sa mort, à ses enfants qu'elle adorait, et aussi à Fersen, dont l'amitié amoureuse lui avait permis de traverser la majeure partie du cyclone révolutionnaire avec une grande flamme au cœur, et sans doute de secrets espoirs d'évasion.

La vie de célibataire que Fersen, grand-maréchal de la cour du roi de Suède, mena jusqu'au jour où il fut assassiné par des adversaires politiques trop bornés pour comprendre que la froideur qu'il témoignait à tous et en tout et l'exacritude hautaine avec laquelle il remplissait les devoirs de sa charge signifiaient que ce grand seigneur avait trouvé ainsi le moyen de porter le deuil d'une présence immatérielle, cette vie droite et stricte magnifia à jamais la mémoire de ce prince qui resta fidèle, jusqu'à sa fin tragique, «à la seule personne à laquelle il aurait voulu être».

Il semble qu'en ce pudique aveu on ait la clef du secret de Fersen et de Marie-Antoinette. On doit savoir gré à M. Charles Kunstler de la piété compréhensive et de l'élévation de pensée qu'il a apportées dans l'exposé d'un de ces mystères historiques qui ont le don de provoquer les controverses passionnées des chercheurs et des curieux. Les romans ne se terminent pas toujours comme on voudrait les voir se terminer. Celui de Marie-Antoinette prend fin sous le couperet de la guillotine, celui de Fersen lors d'une émeute. On ne sait rien de plus. Tout le reste n'est que calomnies de pamphlétaires, diffamations tendancieuses et littérature.

RENÉ MARAN

Ouvrages Reçus

« Douze ans dans la tourmente »

par Roman Fajans

préfacé par Léon Noël

Membre de l'Institut,
Ambassadeur de France.

« EDITIONS LA JEUNE PARQUE ».

COLLECTION

« Pour servir à l'Histoire de ce Temps ».

Quelques Nouveautés :

Georges Simenon:	
« La Fenêtre des Rouets »	120 frs.
André Maurois:	
« Sept visages de l'amour »	150 »
Paul Géraudy:	
« L'Amour »	80 »
Jean de Baronceili:	
« Le Disgracié »	130 »
Olivier Séchan:	
« L'Amour du vide »	130 »
Constance Colline:	
« Le Jardin des fées »	200 »
Pierre Daninos	
« Eurique et Améropé »	130 »
Henry Castillon	
« Orténo »	125 »

Edités à « La Jeune Parque ».

Pour un tricentenaire

Pierre Bayle, précurseur de la "Philosophie"

par **Charles Pichon**

Etrange homme que ce Pierre Bayle, né au Carlat, dans les Pyrénées, en 1647, et dont le monde savant va célébrer le troisième centenaire!

Sa vie est celle d'un bohème, dont le calvinisme originel fait le meilleur ménage avec la gaillardise et souvent avec l'obscénité. Son œuvre est celle d'un vagabond de l'esprit qui sait tout, parle de tout, raconte tout, rit de tout, et même comprend beaucoup de choses. Mais l'héritage de ce prodigieux gyrovague dépasse sa médiocre réputation. Car Pierre Bayle est le père authentique de Voltaire, de Frédéric II et de la Révolution française. C'est encore lui, invisible mais présent, qui inspire, à travers Voltaire, le rationalisme de la doctrine soviétique.

Bien des auteurs, plus célèbres, n'en ont certainement pas opéré le quart.

Sa vie est d'ailleurs un roman. Pierre Bayle naît calviniste, comme son père, pasteur, qui lui enseigne le latin et le grec. Il devient alors (notez ce trait) un théologien et un discuteur, à qui toutes armes sont bonnes pour ferrailer, et il découvre un précieux arsenal, qu'il ne délaissera jamais: les *Essais* de Montaigne.

Il s'en va faire sa philosophie chez les Jésuites de Toulouse, qui le convertissent, et le conduisent même — un sujet si brillant! — chez l'évêque de Rieux, une toute petite ville campagnarde qui s'enorgueillit d'une majestueuse cathédrale en pierre rose, à la Servandoni. Le prélat, séduit par le garçon, promet de payer ses dernières études, mais celui-ci se trouve déjà las de ces quelques mois de catholicisme: il repasse chez Calvin, se place comme précepteur, obtient la chaire de philosophie de l'Académie protestante de Sedan, puis celle de Rotterdam, où il retrouve son collègue et ami Jurieu, et ne tarde pas à se brouiller avec l'impétueux pasteur.

Bayle avait déjà ses livres brûlés dans la France catholique par arrêt du Parlement: Jurieu l'accuse de complot contre les protestants, le fait condamner par le Consistoire de Rotterdam et décide les magistrats à lui retirer sa chaire et sa pension.

Ce sont ces années de loisirs forcés qui vont permettre à Bayle de réaliser un projet qu'il caressait depuis longtemps: le *Dictionnaire historique et critique*. Il meurt encore jeune, à cinquante-neuf ans.

Du magasin énorme et mêlé qu'il laisse après soi, deux pièces survivent: les *Pensées diverses sur la Comète de 1680* et le *Dictionnaire*. Il est curieux que ces textes dynamique soient l'un comme l'autre des ouvrages d'occasion. Dans les

Pensées, Bayle tire prétexte des préjugés qui attribuent aux comètes une puissance mystérieuse pour entreprendre l'examen de tous les excès qu'il attribue à la «superstition» (c'est-à-dire à la foi). Dans le *Dictionnaire*, il annonce comme premier propos de redresser les erreurs et de combler les lacunes d'un ouvrage alors célèbre; le *Grand Dictionnaire historique* de Moréri: en fait, il déverse dans ces «addenda et errata», une quantité extraordinaire de notions d'histoire, de littérature, de philosophie, de réflexions personnelles, d'anecdotes gailtardes, de discussions allègres, d'où il ressort, noir sur blanc, que tout peut se défendre ou du moins se soutenir et qu'il n'y a point de vérité assez certaine pour qu'en son honneur on s'égorge; ce fils de pasteur est devenu, en fait, un manichéen.

C'est l'amour comme la manie de la discussion qui l'ont mené là. Bayle est un homme de bibliothèque, une sorte de «vieux garçon» de l'esprit, pour qui le monde entier tient dans les livres et dont toute la passion s'alimente et se déverse dans les doubles-colonnes des volumes reliés en veau. Esclave du vice impuni de la lecture, il se gorge et s'enivre de la chose imprimée, il se sent vivre dans la discussion, se passionne pour la polémique, se délecte aux bouffonneries sur les sujets graves, et rencontre le parfait bonheur dans la démolition de cabinet. Lourd avec cela, autant que ses in-folio, parfaitement désordonné d'esprit, — comme Voltaire lui-même, — mais riche de substance, déconcertant, savoureux, allègre tout compte fait, comme la passion livresque et libertine qui l'emporte hors des sentiers battus et, parfois, à force de discussion, assez loin de l'évidence.

Toutefois un tel homme, encore qu'attachant jusque dans ses excès, se présentait à l'entrée du XVIII^e siècle comme un érudit de la Renaissance, comme un savant en us et un théologien retourné; il n'eût sans doute rencontré nulle audience hors de ce cercle spécial s'il n'avait été utilisé par un grand bourgeois mondain, affamé de gloire, éperdu de nouveauté, qui s'appelait Voltaire. Celui-ci sut découvrir, dans le précieux fatras du vieux polygraphe, les armes vraiment redoutables, et donner à ces dernières un trait et une portée qu'il était, seul, capable de leur donner.

Mais l'histoire se gardera d'oublier, perdu dans sa «librairie» nordique, habile, enthousiaste, infatigable, le sieur Pierre Bayle, méridional et maître armurier.

CHARLES PICHON.

Figures scientifiques françaises

Le Professeur Robert Debré

par le **Dr. A. Kaplan**

Le titulaire de la Chaire de clinique médicale infantile parisienne à l'Hôpital des Enfants Malades, le professeur Robert Debré, est une des personnalités médicales dont l'autorité et la renommée font le plus grand honneur à la science française.

D'origine alsacienne, il est d'abord attiré par des études littéraires et philosophiques qui auront une influence importante au cours de sa carrière scientifique. Il recueille l'enseignement de Bergson, de Brochard et de Lévy-Brühl; il groupe avec l'élite de sa génération autour de Charles Péguy et participe au courant d'idées généreuses de justice et d'amélioration sociale qui caractérisent l'activité intellectuelle de la jeunesse de cette époque. Il aborde, cependant, les études médicales et gravit rapidement les échelons de la hiérarchie au contact de Maîtres qui distinguent son esprit curieux et précis et lui donnent son goût pour les recherches.

Son œuvre scientifique est immense. Dès le début de sa carrière, il s'oriente spécialement vers la médecine infantile et les sciences qui s'y rattachent, l'hygiène, la bactériologie et les maladies infectieuses. Tous ses travaux portent la marque d'un esprit original rompu à des disciplines rigoureuses. L'analyse minutieuse des symptômes cliniques selon la tradition française la plus ancienne, celle que lui ont enseignée Marfan, Netter, Letulle, Landouzy dont il fut l'élève, s'associe à une critique minutieuse des faits observés. Toutes les investigations que permettent les méthodes les plus modernes de laboratoire, tout l'appui que peut apporter une expérimentation large, utilisée selon les principes que lui ont appris Roux, Charles et Maurice Nicolle, servent à la compréhension des symptômes. Par besoin de comprendre, par souci de clarté, les faits acquis et solides sont seuls retenus, les théories nébuleuses et imprécises condamnées et violemment critiquées.

En clinique pédiatrique, il n'est guère de domaine où les travaux du professeur Debré n'aient permis de faire connaître des faits nouveaux ou de mettre au point les connaissances actuelles. Ses publications sur la méningite cérébro-spinale et l'endocardite maligne à évolution lente sont restées classiques. Il apporte une contribution extrêmement importante à l'étude de la tuberculose de l'enfant. Il démontre le rôle de la contagion, décrit les signes cliniques et radiologiques de la maladie, fait admettre l'importance de la cutiréaction pour son dépistage, et isole parmi la symptomatologie extrêmement confuse de l'hypertrophie des ganglions intra-thoraciques les si-

gnes liés à l'existence d'une atteinte tuberculeuse. Les progrès considérables réalisés en matière de tuberculose infantile, qui permettent avec tant de précision de déceler les premières manifestations de la maladie et de prendre les mesures prophylactiques, résultent en grande partie de ses recherches.

Il préconise l'emploi du sérum de convalescent dans les mesures infectieuses telles que la rou-



M. Le Prof. Robert Debré.

geole et la coqueluche et en précise les indications. Grâce à cette découverte, la mortalité dans les crèches et les hôpitaux, résultant de ces deux maladies jusque là redoutables, se réduit considérablement. Il réussit à dissocier parmi les états fébriles du nourrisson les fièvres alimentaires non-infectieuses, telle que la fièvre de lait sec. Avec Maurice Lamy, il décrit complètement les signes de deux maladies sanguines jusqu'alors mal isolées: l'ictère hémolytique et les leucémies aiguës.

Sans pouvoir énumérer tous ses travaux cliniques, il faut rappeler sa contribution à l'étude des kystes gazeux du poumon, et des troubles de la ventilation pulmonaire, des signes des

infections urinaires, des néphrites aiguës et chroniques, la description originale de syndromes rares, telle qu'une maladie très spéciale du foie : la polycorie. Tout récemment, avec Thieffry, il publie une étude extrêmement originale sur les signes clinique de la poliomyélite avant l'apparition des paralysies, et les modifications du liquide céphalorachidien dans cette maladie, ce qui permet maintenant de la reconnaître et de la traiter beaucoup plus rapidement.

En étroite collaboration avec les éminents bactériologistes de l'Institut Pasteur, il a poursuivi des recherches importantes et appliqué dans le domaine pratique leurs découvertes. Il démontre avec Calmette l'inocuité et l'efficacité du B.C.G. Il préconise et répand l'emploi de la vaccination antidiphthérique et antitétanique par l'anatoxine de Ramon.

*
* * *

Aussi vaste, aussi féconde que soit son œuvre scientifique, elle ne représente qu'une partie de son activité créatrice. Grand patriote, il participe à la guerre de 1914 en qualité de médecin d'un groupe d'artillerie. Dès 1940, au début de l'occupation allemande, il contribue à l'organisation de la Résistance. Il réussit à prendre contact avec les organismes de la France Libre, met sur pied les services médicaux de l'Armée Secrète. Il é-

chappe de justesse à la Gestapo qui venait l'arrêter à son domicile et doit vivre dans la clandestinité. Il continue néanmoins à assurer les services de la Résistance, ce qui lui permet de diriger le Service de Santé des Forces Françaises de l'Intérieur pendant la Libération de Paris et d'être nommé au Comité Parisien de la Libération qui administre la capitale pendant un an.


Fin lettré, il garde pour les travaux littéraires le goût de sa jeunesse. Dans sa vie, tout entière consacrée à l'étude et à la recherche, il réserve cependant quelques instants pour s'entretenir avec les écrivains éminents dont il est l'ami, Proust et Valéry, trop tôt disparus, Vercors.

Il s'intéresse à tous les problèmes qui touchent l'enfance et se penche sur les questions sociales et démographiques qui s'y rattachent. Il fonde, avec Léon Bernard, *L'Oeuvre du Placement familial des Touts-Petits* qui se charge des enfants nés de mères tuberculeuses. Il entreprend, pour la Société des Nations, une vaste enquête sur la mortalité infantile. Dans un livre récent, il propose des solutions à de nombreux problèmes. Il est l'un des premiers à avoir proposé la création d'un Ministère de la Population récemment réalisé, qui groupe sous une même direction les différents services chargés d'assurer la Santé Publique, le logement, l'urbanisme, le peuplement et l'immigration. Dans le cadre de la Sécurité Sociale, il envisage une organisation de la lutte pour la natalité et contre la mortalité dont s'inspire le plan en voie d'application en France.

A la tête d'une clinique renommée, il a su maintenir et accroître la réputation de la pédiatrie française. La puissance de son travail, la netteté de sa pensée, la valeur et l'intérêt de son enseignement toujours exprimé dans une langue parfaite, ont permis la création d'une école remarquable. De tous les pays du monde, dès que la reprise des relations l'a permis, de nombreux médecins et étudiants étrangers sont venus dans le Service du Professeur Debré pour profiter de ses leçons. Lui-même, au cours de nombreux voyages et missions à l'étranger a contribué à ces utiles échanges de connaissances et d'idées. Membre de nombreuses sociétés médicales étrangères, aux travaux desquelles il participe activement, Délégué de la France à l'U.N.E.S.C.O., il entretient avec les grands savants de tous les pays des relations personnelles étroites et, grâce à la considération dont il jouit, augmente le prestige de la science médicale française.

A. KAPLAN.

Sécurité d'abord !



Immeuble de la Compagnie,
21, Avenue Fouad 1er, Le Caire

ASSUREZ-VOUS

LA GENEVOISE

CAPITAL & RESERVES
240 millions de Francs Suisses

Dir. pour l'Orient : Dr. Georges Vaucher
21, Avenue Fouad 1er, Le Caire

Représentants à Alexandrie :
MM. M. Mitarachi & Co.,
15, Rue Tousoun Pacha
• Reinhart & Co., 7, Rue Adib
• H. Kupper & Co. 26, Eglise Copte

"LA GENEVOISE" investit en Egypte les réserves des assurances contractées dans ce pays. Sa fortune libre en Suisse constitue une garantie supplémentaire.

"LA GENEVOISE" accorde des prêts sur hypothèques d'immeubles locatifs et urbains à des conditions avantageuses.

Alcool de Menthe
de RICQLES
La menthe forte
qui réconforte

La Vie Artistique

Le XVII^e siècle et la peinture toulousaine

par **Raymond Cogniat**

Selon les courants d'idées, chaque époque oublie ou redécouvre certains artistes du passé, parfois même toute une tendance. Si notre temps se plaît à ce jeu où il croit réinventer la gloire d'artistes disparus, il n'a cependant pas l'exclusivité de ce genre de résurrection. Les Romantiques ont découvert le gothique et oublié le XVIII^e siècle, les frères Goncourt ont mis à la mode le XVIII^e siècle et l'art d'Extrême-Orient, Maurice Barrès a sorti de l'oubli le Greco, et le cubisme a mis l'œuvre de David, de Fouquet, et d'Ingres au premier rang de l'art moderne. Ce ne sont là que quelques exemples pris au hasard parmi les plus connus.

Nous assistons actuellement à un mouvement analogue, mais d'une plus large envergure, avec les peintres français du XVII^e siècle. Il semble avoir été déclenché, il y a quelques années, par l'exposition des «maîtres de la réalité» organisée, aux environs de 1934, au Musée de l'Orangerie, et qui fut une véritable révélation, non seulement en raison des noms qu'elle tirait de

l'oubli, mais aussi du style des œuvres exposées qui, pourtant, pour la plupart, figuraient déjà dans les musées, mais qu'on ne prenait plus la peine de regarder. Déjà, quelques mois plus tôt, différents articles sur Georges de La Tour redonnaient à cet artiste complètement oublié la place à laquelle il avait droit aux côtés des frères Le Nain.

Jusqu'alors, et depuis bien longtemps, on s'était fait de l'art du XVII^e siècle une image fort conventionnelle où toute l'esthétique était dominée par la majesté des peintres officiels, obéissant aux commandes de la Cour, à la pompe du règne de Louis XIV. Le Brun était le maître exclusif et incontesté. C'était donner de ce temps une image un peu trop schématique et oublier facilement que le règne de Louis XIV n'englobe que la seconde moitié de ce siècle.

Seuls, les frères Le Nain avaient surnagé; au reste on ne s'étonnait pas de les trouver ainsi isolés, dans une époque où ils semblaient ne se rallier à nul autre artiste. On commence à s'a-

MISSION LAIQUE FRANÇAISE



La rentrée des classes pour le Lycée Français du Caire (2, Rue Youssef el Guindi) est fixée au Mercredi 1^{er} Octobre. Collège Français (45, Rue el Daher) : rentrée des classes le Vendredi 3 Octobre.

**Service automobile
pour les élèves de Méadi.**

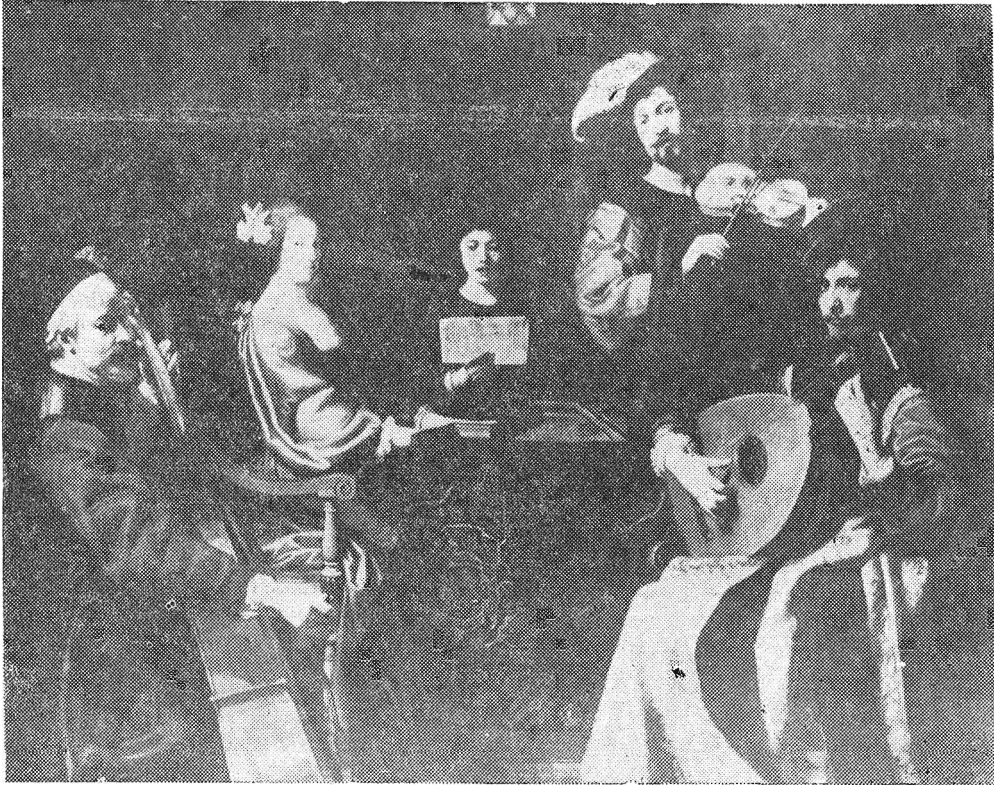


Les inscriptions sont reçues tous les jours non fériés de 9 heures à midi

percevoir qu'il y eut, à cette époque, un tout autre courant, beaucoup moins emphatique, plus directement rattaché à la réalité des choses, plus soucieux d'exprimer avec noblesse, mais sans artifice, les émotions humaines ou les aspects quotidiens dans leur simplicité émouvante.

de l'extérieur, en la circonstance, d'Espagne et d'Italie, agissaient sur l'art français qui les utilisait et les transformait sans les renier.

Une exposition comme celle de l'Art Toulousain a donc non seulement le mérite de nous montrer une Ecole qui a son autonomie et une



La partie de musique, par Nicolas Tournier (Musée du Louvre).

Parfois même, on trouve chez certains artistes, comme Claude Vignon ou Jacques Courtois, dit «Le Bourguignon», un certain lyrisme dans l'expression et dans la technique, qui disparaît aux siècles suivants, pour ne reparaitre qu'au XIX^{ème} siècle, avec les Romantiques, détachant ainsi des peintres comme Géricault et Delacroix à une tradition bien française.

L'exposition des peintures des églises parisiennes, il y a quelques mois, au Musée Galliera, attira de nouveau l'attention sur certains de ces peintres. Celle qui vient de s'ouvrir au Musée de l'Orangerie, sous le titre *l'Age d'Or de la peinture Toulousaine*, apporte de nouveaux éléments plus importants encore et plus nombreux. Elle prouve qu'il existait alors, dans les provinces françaises, des mouvements aussi caractéristiques que dans la capitale, et que les dites provinces ne se contentaient pas d'une vie ralentie. Les œuvres qu'on y créait sont d'autant plus typiques qu'elles montrent par quel cheminement et par quelles adaptations les influences venues

indiscutable homogénéité malgré les courants qui la traversent, mais encore celui de nous indiquer les transitions nécessaires, d'une part, se rattachant au caravagisme italien et au pathétique espagnol, d'autre part, offrant une préface du XIX^{ème} siècle réaliste et romantique tout en amorçant l'art du portrait, qui connaîtra au XVIII^{ème} siècle un essor si exceptionnel.

Même les grandes compositions, comme *Le Triomphe de Joseph* par Prader, qui, dans une certaine mesure, laisse prévoir les risques d'un académisme naissant, même celles de Tournier, représentant la *Bataille des Roche Rouges* et qui n'est pas sans rappeler Paolo Uccello ou Piero della Francesca, même ces grandes compositions, disons-nous, témoignent, à la fois, d'une maîtrise et d'une liberté extrêmement intéressantes.

De tous les artistes qui reviennent à flot à cette occasion, et dont les noms vont probablement reparaitre en meilleure place dans les prochaines histoires de l'art, il en est plusieurs dont on s'étonne, même en tenant compte des modes,

qu'ils aient pu être oubliés. Jean Chalette et les Rivalz sont de ceux-là, qui ont poussé l'art du portrait jusqu'à un style dont la rigueur n'exclut pas cependant la ressemblance. Mais entre tous, c'est à Nicolas Tournier qu'iront nos préférences pour son mélange d'austérité et de pathétique, de réalisme et de simplification, qui fait de chacune de ses toiles une œuvre accomplie, et permet de le situer presque sur le même plan qu'un Georges de La Tour. Comme lui, il a le goût des couleurs utilisées en grandes surfaces nettes, des éclairages francs, ménageant des zones d'ombres épaisses et des contrastes nettement déterminés, le goût des harmonies de couleurs à la fois variées et sobres. Des œuvres comme le *Christ porté au Tombeau* et *La partie de musique* marquent les deux pôles de sa personnalité et comment il réussit à être émouvant à force de dignité et d'exactitude.

De telles révisions sont extrêmement importantes et intéressantes, car elles ne sont pas seulement significatives d'une curiosité des historiens d'art, désireux de renouveler leurs thèmes: leur succès même trahit quelque chose de l'esprit contemporain et des problèmes qui le préoccupent. Ainsi cette redécouverte des peintres de la réalité est peut-être un signe précurseur d'une nouvelle orientation dans l'art qui s'élabore. Verrons-nous s'en confirmer peu à peu les conséquences dans les œuvres des artistes vivants?

RAYMOND COGNAT.

Un grand chirurgien français :

RENÉ LERICHE

par René Sudre

Au moment où l'on vient de retrouver un important manuscrit de Claude Bernard, il sied peut-être d'évoquer la figure du grand médecin qui, après d'Arsonval et Nicolle, occupe la chaire dans laquelle il enseignait au Collège de France. En réalité René Leriche est chirurgien, mais c'est son originalité profonde de n'avoir jamais séparé les deux arts, considérant la chirurgie comme un moyen particulier de résoudre un problème médical, c'est-à-dire de rétablir les fonctions physiologiques altérées par la maladie. «La maladie, a-t-il écrit, ne nous apparaît plus comme un parasite vivant sur l'homme et vivant de l'homme qu'elle épuise. Nous y voyons la conséquence d'une déviation, initialement minime, de l'ordre physiologique.» Et cela est bien la pure inspiration de Claude Bernard.

René Leriche est né à Roanne en 1879. Il a donc 68 ans et en paraît 50 tant il a su se conserver robuste et alerte. Il a fait ses études médicales à Lyon et a suivi la filière universitaire tout en publiant de remarquables travaux qui

COLLÈGE DE LA SAINTE FAMILLE

A FAGGALAH

ET

PETITS COLLÈGES DU CAIRE ET D'HÉLIOPOLIS

dirigés par les PÈRES JÉSUITES



Enseignement Secondaire

Français et Egyptien

ouvraient des vues nouvelles. En 1924, lorsqu'il s'agit de faire de Strasbourg un grand centre scientifique qui fit oublier la domination allemande, Leriche fut nommé professeur de pathologie chirurgicale à la Faculté de médecine. En 1934, Charles Nicolle l'appela à Paris pour le suppléer au Collège de France. Quatre ans plus tard, à la mort du grand microbiologiste, il recueillait sa succession, et jusqu'à la guerre il partagea son temps entre sa clinique strasbourgeoise et son enseignement parisien. Dans l'intervalle il avait été nommé associé national de l'Académie de médecine (1936). L'Académie des sciences l'appela à son tour en 1945 dans sa section de médecine et chirurgie, en remplacement de Jean-Louis Faure. Naturellement il appartient aussi à l'Académie de chirurgie et à nombre de sociétés savantes.

Des ouvrages qu'il a publiés, les principaux sont: *De la méthode de recherche dans la chirurgie*, *Physiologie pathologique chirurgicale*, *Physiologie normale et pathologie de l'os*, *Thérapeutique chirurgicale*, *Artériectomie*, *La Chirurgie de la douleur*. Ce dernier livre lui a fait, même auprès des profanes, une renommée considérable en France et à l'étranger. Leriche est appelé maintenant «de chirurgien de la douleur.» Dans ce domaine médical qui touche de si près à la psychologie, il a redressé aussi des idées fausses. Les philosophes qui s'appliquent à justifier les fatalités naturelles, même lorsqu'elles heurtent notre sentiment de la justice, nous ont dit que la douleur est un phénomène nécessaire,

parce que c'est le signe d'un combat livré par l'organisme et qui doit se terminer normalement par la guérison. Leriche remarque que la douleur est loin d'être un élément essentiel de la maladie. Un grand nombre de maladies chroniques ne connaissent pas ce prétendu «avertissement de la nature.» D'autre part, il est extrêmement inégal, puisqu'il est absent à l'installation d'un cancer et nous inflige des souffrances exorbitantes pour des maladies non dangereuses comme le mal de dents ou la sciatique.

La douleur est évidemment un phénomène cérébral, et la question se pose de savoir si elle ne serait pas auparavant un phénomène sensoriel qui aurait son excitation et ses voies propres. Mais Leriche doute que la douleur des psychologues soit la même chose que la douleur des médecins. Il a défini une «douleur-maladie» qui n'avertit d'aucune lutte salutaire et qui ne s'épuise jamais. Loin de constituer une réaction de défense, loin d'être une loi de l'espèce, elle est «un phénomène monstrueux», un désordre toujours néfaste et qu'il faut supprimer. Ce n'est pas là une vue théorique, car Leriche a trouvé des méthodes qui vainquent la douleur. Aux moyens purement médicaux que sont les médicaments analgésiques et la physiothérapie, il a ajouté un moyen chirurgical audacieux. Il coupe, ou interrompt par un anesthésique, les voies nerveuses par lesquelles se transmet la douleur, en allant jusqu'aux racines postérieures près de la moelle, jusqu'à l'intérieur de la moelle elle-même. D'autre fois, c'est au sympathique qu'il s'en



COLLÈGES DES FRÈRES

(Alexandrie — Le Caire — Port-Saïd)

AU COLLÈGE SAINT MARC

(Dirigé par les Frères des Ecoles Chrétiennes).

Chatby — Tél. 29709 — Alexandrie

Enseignements Primaire et Secondaire — Français et Egyptien

Ecole Supérieure de Commerce — Cours de «Matriculation»

Classe de Mathématiques spéciales

Cours Préparatoires aux Ecoles Supérieures et aux Facultés Egyptiennes

Le Collège reçoit des internes pour tous les Cours.

Inscriptions tous les jours de 9 à 12 h. et le lundi, mercredi et vendredi de 15 à 18 h.



Le professeur Leriche.

prend, pour changer la nutrition des nerfs sensitifs et atténuer les symptômes douloureux. Dans la majeure partie des cas, les douleurs incurables s'éteignent sans autre dommage pour l'individu. «Grâce à la chirurgie nerveuse, écrit-il, nul n'a plus le droit de désespérer.»

Leriche a encore été un novateur dans le traitement des fractures et des maladies des os. La soudure osseuse est une réparation naturelle qui se fait par apport de calcium autour des tissus calcifiés. Quand cet apport n'est pas assuré, soit par une mauvaise alimentation, soit par manque de lumière, soit par déficit de la glande thyroïde, on a une «pseudarthrose» souvent inguérissable par les méthodes usuelles. On peut cependant la guérir, comme Leriche l'a montré, au moyen d'une opération insignifiante. Il favorise la reconstitution du tissu osseux en modifiant la circulation sanguine ou l'état des humeurs au point de fracture. Ou bien il avive et rapproche les os brisés, où il greffe des lambeaux d'un os distant. Ces méthodes ont rendu d'immenses services à la chirurgie de guerre.

On doit encore à Leriche des connaissances nouvelles sur l'innervation sympathique du cœur. Il en a tiré un moyen de dilater les vaisseaux, en sectionnant un des ganglions qui en commande la vaso-constriction. Une injection de novocaïne apaise les crises d'angine et supprime le spasme des artères coronaires, la section des tronçons artériels mutilés fait disparaître les douleurs et les spasmes. Si l'on coupe en même temps les ganglions sympathiques lombaires, on peut

LYCÉE FRANÇAIS D'ALEXANDRIE

La rentrée des classes est fixée au
Vendredi 3 Octobre



pour

Le jardin d'enfants, les sections primaires, secondaires, françaises et égyptiennes du Lycée des garçons et du Lycée des filles.

L'école de Commerce, l'école supérieure d'agriculture ainsi que la classe de mathématiques spéciales.

Au 15 Octobre pour les Cours supérieurs, les cours techniques et les cours du soir.

Les horaires comporteront trois après-midi de classe.

Un internat sera ouvert au Lycée des garçons.

Il y aura un service de demi-pension et de surveillance de repas aux deux Lycées.

Les nouveaux et les anciens élèves sont tenus de s'inscrire à l'Economat avant la rentrée.



Situation unique

au bord du Nil, près du Sporting
et du Jardin de la Grotte

4, Rue Ibn El-Machtub
Tél. 45576 — Madame MORIN

Les programmes officiels

TOUTES LES CLASSES

TOUTS LES EXAMENS

BACCALAURÉAT

1ère partie : A, A', C et Moderne
2ème » : Philosophie, Mathématiques

MAXIMUM DE SUCCÈS

Petits groupes d'élèves
Professeurs spécialisés

UNE SECTION ANGLAISE

Prépare avec succès depuis 18 ans
aux examens anglais

Cours Supérieurs de Littérature,
d'Art et de Philosophie

COURS COMMERCIAUX

DEMI-PENSION — AUTOBUS

Rentrée le Vendredi 3 Oct. 1947

établir une circulation nouvelle. Un des miracles de Leriche est d'avoir privé un chien de ses principales artères sans avoir compromis en rien son existence. Cette technique a donné des résultats heureux dans le traitement des phlébites

Après avoir ainsi renouvelé si brillamment la science encore bien modeste du sympathique, Leriche a tourné son attention vers les glandes à sécrétion interne. En prônant la médecine des humeurs, il a été l'un des plus éminents artisans du «retour à Hippocrate». La découverte des déséquilibres intérieurs des hormones est, selon lui, «presque une révolution». L'humorisme moderne, qu'il annonce, fera sa part au tempérament, c'est-à-dire au «terrain», permanent, ainsi qu'aux lésions accidentelles qui pourront être réparées en restituant l'équilibre des hormones. Il pense que c'est dans ce domaine que se feront les conquêtes de demain. Le domaine des vaccins et des sérum lui paraît quelque peu épuisé et il avoue la faillite relative des méthodes purement physiques, en particulier de la radiothérapie. Quant aux méthodes chimiques, selon lui, elles n'ont pas donné aussi tout ce qu'elles promettaient.

Leriche n'est pas seulement un grand médecin, c'est un esprit philosophique qui a fourni toute sa mesure dans le volume de *l'Encyclopédie française* consacré à «la santé et la maladie» (tome VI). Il se rallie fermement à la doctrine de Claude Bernard en assurant que la vie n'est pas un pur mécanisme explicable par la physico-chimie, mais qu'elle atteste un ordre, une liaison, en un mot, une finalité encore incompréhensible. Sous le nom de «régulation», la physiologie contemporaine reconnaît l'existence de «l'idée directrice» suggérée par le génial auteur de *l'Introduction à la Médecine expérimentale*. Et il n'est pas douteux que ce redressement théorique de toutes les disciplines de la biologie aura des répercussions sur la médecine elle-même.

RENÉ SUDRE.

CHANGEMENT D'ADRESSE

Nous prions nos abonnés, nos lecteurs et nos amis de prendre note de notre nouvelle adresse:

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

1, Rue Mash-Hadi,
(Rue Emad Eddine, avant la
Banque Misr), Le Caire.

Revue des livres

par **Henri Gal**

«La cité grise» (1), c'est l'Hôpital de la Salpêtrière et ses dépendances; piètre sujet pour un récit, et, pourtant, M. Jean Faurel, en deux-cents pages, nous restitue l'atmosphère faite de douleur et de douceur triste de cette petite ville dans la grande qu'est Paris, où les déchets de l'humanité viennent finir leur vie. Beaucoup de pitié contenue, des sentiments exprimés avec tact et pudeur donnent une dignité et une classe à ces pages douloureuses. L'histoire du lit No. 7 nous bouleverse plus que celle d'Avelonga, qui n'est qu'un aliéné, ou celle de la petite Avril, qui est prévisible, mais la marche du mal, son arrêt, ses reprises jusqu'à l'issue fatale, que l'auteur nous laisse prévoir, tout le drame de la maladie incurable nous est conté avec un dépouillement qui atteint au grand art.

Dans un tout autre genre, nous avons classé le «Tropique du Cancer» (2), d'Henri Miller. Nous avons dit ce que nous pensions de ses ouvrages, que d'aucuns qualifient de pornographiques, dans une de nos précédentes chroniques. Cette fois, encore, Miller se laisse aller à son démon, ou à son génie, et il nous offre en vrac l'histoire de son séjour à Paris, il y a quelques années. L'histoire se termine comme elle commence, c'est-à-

dire qu'elle n'a ni queue ni tête; l'auteur raconte sa vie, ses relations avec ses camarades de débauche, ses besoins d'argent, sa misère, ses emplois misérables, l'aide qu'il trouva chez quelques Américains, son séjour à Dijon, dans un collège, comme professeur; bref, le tout serait les souvenirs d'un jeune étranger venu vivre dans la grande ville qu'est Paris, centre intellectuel du monde, passionné de liberté, admirateur de la France, critique sévère des mœurs anglo-saxonnes, et cela ne sortirait pas de l'ordinaire si la langue de cet extraordinaire Miller ne venait tout gâcher, disent ses ennemis, tout embellir, disent ses amis; langue verte, violente, où l'épithète est appliquée avec une précision scatologique, où la débauche verbale est étincelante, accablante, horrible et admirable. On ne peut dénier à Miller une puissance et une vitalité stupéfiantes, c'est une force de la nature; évidemment, tout n'est pas beau dans la nature, mais elle existe tout de même; tout n'est pas beau dans Miller, mais Miller existe.

Nous venons d'écrire que tout n'est pas beau dans la nature, et pourtant elle existe; or, une déviation de la nature est le sujet du roman de M. René de Castries, «M. de Gerland» (1). Avec

Retenez

CE NOM
ET CETTE ADRESSE.

VOUS EN
AUREZ BESOIN.

26 et 26 A Rue Chérif
Pacha - LE CAIRE



*Le Savon
de la
Jeunesse*

LAURIOL
LE SAVON DE LA JEUNESSE

*Recommandé
pour l'Hygiène de la peau*

LAURIOL
LE SAVON DE LA JEUNESSE

CLICHERIE
ZINCOGRAPHIE

SPHINX

20, RUE DOUBREH
(imm. Setton, ex-Khédivial)

LE CAIRE

une minutie qui fait songer à Balzac, l'auteur nous conte la vie ratée de ce gentilhomme, fin de race qui finit lamentablement une vie sans aventure, sans intérêt, sans amour, sans but, et qui, ruiné, se livre à des expédients pour paraître encore et toujours. On subit deux sortes de sentiment à l'égard du héros de M. de Castries: du mépris pour cet homme incapable, vain, veule, lâche, proxénète; et puis on éprouve de la pitié pour ce faible, ce réprouvé, ce fils de famille qui, sous un autre régime, serait devenu peut-être un haut fonctionnaire et qui n'est qu'un misérable aristocrate déchu. On ne peut pas ne pas songer à la phrase terrible de Chateaubriand sur la noblesse. Gerland pratique l'amour hétérodoxe, ses amis sont, l'un, M. de Sermaize, un sadique aimant les femmes et devenant l'amant de la nièce de Gerland; l'autre, M. de Bourguébus, est un monstre physiquement et se livre à la débauche comme M. de Charlus. Là, nous adresserons une critique à l'auteur; son Gerland est suffisamment amoral et misérable, il nous le dépeint sous des couleurs, fort réussies, assez sombres, pour que le vice qu'il lui attribue n'ajoute rien à son triste héros. Nous croyons qu'il y a une erreur dans la composition de cet intéressant roman; ou bien l'auteur a voulu nous peindre un portrait psychologique d'une épave aristocratique, et il y a réussi ou bien il a voulu nous peindre un sodomite, et là c'est un échec, les mœurs de son héros n'intervenant pas dans sa psychologie. Le second sujet suffirait à remplir un volume, il peut être traité avec force par M. de Castries, et nous sommes persuadés qu'il pourra réussir une telle étude, celle qu'il vient de nous offrir étant d'un constant intérêt et d'une lecture attachante.

«Mort et Vivants» (3), de M. Charles Barzel, est un roman qui ne nous a pas enchanté; l'auteur nous demande un trop grand effort de complicité. Deux hommes se provoquent en duel pour l'amour de Thaïssa, grande virtuose de violon. Périclès Mandzioutis, avant de mourir, a la force de provoquer encore son adversaire, Denis d'Armoise, qui reste évanoui sur le champ. Alors qu'on le croit perdu, il revient à la vie. C'est l'âme de Périclès qui s'est réincarnée en lui, Denis d'Armoise vivra donc en conservant la personnalité de Périclès mort. La première partie du livre est très bien étudiée; nous nous rendons compte des divers sentiments, fraternels et amoureux, qui se heurtent dans l'esprit de cet homme. La deuxième partie traîne, ce ne sont que citations de morceaux de musique, puis vient, brutalement, le dénouement avec la réconciliation de Thaïssa et Périclès. Si le point de départ de ce roman est original, l'évolution de l'aventure et les caractères sont par trop soumis à la volonté de l'auteur; nous ne reprochons pas à M. Barzel d'avoir conduit son roman d'une certaine manière, nous regrettons que cette conduite soit trop visible pour le lecteur.

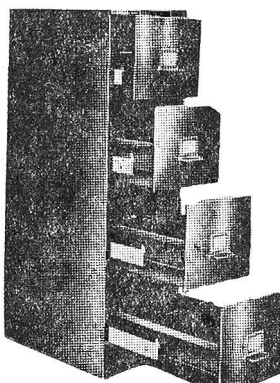
M. Roger Vailland, qui, en son temps, a fait paraître un curieux roman, «Drôle de jeu», publie aujourd'hui une pièce en trois actes consacrée à «Héloïse et Abélard» (4). Nous n'avons pas l'impression que l'auteur a tenté, ni même voulu renouveler le sujet de ce drame historico-littéraire.

En opposition à l'aventure de Tristan et Yseult, celle d'Héloïse et Abélard est assez lamentable. Dès le premier acte, nous savons que Abélard est l'amant d'Héloïse, il est l'illustre philosophe, l'homme vierge qui a cédé sur le tard à la belle-jeune et pure Héloïse. L'oncle Fulbert, le chanoine, croit que sa nièce n'est qu'une écolière; à la fin du premier acte il connaît la nature exacte des relations du maître et de l'élève. Le second acte nous fait assister, en plusieurs tableaux, à la vie des deux amants qui ont fui la capitale, et aux réactions du fils du roi qui les protège. Au troisième acte, les amants sont mariés, du moins le dit-on, et Abélard, une nuit, est attaqué dans sa chambre et proprement châtré. C'est la vengeance de Fulbert, le chanoine, l'oncle amoureux d'Héloïse, qui s'est vengé. Héloïse abreuve son oncle d'insultes. Elle finira ses jours au couvent, non avec la foi, mais dans le souvenir de son amour passionné et charnel pour Abélard, qui, lui-même, se retire dans un couvent. Pour l'auteur, le coupable est Fulbert, hypocrite, jaloux du bonheur de sa nièce, avare et méchant. Quant à l'amour des deux amants, il fut puissant et basé sur l'accord des chairs et des cœurs, mais plus sur les premières que sur les seconds; il fut total, complet, irremplaçable. La thèse de M. Vailland se défend, elle est servie par une langue sobre, le second acte nous semble troubler l'harmonie des deux autres, peut-être est-ce voulu?

M. Lanza del Vasto nous offre, dans le «Pèlerinage aux sources» (2), un récit de ses pérégrinations de décembre 1936 à avril 1938 à travers

Ceylan, l'Inde et l'Égypte et les réflexions que lui ont suscitées ces divers pays. L'auteur devint un adepte de Gandhi et il nous décrit la vie et l'influence exercée par le Mahatma. L'intention de Gandhi n'est pas de retourner en arrière, pour lui, l'unique intérêt de l'économie n'est pas le développement économique, mais le développement de la personne humaine et son affranchissement. A une civilisation dont le trait caractéristique est la lutte du prolétariat et de la bourgeoisie, Gandhi veut opposer une culture dont le fondement soit l'accord de la paysannerie et de l'artisanat. Le régime de Gandhi se propose la liberté politique conçue comme les libéraux, la primauté du travail comme dans le régime communiste, l'autarcie comme dans le régime nazi-fasciste. Mais il diffère des régimes occidentaux par sa doctrine et sa pratique de la non-violence. Le but de la politique de Gandhi est une victoire spirituelle. Ce livre, en raison de la prochaine indépendance des Indes, est d'un intérêt très actuel. Il est regrettable que sa division en paragraphes en rende la lecture moins attrayante.

Avec «J'ai choisi la liberté» (3), nous étudions le témoignage d'un haut fonctionnaire russe, qui nous raconte sa vie publique et privée. Né en 1905, fils d'un contremaître qui prit part aux révolutions de 1905 et de 1917 et qui fut prisonnier politique sous le régime tsariste, il fut, dès sa plus tendre enfance, imprégné des idées de liberté. Une fois ses études terminées, il devient ouvrier mineur, s'inscrit comme «Komsomol» et se fait remarquer par son action syndicale. Mem-



Derniers modèles
de
MEUBLES EN ACIER
pour Bureaux
Armoires - Classeurs
Chaises - etc...etc...

★
Réalisation de meubles
sur commande

Metallerg

EXPOSITION : 11, Rue Emad el Dine
USINE : 16, Rue Chaker el Guindi
GHAMRA (MAHMACHA)

R.C. 54140

bre du Parti communiste, en 1929, il est, en 1931, étudiant à l'Institut technologique de Kharkow, puis de Leningrad et de Dniepropetrovsk. Ingénieur à Nikopol, il fait ensuite un séjour dans l'Oural, puis est nommé directeur d'usine, en Silésie. Attaché au Soviet des commissaires du peuple, il y prend la direction du service des munitions. En 1943, il est désigné pour aller aux Etats-Unis, et, c'est en avril 1944, alors qu'il est membre de la Commission d'achats soviétiques à Washington, qu'il s'enfuit, «choisissant la liberté».

Toute personne s'intéressant aux positions de l'U.R.S.S. doit lire ce livre qui est un document de premier ordre. Elle y verra comment, selon l'auteur, s'est effectuée la collectivisation des terres, le rôle joué par les brigades du parti dans les campagnes, les conditions du travail et les méthodes du N.K.V.D., le Kremlin pendant la guerre. Ce livre est considéré comme étant le plus gros succès de librairie aux Etats-Unis. Il vient de remporter, en France, le prix Sainte-Beuve destiné à récompenser le meilleur essai.

M. Rodolphe Werner nous donne, avec «Le Monstre humain» (5), un livre de psychologie scientifique. L'auteur tend à démontrer que tout ce qui meut l'homme, toutes ses sensations, tous ses sentiments sont guidés uniquement par l'égoïsme. «Je ne crois qu'à la pérennité de l'égoïsme individuel, loi fondamentale et universelle de la psychologie», nous déclare-t-il. Toutes les définitions assez subtiles qu'il nous donne se ramènent à une dose plus ou moins forte d'égoïsme. Sans nier le rôle important joué par l'égoïsme chez l'homme, on peut se demander s'il revêt la prépondérance que veut bien lui attribuer M. Werner. L'homme est-il toujours le «monstre humain» qu'il nous dépeint? N'existe-t-il pas certains sentiments, tel l'amour maternel, empreints de générosité et d'où l'égoïsme serait exclu? Par ailleurs, l'auteur renie le dogme spiritualiste de l'âme surnaturelle et critique violemment l'Eglise Catholique. Ce livre est l'illustration d'une théorie poussée à l'extrême et qui paraît fort discutable.

Un philosophe plus ancien, mais aussi contemporain n'est-il pas Confucius? M. Alfred Doebelin a eu l'heureuse pensée de faire un choix des «Pages immortelles de Confucius» (4). Nous avouons mal connaître l'illustre philosophe chinois, et la lecture de sa vie comme de ses maximes nous ont prouvé combien la civilisation chinoise était en avance sur celle du bassin méditerranéen. Venu au monde bien avant Platon, il fut le contemporain du prophète Ezéchiel, de Daniel, en Palestine; de Solon et de Pythagore, en Grèce; de Bouddha, aux Indes. Croyant à la bonté de l'homme, basant son enseignement sur la tradition, homme pratique, il veut créer la classe de ceux qui, sous l'autorité des princes, seront les chefs de l'administration, des intellectuels, des savants. De nombreuses pages nous rapprochent de

la doctrine du Christ, ne serait-ce que par ces deux mots: «en vérité», qui reviennent souvent chez Confucius comme dans l'Evangile. Bref, un livre intéressant, d'un spiritualisme élevé et très accessible.

M. George Maranz tente, dans «La malédiction d'Esdras» (6), de faire le point impartialement sur le problème palestinien. Livre d'actualité s'il en est. L'origine du problème palestinien, on le sait, est la fondation de l'Organisation Sioniste, en 1897, par Théodore Herzl, dans le but d'établir un Foyer national juif en Palestine. En 1917, ce fut la fameuse déclaration Balfour. La Palestine reçut peu d'immigrants jusqu'en 1933. Le nazisme rejeta un grand nombre de Juifs, qui s'installèrent auprès de leurs frères de race. Là, M. Maranz estime que l'on doit distinguer les Juifs nés et vivants depuis des siècles en Palestine, et ceux qui sont venus s'y installer. Il prétend qu'une certaine mésentente règne entre eux, et que «l'invasion» de la Palestine par les Juifs serait la fin des Arabes. Il faut donc un «modus vivendi». La position prise par les extrémistes sionistes lui semble une erreur. Le Juif, qu'il soit Allemand ou Russe, demeure fidèle à sa patrie et ne peut devenir un citoyen de l'Etat palestinien. La solution? L'auteur estime qu'il n'y aura plus de question juive lorsque les nations se seront fondues entre elles. Evidemment cela peut être, mais dans combien d'années? Le nationalisme semble s'exacerber et non diminuer d'intensité; M. Maranz pose le problème, mais, pour l'immediat, il ne soumet pas de solution équitable, et c'est tout le drame de la Palestine.

En un bref volume, M. Hugues Panassié, le célèbre critique et historien du jazz, nous donne le compte-rendu de quelques mois qu'il passa à New-York, d'octobre 1938 à février 1939. Ce sont des notes, sans jeu de mots, consacrées exclusivement au milieu des auteurs et interprètes de jazz. Mais il n'a pas que ce côté technique, il y a aussi la gentillesse de ses hôtes, en majorité des nègres, ses relations avec les journalistes, qui sont extravagants, les constatations qu'il fait, en bon Français qui est surpris des mœurs, des conditions d'alimentation, il a toujours faim, — les Américains n'ont pas d'appétit, — enfin, son indignation de voir traiter la race nègre en race inférieure; c'est pourquoi, il descendit dans un hôtel de Harlem au grand scandale des journalistes. Écrit sans prétention, au fil de la plume, ces «Cinq mois à New-York» (4) se lisent avec amusement.

HENRI GAL.

(1) Editions Jean Vigneau.

(2) Editions Denoël.

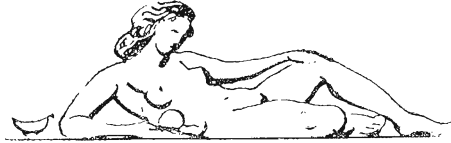
(3) Editions Self.

(4) Editions Corrêa.

(5) Editions Prométhée.

(6) Nouvelles Editions de la Toison d'Or.

L'ACADEMIE LIBRE
PEINTURE ■ DESSIN ■ SCULPTURE



1; RUE MASH-HADI

(Rue Emad Eddine, avant la Banque Misr)

LE CAIRE

**Vous offre, en plein centre de la ville,
un vaste local où vous pourrez librement
travailler, apprendre, développer vos goûts
artistiques. Vous y trouverez matériel et
modèles. Les corrections seront assurées
par des artistes réputés.**

**L'Académie est ouverte, et vous pouvez
vous inscrire à son siège, tous les jours,
entre 10 a.m. et 13 p.m.**

LES PLUS
GRANDS
MAGASINS
DU
MOYEN ORIENT



Établissements

OROSDI-BACK

LE CAIRE — PORT SAID